DE L'ORIGINALITÉ

—

Nous déjeunions à l'hôtel, par une journée pluvieuse, à Sao Paulo, la seule « ville tentaculaire » que le doux Brésil ait vouée aux divinités dévorantes de la civilisation moderne. J'avais pour voisin un écrivain de mérite, qui me semblait fort animé par le génie de sa grande ville et qui parlait avec passion de l'avenir. « Nous voulons, disait-il, une culture forte, neuve, originale et purement brésilienne... » Lancé sur ce thème brûlant, mon voisin était soulevé par la plus vive éloquence. Je l'écoutais de toutes mes oreilles et non sans étonnement.

Cette inquiétude, ce désir, ce besoin d'une « culture originale » je les ai perçus bien souvent pendant mon récent voyage en Amérique du Sud. Les entretiens organisés à Buenos-Aires par l'Institut International de Coopération Intellectuelle ont tourné patiemment autour de ce problème. Tous les observateurs assemblés pour ce débat ont reconnu que la civilisation importée en Amérique du Sud par les conquérants européens a subi des modifications notables, mais que, dans leur ensemble, les valeurs de culture sur lesquelles opère l'intelligence du nouveau monde demeurent, à peu de chose près, celles de la vieille Europe.

Un certain nombre d'intellectuels, en Amérique latine, acceptent cette relation, qui n'est pas exactement une dépendance, avec beaucoup de sagesse. Peu importe, disent-

ils, que le nouveau monde emprunte à l'ancien ses règles de pensée, ses méthodes et ses valeurs. Le principal est que le nouveau monde pense et travaille. Il le fait, c'est indéniable.

D'autres jugent avec une sévérité que je ne trouve pas de saison une culture qui n'est, de leur propre aveu, qu'un épiphénomène. Ceux-là se tournent délibérément vers l'Europe comme vers leur vraie patrie intellectuelle et ils attendent tout de l'Europe, en dépit de ses malheurs, de ses erreurs et de ses fautes.

D'autres encore, découragés par les comportements de l'Europe, rêvent de répudier cette maîtresse déraisonnable. Ils croient le moment venu, pour le génie des peuples neufs, de se lancer fièrement dans une carrière vierge et d'y créer ce qu'ils appellent « une culture originale ». Ainsi pensait mon voisin de Sao Paulo. Je fais état de son sentiment non sans ajouter qu'au Brésil il m'est apparu que ce grave problème était en général envisagé avec la plus paisible philosophie. La plupart des intellectuels brésiliens avec lesquels il m'a été donné de m'entretenir m'ont semblé résolus à demander encore à l'Europe, malgré certaines incertitudes, les modèles et les méthodes que l'Europe leur a fournis depuis le temps de la conquête. Mais le Brésil n'est pas toute l'Amérique du Sud, et des écrivains comme M. Teran, par exemple, ont exprimé publiquement leur désir de voir l'Amérique Ibérique divorcer de l'Europe et des élites européennes et marcher vers de nouvelles destinées. On sent que cette opinion peut, dans les années qui vont venir, se colorer de ferveur mystique et modifier gravement les relations de l'Europe avec les jeunes républiques de l'Amérique australe.

En admettant qu'un tel divorce puisse être l'effet d'une décision pure et simple, comment les peuples ainsi « libérés » vont-ils fonder et développer cette « culture originale » qu'ils appellent de tous leurs vœux?

Il apparaît tout de suite qu'une culture originale n'est pas, ne saurait jamais être le résultat d'une délibération, d'une décision ou d'un vote.

Comme la foi, qu'il ne suffit point d'appeler pour l'obtenir, la culture est le résultat d'un ensemble de conditions dont la science ne nous a pas encore donné la recette exacte. Nous connaissons du moins certains des éléments de la recette et, ces éléments, les peuples de l'Amérique du Sud les ont assemblés avec une parfaite et admirable piété. L'Argentine, l'Uruguay, le Brésil — je ne cite que les pays sur lesquels j'ai quelques clartés personnelles, mais il en faudrait nommer d'autres — ont construit des écoles nombreuses et dont beaucoup sont belles. Ces pays ont des maîtres excellents, des facultés et des instituts équipés à merveille. Une politique libérale permet à tous les talents de se manifester. On peut dire que le lit d'une grande culture est fait. Ce travail préparatoire porte déjà de beaux fruits. Il en viendra de plus beaux. Quand? Nul ne le peut dire. Il faut attendre pieusement. Il faut attendre et prier, c'est-à-dire travailler dans la ferveur et la confiance.

Pour qu'il y ait ce que l'on appelle une culture originale, il faut que des méthodes originales fassent éclore des œuvres originales elles aussi. Les conditions matérielles étant rassemblées, à quel genre d'exercice convient-il de se livrer? Je réponds sans une ombre d'incertitude : à l'imitation. Je dis bien à l'imitation des grands esprits et des chefs-d'œuvre éprouvés. L'imitation est jusqu'à nouvel ordre la seule école de l'originalité. Elle n'est humiliante que pour les esprits mal faits et pour les présomptueux. La Fontaine a publié ses œuvres les plus célèbres sous le titre : *Fables choisies mises en vers par M. de La Fontaine*.. Et cela signifie, comme l'avoue la préface : *Fables d'Esope, choisies*, etc... Qui dira, qui pensera que La Fontaine n'a pas fait œuvre originale? Les *Caractères* que nous disons de La Bruyère ont été publiés par leur auteur sous le titre de *Caractères de Théophraste*. Shakespeare a pris l'anecdote de ses pièces dans Plutarque ou dans Giraldi Cinthio. Faut-il croire que La Bruyère est un petit esprit et que Shakespeare est un pauvre poète? La question semble jugée. Les peuples qui souhaitent de se constituer une culture ori-

ginale n'ont qu'à prendre exemple sur les ouvrages les meilleurs des vieilles cultures renommées. Mais n'est-ce pas justement ce que l'Amérique latine fait, depuis des siècles? Et n'est-ce pas la sagesse même? Voilà ce que je voulais démontrer en peu de mots.

GEORGES DUHAMEL.

ESQUISSE
DE NAPOLÉON BONAPARTE

—

Le 2 août 1769, apparut dans le ciel une comète de première grandeur qui fut observée de Paris par l'astronome Missier. Sa queue éblouissante, sa traîne impériale et royale, de jour en jour plus lumineuse, devait atteindre en septembre soixante degrés de longueur, puis se fondre dans le noyau du météore, devenu beau comme un soleil, mais éphémère.

Dans les premiers jours de février 1821, apparut une autre comète que l'astronome Fay devait observer à Paris. L'hémisphère austral la vit encore jusqu'au 3 mai s'éloignant de la terre. Elle s'éteignait deux jours trop tôt : c'est dommage. Mais Fay, qui tenait à son idée symbolique, assure qu'on la pouvait voir encore le 5 mai, de Sainte-Hélène, avec un bon télescope. Tout aurait donc été pour le mieux. Les imaginations sentimentales sont satisfaites.

Les domestiques de Napoléon la remarquèrent, le 2 avril. L'Empereur enchaîné se troubla, rapporte Antommarchi. « Une comète! dit-il avec émotion. Ce fut le signe précurseur de la mort de César... Je suis à bout, tout me l'annonce. » Il ne se trompait pas, ce héros antique qui croyait aux présages... et en lui.

Il y a des signes dans le ciel qui ont leur correspondance sur la terre. Tel est l'avis de l'expérience humaine. Comme il y a le vin de la comète, incomparable au dire des vignerons, admettons qu'il y aura eu le héros de la comète : Napoléon. « Les hommes de génie, écrira-t-il,

jeune lieutenant en 1791, sont des météores destinés à brûler pour éclairer leur siècle. » Telle fut sa destinée. Son étoile eut beau être filante, et combien! nous la suivons encore des mêmes yeux éblouis que ses soldats. Même quand nous grognons comme eux.

« L'infortuné, je le plains, ajoutait-il de l'homme de génie. Il sera l'admiration et l'envie de ses semblables et le plus misérable de tous. » Et nous disons comme lui de lui-même.



Le 15 août 1769, bien qu'elle fut près d'être mère pour la septième fois, Letizia Ramolino Bonaparte — elle vient d'atteindre sa vingtième année — se fait conduire dans sa chaise à porteurs jusqu'à la cathédrale d'Ajaccio pour assister à l'office solennel du jour. N'a-t-elle pas voué à la Vierge l'enfant qui va naître, comme jadis le roi Louis XIII son royaume de France, pour qu'il demeure le plus beau qui soit à jamais sous le ciel? N'est-ce point, ce 15 août, le premier anniversaire de l'ordonnance royale, alors maudite, aujourd'hui loyalement acceptée, sinon encore bénie, qui rattachait la Corse, l'île de Beauté, au très beau royaume de France? Le gouverneur du roi Louis le Bien-Aimé avec qui les Bonaparte collaborent maintenant de tout cœur pour tirer le meilleur parti — *buona parte* — du destin qui a fait les Corses français, M. le comte de Marbeuf, sera là avec sa cour, ses officiers, son intendant. La raison et l'énergie de la très belle Letizia lui commandent d'aller à l'office, malgré la menace de couches imminentes. Depuis longtemps, depuis la fatale défaite de Ponte Novo, l'enfant tressaille, s'agite en elle d'insolite façon. On le croit sans peine, à la suite des épreuves que la campagne de Corse aux côtés de son mari et du vieux babbo Paoli, âme de la résistance, lui ont fait subir. Avant même sa naissance, quel train la destinée aura fait mener à cet enfant!... Mais, à peine à l'office, Letizia ressent les premières douleurs. Elle se hâte de se faire transporter à nouveau chez elle, sur la tranquille placette ensoleillée, au premier étage de la

maison Bonaparte, et, n'ayant pas le temps de gagner son lit, met au monde Napoléon sur un canapé « dur et incommode ». Déjà, le style Empire!

Tels furent les débuts sur la terre de cet être toujours pressé, surchargé de foudre et qui ne put jamais tenir en place, voire sur le trône à l'abandon où il s'était installé. « Faites ôter ce fauteuil! devait dire à Campo Formio le général Bonaparte, vainqueur d'Italie, à M. le comte de Cobenzl, ministre d'Autriche, qui avait fait, selon la coutume séculaire, disposer pour son Empereur un symbolique fauteuil. Je n'ai jamais vu un siège plus élevé que le mien, sans avoir aussitôt l'envie de m'y placer. » Il promettait en ambition : il a tenu.

Une légende, recueillie par Stendhal et Michelet, si différents, mais qui se rencontrent là pour de belles raisons diverses, veut que cette naissance, foudroyante et déjà peu banale, ait eu lieu sur un tapis représentant César. « C'est *oune fable!* Avait-il besoin de cela? » devait dire fièrement plus tard Mme Letizia. Elle avait raison. Elle donne une leçon aux futurs historiens de son fils. Avec lui, nul besoin de légende : l'Histoire suffit. Cette mère, cette femme parfaite, ajoutait d'ailleurs avec simplicité et finesse : « Nous n'avons pas de tapis dans nos maisons de Corse : encore moins en plein été qu'en hiver. » Heureusement n'a-t-on jamais imaginé pour lui, le rapide, l'écaille de tortue, berceau d'Henri IV!

On l'appela Napoléon, prénom traditionnel dans la lignée des Bonaparte, mais aussi prénom d'un parent qui venait de tomber à Ponte Novo, quelques mois auparavant, pour l'indépendance de la Corse. On aime cela : tradition domestique, honneur et fidélité s'accordent aux secrets du destin. A Sainte-Hélène, l'Empereur devait dire à Las Cases, dans un orgueilleux sourire : « Ce nom mystérieux, j'étais seul à le porter en France. Il était doué d'une vertu virile, poétique et retentissante. »

L'enfant, né vivace, qui s'agitait et criait fort (déjà!) mais grosse tête sur corps chétif, fut allaité par une robuste nourrice au nom allègre, Camille Ilari, fille d'un marinier d'Ajaccio. Plus tard, celle-ci devait assister au

Sacre, et non la mère, qui s'y refusa, « pour être témoin des prodiges de son auguste nourrisson » (style officiel).



Il avait été conçu, en novembre 1768, au sein des montagnes, dans la farouche Corte, alors capitale de la Corse. Corte, qui serre ses maisons renfrognées autour de son roc abrupt et noir, la Restonica, moraine dévalée des lacs enchâssés au flanc du Monte Rotondo et que domine, acropole irréductible, la Citadelle. Le jeune couple Bonaparte résidait là, à côté de Pascal Paoli, en vue de la reprise de campagne qui s'annonçait contre la France, provisoirement vaincue à Borgo, mais non consentante à son échec. Ils habitaient, dit la tradition, la maison de Gaffori, le héros de l'indépendance contre les Génois, durant la lutte à mort du XVIIIe siècle. Demeure à l'aspect terrible, glorieusement blasonnée, sur toute sa façade, des coups d'espingoles portés par les mercenaires de Gênes qui n'avaient pu être chassés de l'inaccessible citadelle. Gaffori, intraitable, avait fait de sa maison l'avant-poste des insurgés, d'où il devait partir, une nuit, pour l'escalade de la Restonica, malgré la menace des Génois. Ceux-ci, en effet, s'étaient emparés de son fils, tout jeune enfant qu'ils exposaient sur les murs du fort; ils avaient fait savoir au héros corse que ce frêle otage serait mis à mort s'il bronchait, lui. Cette victime épargnée devait être un jour son vengeur, lorsqu'il fut tombé sous les coups de son frère, traître et fratricide soudoyé par Gênes. La vieille cité corse enserrait, soutenait Gaffori, comme une armure de fer, de son indomptable courage : les jeunes filles avaient juré de demeurer vierges, tant que Gênes camperait là, pour ne point risquer de mettre au monde des hommes qui ne fussent pas libres!

Energique couveuse, singulière forcerie que cette maison sauvage et fière pour épanouir le germe de celui qui sera Bonaparte! Il faut la voir derrière le visage de l'engoulevent de 1796, tandis que la claire maison d'Ajaccio, au creux de la baie riante, cernée de monts amollis, ébauche de la nature pour le golfe napolitain, convient

au Napoléon charmeur qui emportait tout aussi, lorsqu'il voulait bien sourire...

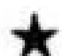


Ce Napoléon, enfant de l'amour comme ses frères et sœurs, est conçu comme un enfant de la victoire et de la liberté. C'est au cours de la trêve que le général français marquis de Chauvelin, dont le soulèvement général de la Corse a surpris et défait les faibles troupes, a demandée à Paoli, en vue d'abandonner l'île et de se rembarquer pour la France avec ses derniers soldats. Ce qui sera chose faite en décembre 1768.

Mais Louis XV, ni Choiseul ni Guibert, n'acceptait le revers. Ils ne veulent pas surtout que, Gênes et la France défaillantes, la grande île de la Méditerranée occidentale, prolongement de la Provence, tombe sous l'influence, voire la domination — ce qui se vit plus tard — de la Grande-Bretagne aux aguets, encline à mettre la main sur toutes les mers et à dire de cet ample lac intérieur de la civilisation, étoile du monde et des relations intercontinentales : *Mare nostrum*. Au printemps de 1769, le comte de Vaux, futur maréchal de France, l'un des meilleurs généraux de l'armée royale, débarque en Corse avec un corps d'élite de vingt mille hommes pour la revanche décisive.

Charles de Buonaparte se remet en campagne au côté de Pascal Paoli. Letizia le suit — elle n'a pas encore vingt ans — portant, disent la légende et les gravures, son aîné Joseph dans ses bras, en même temps que dans son sein celui qu'elle espère. Plus tard, Anita, femme de Garibaldi, héroïne de l'Unité italienne, l'imitera. A cheval, à mulet, Letizia avance sur les routes ou les sentiers qui mènent au combat suprême pour la liberté. Avec nombre de femmes corses, elle va jusque sur la ligne de feu encourager les soldats, les panser s'ils sont blessés, les ramener à l'arrière. Elle est déjà protectrice et animatrice des établissements de charité de la Corse héroïque, comme elle le sera plus tard de l'Empire napoléonien. Elle fonde, ou à peu près, la Croix-Rouge, comme

elle fondera plus tard, à St-Denis, la Maison des dames de la Légion d'honneur. Elle subit les alternatives et les angoisses de la lutte, les décisifs revers qui suivent vite les premiers succès. Traversant à cheval le Liamone, grossi par des crues d'orages, elle manque de se noyer, entraînée par l'impétueux courant. On veut se porter à son secours, mais cette amazone intrépide réussit à gagner seule la rive. Elle est pour la lutte à outrance, elle est pour aller jusqu'au bout de l'humain et du surhumain, pour tomber avec honneur, si les dieux sont contraires, comme elle le sera, seule, en 1814. Mais, le 9 mai 1769, à Ponte Novo, le dernier carré de Paoli est cerné, défait. Le Destin a prononcé : c'est un ordre des dieux. Alors Letizia, qui pratique la règle royale : « toujours raison garder », Letizia qui a toujours raison pour tout, persuade son mari d'accepter l'inévitable, c'est-à-dire d'y consentir, et de ne point suivre, comme il le voulait, le vieux Pascal Paoli qui s'embarque à Porto-Vecchio pour l'Angleterre. Charles de Buonaparte et son meilleur ami, qui sera le parrain du petit Napoléon, Laurent Giubega négocient avec le vainqueur français la reddition des derniers héros de l'indépendance, accrochés aux rocs du Monte Rotondo. Puis, le jeune couple rentre à Ajaccio, dans la maison de famille où ne tardera point à voir le jour, petit de la défaite et de la fatalité, celui qui avait été conçu, dans l'ivresse du succès, enfant de la victoire et de la liberté. Napoléon, dès sa naissance, est pris, encadré par son horoscope.



Avant même sa naissance, dans son engendrement et sa genèse. Sa mère, qui réfléchissait sur tout et voulait tout justifier, plus tard, lorsqu'on l'appelait déjà *la Mère*, à Ajaccio, répondait à ceux qui lui disaient malignement : « Vous aimez bien tous vos enfants, mais vous avez tout de même une préférence pour le petit Napoléon » — « Peut-être, parce qu'il est celui de mes enfants qui a le plus souffert *avant sa naissance.* »

Avec l'instinct profond des mères, elle pressentait le

malheur que devait déterminer pour ce petit être la façon dramatique dont elle l'avait porté, formé en elle, durant la campagne de l'Indépendance. Il est fâcheux pour Napoléon (comme pour la France et l'Europe), qu'ayant tout hérité de l'admirable nature maternelle, son équilibre et sa mesure lui aient manqué. S'il est tout mâture et voilure, elle le fut aussi, mais avec quille, carène et ancre; s'il est le mouvement dionysiaque, elle le fut aussi, mais apollinien, avec le freinage nécessaire; s'il est le génie, elle fut le bon sens, fleur suprême du sens commun; s'il est la frénésie, et parfois le délire, elle fut la raison qui est passion maîtrisée. Ce mathématicien semble avoir été trop souvent possédé d'une *pensée* et d'un *raisonnement* vidés du sens foncier de ces mots qui signifient *pesée* et *calcul*. Ce qu'il appelle magistralement le « carré du génie », c'est-à-dire autant de base que de hauteur, semble avoir été chez lui furieusement rectangulaire et d'une base trop frêle, rongée par un mal nerveux congénital. Il est bâti, non sur des assises de pierre, ni même sur pilotis, mais sur des pontons mouvants que trop de pesées — le poids de trop d'événements et trop démesurés — feront chavirer et plonger. Une barque trop pleine, si l'arrimage de la cargaison en est défectueux, l'opulence même dont elle est chargée la perd, la voue au naufrage. Ainsi de Napoléon. Un système nerveux pathologique, une *cyclothimie* encline aux renversements qui le fera tomber dans des dépressions nerveuses d'autant plus accusées que son excitation et sa tension l'ont fait plus haut monter, apparaît la faille physiologique de cet incomparable génie d'homme. Toute sa trépidante vie, hélas! l'atteste. C'est la tare habituelle qui afflige les enfants de la guerre. Le psychiatre des déments, le médecin-chef de Bicêtre, le docteur Roubinovitch, vient de le déclarer nettement, devant la progression, depuis quelques années, du nombre des aliénés.

Il est hors de doute, affirme-t-il, que la guerre est avant tout responsable de la progression de la folie. Par ses chocs, ses commotions, ses blessures, elle a laissé chez les combattants des troubles nerveux dont il était impossible de prévoir

l'évolution. Mais il n'y avait pas que les combattants. Il y avait les femmes, les enfants déjà nés *et ceux qui sont nés pendant les hostilités : c'est surtout parmi ceux-là, ceux qui furent engendrés pendant la guerre, dont la venue s'est faite dans l'inquiétude, le tumulte, le désordre et les privations, et dont la naissance fut très souvent prématurée, que l'on trouve un nombre considérable d'anormaux*. Puis, il y a les difficultés économiques, la misère, les privations...

Il paraît logique de voir là l'origine de cette agitation nerveuse que le robuste Augereau reprochait à Bonaparte, la veille de Castiglione, de cette hyperesthésie constatée chez l'enfant à Ajaccio, chez l'écolier à Brienne, où il s'évanouissait de rage pour une injuste punition, de ses déconcertantes dépressions après son emprisonnement à Antibes, après son échec devant St-Jean d'Acre, le 19 brumaire, devant les Cinq-Cents, à Fontainebleau, à Waterloo et surtout en Provence, lorsque la traversant pour gagner l'île d'Elbe, il fut pris d'une déroute, même d'une panique des nerfs et troqua sa tenue d'Empereur contre l'uniforme blanc de l'officier autrichien chargé de sa sûreté. André Suarès, qui ne l'aime pas, dit avec d'autres qu'il prit la livrée d'un postillon, ce qui n'est point des deux versions la pire. Et à un relai, ce fut sa sœur Pauline, libertine mais racée comme une Bonaparte, qui remit Napoléon dans la dignité en refusant de l'embrasser avant qu'il eût à nouveau repris sa tenue d'Empereur! De là ces accès morbides, ces crises de larmes dont on tire Napoléon en lui donnant à respirer de la fleur d'oranger, comme à une femmelette évanescente. De là, son insurmontable vibration du mollet gauche et son besoin de bains chauds répétés. De là surtout une démesure qui le fait délirer et s'enrouter dans les divagations d'un nouvel Alexandre, lesquelles finalement le perdront. Son assiette instable lui refusera un jugement et un sang-froid égaux à son génie.

Michelet, ce grand divinateur, Michelet l'a bien vu : « Madame Bonaparte, outre son petit Joseph, qu'elle traînait, était enceinte depuis le mois *d'octobre* 68, et devait accoucher au milieu *d'août* 69 de Napoléon. » Michelet est

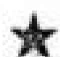
dépourvu, on le sait, d'un esprit mathématique très rigoureux. « Que de cruelles alternatives! En neuf mois, la fortune changea trois fois! Ajoutez de romanesques accidents. Traversant à cheval un torrent, elle faillit se noyer. *De là sans doute, l'agitation convulsive de l'enfant, si différent de tous ses frères.* »

Cela est grave si rien de grand, ni surtout rien de solide et sûr, ne se crée sans la sérénité. *Nil magnum nisi placidum.* Cela est grave lorsque l'on reconnaît soi-même que « la froideur est la plus grande qualité d'un homme destiné à commander. »

M. le médecin général Brice vient de publier un gros volume, *Le secret de Napoléon,* où il traite de la gale rentrée de Toulon, des hémorroïdes de l'empereur, de son insuffisance hépatique, de la lésion de son hypophyse, glande endocrine, de sa tuberculose pulmonaire, etc... etc...

Ah! les médecins, quand ils s'y mettent! On voit bien que tout cela n'a pas arrangé les nerfs de Napoléon ni sa santé. On comprend même la stupéfiante métamorphose du maigre consul en empereur obèse. Mais tient-on ainsi le secret de sa nature et de son destin, alors qu'il semble avoir été manifestement perdu par un manque d'équilibre foncier que l'hérédité n'explique pas, bien au contraire, puisqu'on eût dû le voir doué du calme de ses père et mère?

Telle est, avant même sa naissance, la part néfaste de l'être napoléonien. Heureusement, les parts fastes l'emportent prodigieusement chez lui. Il les tenait, comme tout le monde, de ses parents et, derrière eux, de leur race.



Taine nous dit que Charles de Buonaparte semble n'avoir transmis à son fils que son squirre à l'estomac. C'est vraiment trop... et trop peu. Mais, sous une forme tranchante, c'est bien, semble-t-il, la vérité, si Napoléon est mort d'un cancer à l'estomac, diagnostic aujourd'hui contesté. Ce serait un mensonge intéressé d'Antommarchi

pour masquer le mal véritable, une cirrhose du foie, causée par l'intolérable climat de Sainte-Hélène. Mais on peut admettre aussi que Napoléon hérita de son père, avec le gris-bleu de ses prunelles (qu'incendiait toutefois le feu maternel), un don d'éloquence un peu emphatique (la moins bonne part) que n'améliorera point la lecture de Rousseau, et un don de plaire (quand ça lui plaisait) joint au tour vif et souple d'une complexion arriviste. On sait, en effet, que Charles de Buonaparte, jeune avocat, séduisant et même frivole, au dire de son fils, auteur de petits vers voltairiens et libertins pour d'autres que sa belle et rigoureuse Letizia évidemment, après avoir combattu par la parole et l'exemple pour la liberté corse, sut tout de suite être l'ami du gouverneur français, se faire reconnaître officiellement ses titres de noblesse, octroyer des fonctions rétributives, déléguer trois fois comme notable à la cour de Versailles, et y obtenir des bourses royales pour ses enfants, Joseph, Napoléon et Marianne. Napoléon a puisé dans cet atavisme maintes qualités, non négligeables, certes, de qui veut parvenir : la part *combinazione*, la part italienne de son génie, pour tout dire d'un mot.

Mais si c'est, avant tout, une farouche énergie d'oiseau de proie, un idéal de grandeur incontestable, une intelligence rigoureusement réaliste (« le génie est la pensée dans le fait ») qui exprime de toute circonstance son maximum d'avantages, grâce au don premier du chef, devait-il écrire plus tard, « une tête froide recevant une juste impression des objets » — *l'adoequatio rei intellectu* par quoi Spinoza définissait l'intelligence — et, au bref, l'art souverain d'organiser sa vie selon la stricte économie des moyens, si ce sont ces qualités majeures qui ont assuré l'étonnante carrière de Napoléon, comme cela apparaît manifeste, c'est de sa mère, de sa mère seule qu'il tient cette césarienne nature, sa part capitale : la part romaine. Nous ne voyons point d'ailleurs comment cela infirme la thèse de Taine sur l'hérédité, ainsi que l'écrit Merejkowsky dans son admirable *Vie de Napoléon*. L'hérédité joue, on le sait, avec une liberté déroutante dans la com-

binaison de ses facteurs. Là pourrait bien être la prédestination, la part providentielle que se réserve l'Auteur de la vie dans la genèse de tout individu. L'hérédité, qui a ses constantes décelées par Mendel et par Claude Bernard dans sa *Définition de la Vie,* laquelle ne serait autre que *l'idée créatrice et directrice* enclose mystérieusement dans une lignée et transmise par filiation également mystérieuse à chaque embryon, l'hérédité possède ses secrets. Ce serait trop beau et d'ailleurs invraisemblable qu'elle n'en eût point. Elle joue avec les données de la race comme le kaléidoscope : ce sont toujours les mêmes éléments enclos dans la boîte à surprises, mais chaque secousse donne des combinaisons différentes. Telle est peut-être l'image qui correspond le mieux à ce que les physiologues appellent «l'emboîtement des germes». Si « le fils tient de la mère et non du père » dans le cas Napoléon, l'hérédité se tient pour satisfaite. La part Letizia l'emporte sur la part Charles chez le septième des treize enfants du couple Bonaparte : eh! bien, c'est ainsi, voilà tout, et c'est fort heureux. Michelet l'a bien vu. Il confirme l'aveu de l'Empereur à Sainte-Hélène : « Napoléon, écrit-il dans son *Histoire du XIX*e *siècle,* qu'on lit peu, et l'on a tort — fut tout de sa mère qui l'éleva et semble avoir en lui incarné tous ses songes... Corse, l'image de sa mère, il eut toujours pour fonds du fonds Mme Letizia. » Jetant de loin, de haut, un regard d'aigle sur sa vie, Napoléon dictait à Las Cases : « Mon excellente mère est une femme d'âme et de beaucoup de talent. Elle a un caractère mâle, fier et plein d'honneur. Elle est digne de toutes les vénérations. Les leçons de fierté que j'en ai reçues dans mon enfance ont agi sur moi toute la vie. *C'est à ma mère que je dois ma fortune et tout ce que j'ai fait de bien.* » « *Je dois tout à ma mère* », écrivait-il encore. Et il ajoutait : « Je suis d'avis que la bonne ou la mauvaise conduite à venir d'un enfant dépend entièrement de sa mère. »

En effet, les mères forment les âmes. Ce sont elles qui font naturellement, simplement, quotidiennement, l'édu-

cation du cœur, de la conscience et du caractère, — l'essentiel, la grande chose, — quand elles ne se chargent point au surplus de celle de l'esprit.

Elles forment aussi les corps avec leur constitution la plus intime. Telle est, à ce sujet, la dernière conclusion de la science biologique.

Le père et la mère, écrit le docteur Alexis Carrel dans *l'Homme, cet inconnu,* contribuent également à la formation du noyau de la cellule qui engendre toutes les cellules du nouvel organisme. Mais la mère donne aussi à l'ovule, outre la moitié de la substance nucléaire, tout le protoplasme qui entoure le noyau. Elle joue ainsi un rôle plus important que le père dans la formation de l'embryon... L'œuvre de l'homme dans la reproduction est courte. Celle de la femme dure neuf mois.

Il faudra être arrivé au XXe siècle pour que les déductions de l'évidence soient formulées par la science! On est loin de la formule antique qu'enregistrait Barrès dans ses *Cahiers.* S'il reprenait comme un refrain et se chantait volontiers cette phrase tendre et mystérieuse d'un vieux papyrus égyptien : « O cœur qui me viens de ma mère! » il notait aussi :

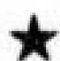
Eschyle ou plutôt Apollon dans *les Euménides* affirme : « Ce n'est point la mère qui engendre ce qu'on appelle son enfant, elle n'est que la nourrice du germe versé dans son sein. Celui qui engendre, c'est le père; la mère reçoit ce germe et elle le conserve, s'il plaît aux dieux. » Anaxagore l'a dit avant lui, et ensuite Euripide dans *Oreste.*

Egocentrisme masculin, on vous reconnaît bien là! Mais votre prétention est par trop insoutenable, du point de vue de la science comme du seul bon sens, quelle que soit l'autorité d'Eschyle, d'Anaxagore, d'Euripide le Misogyne et même du divin fat Apollon. « Dans son livre sur la femme, notait encore Barrès, Michelet n'a pas répondu à grand chose; il n'a pas répondu à Apollon, etc... » Le docteur Carrel a répondu pour Michelet : c'était plus sûr.

Quant à la filiation maternelle de Napoléon, le docteur Héreau, chirurgien ordinaire de Mme Mère, écrivait en 1829 :

Il est de notoriété dans la famille de l'Empereur et parmi ceux qui ont connu son père, qu'ils n'avaient entre eux aucun trait de ressemblance, tandis qu'on sait bien qu'il est rare de rencontrer un homme ayant autant de traits extérieurs de sa mère et de participer davantage aux grandes et excellentes qualités morales dont elle s'est montrée douée.

Et nous tenons de la secrétaire du baron Larrey II, historiographe de *Madame Mère,* que l'illustre baron Larrey, son père, médecin de l'Empereur et de la famille impériale, lui avait souvent dit combien Napoléon dépendait de sa mère. Il était outré que la Cour et l'Empereur lui-même tinssent à l'écart, au temps des splendeurs, cette mère simple et modeste (mais lucide et véridique aussi), alors que tout le génie de Napoléon relevait, selon lui, de cette femme dédaignée. C'est pourquoi il avait voulu que son fils, devenu grand, la connût, et allât saluer à Rome cette auguste exilée.



Si l'on confronte les portraits de Charles Bonaparte et de Letizia Ramolino à ceux de leurs huit enfants qui survécurent, on remarque que tous tiennent de leur père qui a une bonne tête carrée, un air doux, facile, avenant et voluptueux — tous, sauf deux, et un peu Elisa (Marianna), femme virile, ainsi qu'elle le montra dans l'administration de son grand-duché de Toscane. Les deux qui ressemblent à leur mère et en détiennent les traits fermes, aigus, la physionomie énergique, presque dure, ce sont Napoléon et Lucien, qui furent, parmi les Bonaparte, les deux caractères tendus et entreprenants. Lucien jouera deux fois un rôle aventuré, mais décisif, dans la carrière de son frère par sa détermination et son audace. Physiquement, il a même, plus que Napoléon, le type *bonapartiste.* Il tire un peu vers l'aventurier, voire le brigand, comme l'appelait Paoli : *Brigoncello.* En dénon-

çant comme traître Paoli à la Convention, en 1793, il ouvrira, — par effraction et dangereusement — la carrière politique sur le forum français au capitaine Bonaparte. En présidant, et de quelle manière! le Conseil des Cinq-Cents, le 19 brumaire 1799, il ouvrira la carrière consulaire et impériale au général Bonaparte. Ce rôle joué, de première grandeur, Lucien manifestera son tempérament volontaire en s'exilant à Rome et renonçant à ses droits dynastiques plutôt que de céder à son frère, devenu tout-puissant, qui veut lui faire répudier sa femme. Soit que Napoléon n'acceptât point que le fils aîné de Lucien, né hors le mariage, devînt l'héritier de la couronne impériale, soit qu'il tînt à créer un précédent dont il fût ensuite le bénéficiaire en répudiant à son tour la stérile Joséphine — soit pour ces deux raisons tout ensemble qui, d'apparence contraire, s'accordent nonobstant dans le même souci directeur. En remerciement de la constance énergique de Lucien, sa femme et maîtresse, la belle Alexandrine de Bleschamp, lui donna par la suite huit autres enfants...

Quant à Napoléon, si l'on examine, non ses portraits d'*Imperator* empâté et un peu bonasse, où il semble tirer sur le type paternel, non plus que ceux du jeune général creusé et sauvage où il tient du faucon perçant qui vient d'être décoiffé, — la toile de Guérin à la Bibliothèque Nationale, le buste de Corbet à Malmaison et surtout le crayon de Gros en Italie, de la collection Delestre — mais ses portraits de Consul, d'homme arrivé qui vient de réaliser son *moi* — la gravure de Boilly, les toiles de Philipps dans le cabinet du maire de Bayonne, de Girodet à Versailles ou d'Appiani dans la collection Gourgaud, — on y retrouve le même menton saillant, signe de volonté, que sa mère, le même regard impérieux et âpre, les mêmes pommettes fortes, le même nez légèrement aquilin, les mêmes lèvres minces, serrées à la commissure, le même ovale, allongé et fin, de la figure. Ce sont ces traits caractéristiques que fixe pour l'éternité le masque mortuaire de Sainte-Hélène. Ainsi le dépouillé de l'hiver accuse-t-il l'essentiel d'un visage comme d'un

paysage. Une jeune femme qui connut Bonaparte en 1795 rapporte à Stendhal qu'il avait un très beau regard, des traits pleins de finesse et un dessin de bouche plein de grâce — trois détails du visage qui frappèrent également ceux qui connurent Mme Letizia. Son goût de l'économie qui fut grand et qu'il imposa à sa maison personnelle, comme à la Maison France, après les gabegies du Directoire et de l'Ancien Régime, sa frappe d'éloquence romaine — la meilleure part — brève, impérieuse, qui brille dans ses proclamations et messages, c'est de sa mère qu'il les tient. D'elle encore la simplicité primitive des goûts. Elle lui a particulièrement réussi près de ses soldats et de la postérité. Napoléon n'aurait pas été *Lui* sans la simple redingote grise ni le simple petit chapeau noir qui contrastaient avec les uniformes chamarrés de ses maréchaux.

Quant au sens de la grandeur, Letizia n'eut qu'à lui passer celui qu'elle attesta jusqu'à son dernier souffle à Rome, en 1836, après une longue vie pleine de traverses qui fit l'admiration de ses enfants, de son entourage et la fait aujourd'hui de l'Histoire, maintenant que dégagée de l'éblouissant éclat solaire de son fils, nous la connaissons mieux. Le mot suprême qu'on sache d'elle dans la vie publique résume son indomptable fierté et sa grande âme. Le roi Louis-Philippe lui ayant fait connaître qu'il était prêt à abroger pour elle, mais elle seule, la loi d'exil, elle lui fit répondre : « Je n'ai jamais abandonné mes enfants dans leurs souffrances ou dans leurs infortunes; je ne les abandonnerai pas plus aujourd'hui qu'autrefois. J'aime mieux être exilée de France avec eux que d'y rentrer sans eux. Qu'on me laisse, dans mes honorables douleurs, porter au tombeau l'intégrité de mon caractère! »

Si, lui, est le Héros, elle est l'Héroïne, et d'un type plus pur, rassemblant en soi, pour les manifester dans les diverses conjonctures de sa vie, les grands modèles de femmes antiques, Hécube et Cassandre, Niobé et Cornélie.



D'où venaient ces vertus que Letizia Ramolino, plus encore que son mari, condensait en elle d'une façon si exemplaire?

Du fonds de sa race. Par elle et son mari, mais par elle surtout, Napoléon, favorisé d'une heureuse combinaison du destin qui demeure son énigme, recueille le bénéfice d'un double plant toscan, enté sur sauvageon corse, de même sève vivace et noble issue de l'Antiquité la plus magnifique.

« Je suis italien ou toscan plutôt que corse », disait-il à Gourgaud. Il avait raison. Par son père il descendait d'une famille patricienne de Florence, proscrite au temps des luttes féroces entre Guelfes et Gibelins, passée alors à Sarzane, près Carrare, aux confins de la Ligurie et de la Toscane, petite ville blottie au pied de l'Apennin ligure, à l'orée de la frange de plaine où règnent Massa, Lucques et Pise. Là les Bonaparte firent souche de notaires et syndics municipaux. Par cet ancêtre florentin exilé, les Bonaparte ont déjà dans leur lignée une figure dantesque. Au début du XVIe siècle, un François de Bonaparte était venu s'établir à Ajaccio où sa descendance vécut avec considération, fournissant un Jérôme dit le Magnifique (épithète qui promet), chef élu du Conseil des Anciens et député corse près le Sénat de Gênes, un François II, commandant de la cité, un Sébastien, un Charles, un Joseph, le grand-père de Napoléon, membre du Conseil des Anciens, et enfin Charles de Buonaparte, le père, qui, après avoir fait ses études à Rome et pris ses inscriptions de droit à l'Université de Pise, — Pise, la ville savante de Toscane, patrie de Galilée, paisible cité bistre et rose comme une tourterelle, indolemment courbée sur le jaunâtre Arno aux approches de la mer — était devenu avocat, assesseur de la juridiction d'Ajaccio. On voit ainsi comment Napoléon pouvait unir à ses parts toscane et corse une large part italienne due aux séjours de ses aïeux à Sarzane.

Quant au père de Letizia, Jean-Jérôme Ramolino, après avoir été ingénieur et commandant des troupes de Gênes, il avait terminé sa vie comme inspecteur général des Ponts et Chaussées de Corse. Sa famille, nous dit Larrey, le mieux informé des biographes, était « issue, d'une part de la Toscane, sinon de Florence, d'autre part de Trévise, en Vénétie ». Là encore la veine italienne se mêle à la toscane. Il avait épousé Angèle-Marie de Pietra-Santa, issue d'une famille corse autochtone, implantée à Sartène.

Sartène! la très vieille cité du sud de l'île, au cœur du pays le plus antiquement peuplé où les premiers occupants, voilà des millénaires, ont laissé d'étranges monuments de pierre et où la *vendetta* s'avère plus irréductible que partout ailleurs. Sartène, fruste cité d'allure farouche qui étage ses maisons hautes comme des tours, percées de longues fenêtres étroites semblables à des meurtrières! Sartène, dédale de ruelles étranglées, d'escaliers, d'arcs et de porches propices à l'embuscade sanglante, ainsi qu'une primitive Florence exaspérée! Sartène, postée en sentinelle guettant depuis des siècles le Barbaresque, le Pisan ou le Génois sur sa croupe de granit violâtre qu'ont peine à adoucir l'olivier, la vigne ou le luxuriant maquis parfumé! Voilà la ville maternelle de Letizia qu'il faut voir derrière son beau visage fier, grave, concentré, au sourire retenu. Elle rappelle, écrit justement Merejkowsky, « ces déesses étrusques que l'on trouve dans les tombeaux anciens de la Toscane... On dirait que son sourire de Gioconda, de Sibylle étrusque est venu pour nous de cette antiquité immémoriale. *Antiquam exquirite matrem :* cherchez la mère antique ». Charles Maurras, visitant à Ajaccio la maison Bonaparte, ressent la même impression. Il note combien le masque mortuaire de Napoléon ressemble à un Dante affiné et tire sur le visage aiguisé, florentin de sa mère. C'est dans une telle réserve raciale que la « Cornélie rustique » dont parlait Paoli semble avoir puisé l'essentiel de ses magistrales vertus.



C'est que la Corse et la Toscane sont de même race originelle, fondamentale, de celle que représentent aujourd'hui encore Basques d'Espagne et de France. L'un et l'autre pays tyrrhéniens furent peuplés, à l'aurore du Monde occidental, par les Ibères du Caucase, premiers civilisateurs du globe, dont Elisée Reclus et J. de Morgan nous disent qu'ils inventèrent — ces descendants de Tubal, fils de Japhet, que symbolise l'héroïque et ingénieux Prométhée, — la culture et le dressage, l'élevage, les arts de la pierre, de la glaise et du métal. « Sans leurs enseignements, nous nous trouverions encore dans la barbarie la plus profonde. » (Reclus.) Ce sont eux qui apportèrent, sous le nom de Sumériens, la civilisation en Basse-Chaldée d'où elle devait rayonner sur le monde. Ce sont eux encore qui fondèrent dans les limons du bas Euphrate la première ville de l'Humanité, *Ur* (c'est-à-dire *eau,* en euskara) plusieurs millénaires avant Jésus-Christ. La langue romaine atteste leur esprit capital de civilisateurs primitifs : c'est de l'euskara et de l'étrusque (*aïta euskar,* père euskarien) que sont nés les termes qui signifient l'esprit domestique et civique, base de la civilisation. *Lar,* grand, chef, a donné les dieux Lares et *uria,* ville, a donné uriare, urvare, urbare, creuser le fossé, fonder la ville, d'où est issu le grand nom d'*Urbs.* Rome, on le sait, est une ville étrusque à son origine et tient de la race qui la fonda, et lui fournit ses premiers rois, le germe initial de sa vertu et de sa grandeur.

La nation étrusque, a écrit justement Michelet dans *Rome,* est l'Egypte de l'Occident. Dans l'antiquité elle a été le berceau de la civilisation italienne. Rome l'a reçue d'elle et par elle a influé puissamment sur le Monde. Cette vieille terre reste celle de la tradition et de la perpétuité historique dans notre mobile Occident. Machiavel, ce maître en expressions frappantes, l'a dit d'un mot : *Ce pays semble né pour faire revivre les choses qui ne sont plus.*

On comprend mieux alors le génie de Napoléon législa-

teur et constructeur, même guerrier. Son « ordre » stratégique et tactique est un système d'architecture à la fois rigoureux et souple. Au delà du Romain, c'est l'Etrusque — le « Toscan », comme il disait de soi-même — qu'il faut voir en lui, le Toscan qui ressuscita visiblement l'Etrusque lors de la Renaissance, du Trecento au Quintocento, ainsi que l'attestent les monuments de Florence et des cités toscanes, les génies puissants et aigus d'un Dante, d'un Michel-Ange et d'un Verrochio, d'un Brunelleschi, d'un Ghiberti et d'un Donatello. Qu'il nous souvienne de la confidence de Napoléon au baron Fain : « Chacun a ses idées; j'avais le goût de la fondation, mais je n'ai jamais eu celui de la propriété. » C'est-à-dire : « Je suis né pour créer, non pour jouir. » Qu'il nous souvienne de son cri d'orgueil, de son cri protestataire de fondateur, bâtisseur, assécheur de marais et constructeur d'égouts, comme les Etrusques, quand il énumère à Sainte-Hélène quels étaient ses vrais trésors, en réponse aux journaux anglais qui l'accusaient de recéler des monceaux d'or en quelque banque clandestine.

Vous voulez connaître les trésors de Napoléon? Il sont immenses, c'est vrai, mais ils sont exposés au grand jour. Les voici : le beau bassin d'Anvers, celui de Flessingue, capables de contenir les plus nombreuses escadres et de les préserver des glaces de la mer; les ouvrages hydrauliques de Dunkerque, du Havre, de Nice; le gigantesque bassin de Cherbourg, les ouvrages maritimes de Venise, les belles routes d'Anvers à Amsterdam, de Mayence à Metz, de Bordeaux à Bayonne; les passages du Simplon, du mont Cenis, du mont Genèvre, de la Corniche, qui ouvrent les Alpes dans quatre directions : dans cela seul vous trouveriez plus de huit cents millions. Ces passages surpassent en hardiesse, en grandeur et en efforts de l'art tous les travaux des Romains.

Et emporté par son génie aménageur du globe terraqué, touché au vif par l'ingratitude et la calomnie, il énumère encore les routes des Pyrénées aux Alpes, de Parme à la Spezzia, de Savoie en Piémont; puis les ponts

d'Austerlitz, d'Iéna, des Arts, de Sèvres, de Tours, de Roanne, de Lyon, de Turin, de Bordeaux, de Rouen et les canaux du Rhône au Rhin, de la Somme à l'Escaut, de la Vilaine à la Rance, et les desséchements des marais du Cotentin et de l'Aunis, et la reconstruction des églises détruites par la Révolution et tous les grands travaux entrepris à Paris, Lyon, Turin et Rome.

Voilà, achevait-il, qui forme un trésor de plusieurs milliards et qui durera des siècles! Voilà les monuments qui confondent la calomnie!

Encore oubliait-il l'Arc de Triomphe qu'il avait fait commencer, l'Arc de Triomphe de l'Etoile qui passe ceux des Romains et de tout autre peuple, et qui sera à jamais un lieu de pèlerinage pour l'Humanité, d'émotion, d'admiration et d'émulation.

Il ajoutait :

Ce que j'ai fait est immense, ce que je projetais encore l'était bien davantage. Il faut avoir fait autant que moi pour connaître toute la difficulté de faire le bien... C'est ainsi que j'ai employé jusqu'à trente millions en égouts dont personne ne me tiendra jamais compte.

Il se trompait, cet Etrusque désenchanté, et il oubliait. Lorsque, gagnant Rochefort, sa dernière étape de France en 1815, il traversa les marais de la Vendée et de l'Aunis, les paysans, nous dit Henri Houssaye, couraient après lui en criant : « Vive l'Empereur! Restez avec nous! » Ils achevaient la fenaison. Les meules qui boursouflaient les prairies, pareilles à de hautes taupinières végétales, leur rappelaient les grands travaux de drainage ordonnés par l'Empereur en 1807. La région des marécages, infertile et malsaine, était devenue une immense « prée » féconde. « Vous voyez, dit Napoléon à Baker, les populations me savent gré du bien que j'ai fait. » Suprême consolation du dompteur des éléments et façonneur du Monde qui, fils profond de son antique race, avait asséché les marais ainsi que débrouillé le chaos. Sainte-Beuve a raison d'écrire : « Napoléon prenait au sérieux sa mission de

guerrier civilisateur. Il n'était pas seulement une épée de plus, mais une épée lumineuse. »



C'est encore à la race étrusque ou toscane que Napoléon doit son sentiment profond, très instinctif, d'une divinité maîtresse du Monde et des Hommes. Sentiment que possède encore la race basque ou euskarienne. C'est des Etrusques que les Romains tenaient leur esprit, voire leur culte religieux. Rome même fut fondée selon le rite étrusque. Les aruspices d'Etrurie croyaient aux signes, aux présages et consultaient les oracles. Le Fatum, la Fortune, les Astres — « ma destinée, mon étoile », dira Napoléon — c'est la croyance étrusque avant d'être la romaine.

A l'enfant de Letizia la Corse transmettait, avec une virulence neuve, ces sentiments à l'état brut, primitif. N'est-ce pas de Corse que les Ibères étaient passés en Etrurie? L'insularité maintenait les autochtones, purs de tout alliage, à l'intérieur de la farouche montagne. Les sombres vêtements des bergers corses, leur rudimentaire *pelone*, le noir *mezzaro* ou la noire *faldetta* des femmes, sorte de fanchon, sous le joyeux soleil, révèlent d'une manière saisissante le goût ibère, venu du fond des premiers âges — comme les gaies couleurs des Bretons, des Bretonnes, sous le ciel triste de Cornouailles ou de Léon, chantent le goût invétéré, et contraire, des Celtes. (Le peuple basque maintient ce grave attrait de chaque côté des Pyrénées occidentales.) Race obstinée, aux mœurs pures, au regard pathétique, lignée fière et sauvage pratiquant sans compromission les antiques vertus. Leur attachement irréductible au clan et à la famille, comme jadis à Rome et à Florence, ils le manifestent, les Corses, dans toutes leurs coutumes. Le jeûne, les volets clos, le feu éteint, la lamentation du *vocero* accompagnent la mort, comme au Pays Basque encore le noir *convoi* et la noire *sepultura*. Le tombeau domestique sera isolé de tous autres dans son carré de pierres sèches, gardé d'un cyprès, sombre sentinelle, grave et suprême vestale. Le

Corse meurt-il au loin, même berger ou bandit au cœur du maquis, les siens le ramènent à sa demeure sur un brancard; parfois même attaché à sa monture, tragique cavalier d'une dernière chevauchée de la fidélité. Pour eux, les dieux Lares, les Morts, chefs du foyer, demeurent les seigneurs et maîtres. D'où la *vendetta,* qui est l'honneur de la maison : celui-ci exige, non pas tant la haine ni même la vengeance que la justice et l'exécution réparatrice, — sang pour sang, vie pour vie, — qu'il s'agisse de la jeune fille abandonnée ou de l'homme assassiné. Comme les Anciens croyaient qu'un mort ne pouvait être apaisé qui demeurait sans sépulture, les Corses pensent qu'un des leurs tué ne peut jouir d'un trépas satisfait que si ses successeurs domestiques ont recouvert, tranquillisé le sang répandu par une libation équivalente du sang coupable. C'est *l'exoriare aliquis ex ossibus ultor* de Virgile; c'est le « Si je meurs, vengez-moi! » du chef vendéen, plus nobles certes que le veule abandon des victimes, si commun aujourd'hui chez les « Civilisés ». Tel est le principe de la *vendetta* corse : elle est l'honneur du sang et de la maison à la plus farouche, sinon haute, puissance.

Nul mieux que Napoléon Bonaparte ne l'a rendu sensible dans sa nouvelle corse *Gorgona,* écrite à Auxonne, dans la douceur et la fraîcheur des peupliers, des saules et des eaux courantes de France. Un vieillard corse habite l'îlot où il s'exila après la prise de la Corse par les Français. Toute sa famille, père, mère, enfants, une fille exceptée, a été tuée par eux. Son âme demeure inquiète tant qu'il n'a point fait justice : « J'ai, dit-il, juré sur mon autel de ne plus pardonner à aucun Français. Lorsque leurs bâtiments se brisent contre les rochers de Gorgona, après les avoir secourus comme hommes, nous les tuons comme Français. » Des naufragés français cependant l'enchaînent quand leurs malheurs l'avaient attendri. « J'allais, poursuit-il, expier par les supplices ma fâcheuse mollesse. *Mes ancêtres irrités se vengeaient de ce que j'avais trahi la vengeance due à leurs mânes.* » Aussi, libéré, il poignarde deux des naufragés, si fâcheu-

sement épargnés, et il abat les autres à leur bord sous l'uniforme dérobé à l'une des premières victimes. « Alors, explique-t-il, délivré, dépossédé, rendu à moi-même, je vis pour la première fois l'astre de la Nature. Que sa splendeur me parut brillante! *Ma fille et moi traînâmes leurs corps au pied de notre autel, et là nous les consumâmes. Ce nouvel encens parut être favorable à la divinité.* » On croit lire du Mérimée échauffé.

Ce récit qu'inventèrent la sensibilité et l'imagination du jeune Napoléon Bonaparte fait mieux comprendre la force antique et les profonds sentiments primitifs du Consul qui restaura les autels avec le Concordat et la famille avec le Code civil, malgré ricanements et sarcasmes de son équipe, militaire ou civile, de voltairiens, jacobins et pourris.

S'il n'eût déliré des suites d'un système nerveux instable qui ne put retenir sa frénésie; s'il n'eût divagué des suites de l'alcool frelaté de Rousseau et des Encyclopédistes, idéologues présomptueux et despotiques qui donnèrent au jeune garnisaire de Valence et d'Auxonne, avide lecteur de leurs ouvrages, une fausse conception de la nature des choses, en divinisant l'individu et légiférant pour le genre humain, seule matière digne de leurs cervelles orgueilleuses ainsi que de leur outrecuidance rationaliste (1), si enfin l'occasion qui fait le despote, comme le larron, ne lui avait offert toutes les possibilités d'une folle aventure, Napoléon Bonaparte, rejeton d'une race magnifique et fils de l'un des plus beaux exemplaires féminins que le monde aït connus, Napoléon eut été, c'est certain, plus bienfaisant, plus Grand. Attiré par le grandiose, hélas! et le gigantesque, il finit par être, toujours

(1) Nous le disons après Michelet, là aussi profond divinateur. Parlant de la fièvre de lecture du jeune Bonaparte à Brienne, Valence ou Auxonne, il écrit : « Là, le petit solitaire put faire tout son saoul des lectures brouillées, indigestes. Ces vastes lavages d'esprit seraient bien propres à faire des fous. Mais, généralement, même en tirant des notes et en quelque sorte des extraits, comme faisait celui-ci, ils passent par un crible, laissant subsister seulement le fonds des traditions d'enfance. On peut lire les philosophes : on reste superstitieux. Il pourrait extraire Rousseau (dont il réfuta un ouvrage), Mably, Raynal, etc. Il n'en resta pas moins un Corse, catholique et fataliste, l'image de sa mère... Etrange pêle-mêle, propre à mettre le chaos dans cet esprit désordonné. »

le plus haut génie humain que l'on sache, mais dissipateur, malfaisant ou stérile — à la manière de l'éblouissant et génial, et malheureux Alexandre, ce fils d'une Barbare.

FRANÇOIS DUHOURCAU.

GUSTAVE KAHN

—

Gustave Kahn a raconté comment il vint à écrire des vers libres. Vers 1880, on comptait parmi les poètes, ou, plutôt, parmi les versificateurs, quelques disciples attardés de Boileau-Despréaux, et, comme il leur manquait le génie de Corneille et de Racine, de Molière et de La Fontaine, ils ne laissaient paraître que la misère de l'instrument employé. Le pauvre Henri de Bornier, qui donnait, après *La Fille de Roland, Les Noces d'Attila* et *Le Fils de l'Arétin,* étonnait les naïfs par un sublime de pacotille. Plus nombreux, et plus intéressants, étaient ceux qui suivaient les romantiques : les romantiques avaient assoupli le vers en renouant, parfois, des traditions dues aux écrivains du seizième siècle, et, dans son *Petit traité de Poésie française,* Banville avait exalté, d'un esprit si charmant et si vif, leur manière. Au contraire de Boileau, qu'il traitait en ennemi, il ne prétendait point fixer à la poésie des règles absolues, et même il regrettait que le maître qu'il admirait entre tous, celui à qui il décernait le titre de père, Victor Hugo, ait reculé devant certaines hardiesses. Par ce droit à la critique qu'il se conférait, il se gagnait la sympathie de quelques jeunes gens à qui ne suffisait plus l'instrument dont s'étaient servis les romantiques et les Parnassiens.

Ces jeunes gens s'apercevaient que le vers romantique était impropre à rendre toutes les nuances de leurs pensées et de leurs sensations; ils cherchaient des rythmes plus libres, ils songeaient à ces harmonies subtiles dont usait déjà la musique. Ils aimaient à lire et à méditer *Les Petits poèmes en prose* de Baudelaire et ils

se passionnaient pour les vers alors connus de Rimbaud, de Verlaine et de Mallarmé.

Gustave Kahn, dès ce temps-là, s'essayait aux vers libres, mais ceux qu'il écrivait ne le satisfaisaient pas et il ne les montrait guère. Par contre, il ne cachait pas ses poèmes en prose : il en lut à Cros et à Mallarmé. Et il ne se faisait pas faute d'exposer, dans les petits cercles littéraires où il fréquentait, ses idées sur la métrique : il lui semblait nécessaire d'en modifier les fondements.

Ce fut au Club des Hydropathes que Gustave Kahn rencontra Jules Laforgue. Ils se lièrent très vite d'une amitié solide, et Laforgue fut très attentif aux théories de Kahn. Quand les circonstances de la vie les séparèrent, ils s'écrivirent souvent; ils s'envoyaient mutuellement leurs poèmes, et le parti, si différent, qu'ils tiraient, l'un et l'autre, de principes nouveaux leur en prouvait la vertu et l'utilité.

Le service militaire, qu'il accomplit en Afrique, ralentit quelque temps l'activité créatrice de Gustave Kahn. Quand il regagna Paris, en 1885, des changements étaient survenus dans les habitudes littéraires. Mallarmé n'était plus un inconnu : des jeunes gens tenaient à honneur d'être reçus chez lui, rue de Rome, le mardi soir, et d'y jouir de sa conversation. Laforgue publiait *les Complaintes*. Beaucoup de poètes qui débutaient alors ne se contentaient plus des anciens modes d'expression : ils en souhaitaient de plus variés, ils redoutaient la fadeur et la brutalité, ils se plaisaient à la découverte des accords ténus et des analogies adroites. Ils étaient prêts à écouter et à comprendre la leçon de Kahn.

Kahn a pris la peine de résumer, dès 1888, sa théorie du vers libre. Les quelques pages qui parurent alors dans *la Revue indépendante* et qu'avait motivées un article de Brunetière ont été citées par lui-même, en 1897, au cours de l'étude qui sert de préface au recueil de ses premiers poèmes.

Gustave Kahn constate que les formes poétiques ne sont pas immuables : elles naissent, elles se développent, elles meurent. Elles évoluent librement d'abord, puis

elles se figent en de mornes traditions et ne gardent un peu de vie que par l'ingéniosité de rares virtuoses. Aussi tout effort vers des formes nouvelles est-il légitime. Pourquoi la poésie est-elle si lente à s'émanciper? On n'a point recherché quelle est son unité élémentaire. Les romantiques, en inventant le rejet, ont accru l'expression de l'alexandrin : de deux vers de douze syllabes ils ont fait un distique composé d'un vers de quatorze, de quinze, de seize syllabes et d'un vers de dix, de neuf, de huit syllabes; mais ils n'ont pas poussé assez loin l'analyse du vers : ils ont maintenu pour l'oreille des arrêts que n'imposent point les arrêts du sens, et ils ont ainsi créé de fausses unités. Et Kahn définit ainsi l'unité du vers : « Un fragment, le plus court possible, figurant un arrêt de voix et un arrêt de sens. » Ce sera par les allitérations et les assonances qu'on assemblera les unités et qu'on leur donnera la cohésion nécessaire pour former un vers, et, alors qu'on ne perçoit le vers classique ou le vers romantique que s'il est suivi d'un autre vers, le vers composé de fragments unis par l'assonance ou par l'allitération vaut par lui-même. On l'apparentera à d'autres vers en des strophes logiques, construites d'après le vers qui, dans chaque strophe, marque le point essentiel de la pensée. Le poète, ainsi, concevra en lui son vers et sa strophe et ne sera plus tenu de s'astreindre à des mètres préétablis. D'ailleurs, même en un poème libre, rien ne l'empêchera de recourir à la poétique du passé au moment où elle lui semblera propre à rendre ses sensations ou ses rêves.

Aux pages qu'il emprunte à *la Revue indépendante* Gustave Kahn, en 1897, ajoute du nouveau. Il a des réflexions d'une extrême justesse sur la faiblesse de l'accent tonique en français et sur l'importance d'un accent qu'on indique quand on cause ou qu'on déclame, accent qu'on peut dénommer accent d'impulsion ou accent oratoire, et dont doivent tenir compte les poètes qui adoptent le vers libre. Il parle avec sagacité de la valeur qu'il convient de donner à l'*e* muet, il parle des raisons qu'on a d'employer, et à telle ou telle place, la

rime ou l'assonance. Et il conclut à la puissance du vers libre, du vers qui permet à chaque poète de se créer son mode d'expression.

§

Ce fut en 1887 que Gustave Kahn publia *Les Palais nomades*. Il s'était donné un instrument magnifique, et déjà il en usait avec une incontestable maîtrise. La richesse de sa pensée lyrique étonnait ses jeunes amis et les ravissait. L'invention était constante au cours du livre, et toujours heureuse, toujours noble. On ouvrait *les Palais nomades,* on allait de surprise en surprise, et l'on partageait avec joie la ferveur poétique de Gustave Kahn.

Les poèmes des *Palais nomades* ne sont pas assemblés au hasard. Ils forment une suite ordonnée avec science. Nous assistons, en somme, à un drame intérieur. Un homme rêve. Il revit ses souvenirs. Il a des moments de mélancolie, d'autres d'exaltation. Il s'échappe vers un jardin de légende. Il revoit des heures de fêtes, bientôt passées.

Kahn prouvait, dès *les Palais nomades*, la douceur et la force, la grâce et la puissance de son multiple génie. A de brèves chansons succèdent d'amples odes. Tantôt une voix attendrie nous murmure un thème populaire et le varie avec une singulière ingéniosité, tantôt nous entendons la vaste clameur d'un prophète au souffle divin. Et le poète, toujours, modèle son vers sur les exigences de sa pensée.

En 1891, parurent les *Chansons d'Amant*. Gustave Kahn s'épanouissait alors dans la fraîcheur d'un amour qui fut pour lui, aux heures heureuses, la joie, aux heures malheureuses, la consolation. Il ne faut pas croire que les *Chansons d'Amant* soient un recueil de petites galanteries analogues à celles où s'amusaient, au dix-huitième siècle, Gentil Bernard ou l'abbé de Bernis. L'amant en qui s'incarne Gustave Kahn est d'une constante gravité. De l'amour il ne connaît pas seulement la beauté; il sait que l'amour le plus haut, le plus pur

n'ignore pas la douleur; il souffre, il espère, il ne perd jamais la foi amoureuse, et c'est la foi qui le guérit.

La composition des *Chansons d'Amant* est moins stricte que la composition des *Palais nomades,* mais elle n'est point abandonnée au hasard. Ici encore, le poète nous rend témoins d'un drame dont il est l'acteur; il le fait discrètement, mais, à la puissance lyrique avec laquelle il s'exprime, nous devinons toute la force et toute la noblesse de sa passion.

Le vers des *Chansons d'Amant* est d'une extrême souplesse, parfois vif et léger, parfois lent et majestueux. Depuis *Les Palais nomades,* Gustave Kahn a parfait la technique qu'il s'est donnée. Il n'a pas cessé d'écouter les chants populaires : il les a toujours aimés, et toujours il s'en est servi avec allégresse. Il n'a pas cessé non plus d'écouter les voix prophétiques, et des *Chansons d'Amant* on pourrait extraire des poèmes qui s'apparentent aux *Psaumes* et au *Cantique des Cantiques.*

En 1895, voici *Domaine de Fée.* C'est une sorte d'appendice aux *Chansons d'Amant,* mais le temps des angoisses est passé, et l'amant, à nous dire toute sa joie en des chansons claires et en de fines odelettes, prend un plaisir infini.

Gustave Kahn, en 1896, nous donne *La Pluie et le Beau Temps.* Ce petit livre est d'un charme nouveau. Kahn se délasse à regarder des images, à en dessiner, à en peindre. Il nous décrit des estampes qui lui plaisent, il s'attarde devant des paysages qu'il aime. Il se crée des visions de sites et de villes où vivent des êtres merveilleux. Et qu'il s'agisse de rêves ou de réalités, il a l'œil si exercé, l'expression si juste que, à notre tour, nous voyons, comme lui, tout ce qu'il a su voir.

Par *La Pluie et le Beau Temps* il permettait de prendre un avant-goût du recueil qu'il annonçait depuis quelque temps, *le Livre d'images.* Il le fit imprimer en 1897.

Gustave Kahn se souvient des pays qui lui sont familiers, qu'il les ait parcourus ou que, souvent, il les ait aperçus dans ses fécondes rêveries. Il nous mène dans

l'Ile-de-France. Là, nous nous arrêtons avec lui devant d'aimables gravures : une bergère passe, toute parée de rubans; Cydalise, Silvia, Manon nous sourient, comme le Chevalier Barbe-Bleuet; la gaieté populaire de Francœur et de La Ramée séduit Jeannette; la mélancolie nous émeut de la timide Aricie, et plus encore la morne destinée du vieux mendiant; un instant, nous entrevoyons un music-hall ou nous longeons les rives de la Seine. Soudain, Kahn nous fait admirer une de ces tapisseries somptueuses qu'on tissait aux Gobelins pour décorer les demeures royales, la Tapisserie des Quatre Eléments. Et maintenant, nous nous trouvons aux bords du Rhin. On songe à Roland, à Hélène, telle que Faust l'a connue; on assiste à la fête de mai, on entend bourdonner un rouet; on voit le vieux César, le vainqueur d'autrefois, débile aujourd'hui, s'avancer vers la statue colossale qu'il s'est dressée, et il apparaît si misérable qu'il devient un objet de compassion pour ceux-là mêmes qui s'étaient concertés contre lui. Les images mosellanes sont douces à regarder : les bouquets offerts à la fiancée sont de la plus pure fraîcheur et le violoneux pour elle joue ses airs les plus joyeux; les jeunes filles dansent et, devant la Vierge, font naïvement des vœux d'amour, à la fontaine d'Amanvillers. Gustave Kahn sent tout le charme des forêts lorraines, et il s'attendrit à chanter Metz, la ville où il est né, où il a passé son enfance, et à laquelle il garde une amitié familiale. Il nous conduit encore vers la lande et la mer grise, puis vers la Méditerranée, enfin dans les pays d'Orient, où il nous conte l'histoire merveilleuse de la reine Margiane.

Dans *Le Livre d'images*, les chansons rieuses se mêlent harmonieusement aux fragments épiques, et comment n'admirerait-on point l'art parfait de Gustave Kahn? Il distribue avec certitude les rythmes divers qui conviennent à la grâce de ses frêles héroïnes ou à la fierté de ses glorieux héros. Il est impossible d'atteindre une plus sûre maîtrise.

De graves événements surviennent, auxquels Gustave

Kahn ne reste pas indifférent. Plusieurs années passent sans qu'il publie de vers : c'est en 1902 seulement que paraissent *les Odes de la Raison.*

Contrairement à nombre de poètes, Gustave Kahn n'affichait aucun dédain pour l'art social, et même, dans son étude sur les origines du symbolisme, il lui accordait une prééminence. D'ailleurs, au lecteur attentif des *Palais nomades* et des *Chansons d'Amant,* plus encore à celui de *la Pluie et le Beau Temps* et du *Livre d'images,* il apparaîtra que l'auteur ne se cache pas, loin du monde, dans un repaire inaccessible, mais qu'il comprend les repos et les peines des hommes et qu'il les partage. Du jour où l'on a sous les yeux les *Odes de la Raison,* l'on n'en peut douter. Et jamais il n'a été meilleur poète, au sens entier du mot : il crée, il donne l'exemple d'un lyrisme neuf, qui ne s'embarrasse ni d'anciennes ni de récentes formules ,il confond en la puissance de la poésie la joie de la pensée et la force de la vie.

Aux *Odes de la Raison* nous pouvons joindre quelques poèmes qu'il écrivit à la gloire d'hommes qu'il aimait. Pour d'autres, c'eussent été des devoirs, plus ou moins agréables, de rhétorique : Kahn n'oublie jamais la valeur de ceux qu'il célèbre, il les respecte, il tient à leur prouver son respect. Entre autres poèmes, il écrit cette belle *Ode à Zola* qu'on a entendue si souvent en des cérémonies commémoratives, à Médan ou ailleurs.

Le dernier recueil de vers que nous devions à Gustave Kahn est intitulé *Images bibliques.* Nous y lisons des poèmes d'un accent superbe. Gustave Kahn n'avait rien perdu de son vigoureux enthousiasme et il gardait en lui l'âpre majesté des vieux prophètes.

§

Outre son œuvre poétique, Gustave Kahn laisse une œuvre romanesque d'un grand intérêt. Elle séduit d'abord par la variété. Un récit d'une magnificence merveilleuse comme *le Conte de l'Or et du Silence* diffère à l'extrême d'un récit de la vie quotidienne comme *L'Adul-*

tère sentimental, et l'un et l'autre sont excellents. *Le Conte de l'Or et du Silence* éblouit par la richesse, *L'Adultère sentimental* émeut par la simplicité. *Le Roi fou* ne ressemble en rien aux *Fleurs de la Passion,* et, bien que vivant à peu près dans le même milieu, les personnages de *L'Aube enamourée,* au choc des événements, sont loin de réagir comme ceux de *Mourle.*

Dans deux de ses romans, Gustave Kahn ,avec l'art le plus ingénieux, et sans recourir aux facilités de la magie, a mêlé intimement le réel et le rêve.

Le héros du *Cirque solaire,* le comte Franz, habite un château, en Bohême. Il souffre d'un mal étrange, qu'on aurait peine à définir. Il redoute la lumière du jour, il la fuit. Il s'adonne à l'alcool. Il est hanté par le souvenir des légendes que lui contait, jadis, une vieille servante, Dorothée : sa meilleure joie est de penser à la fée Lorely. Il a un frère, Otto, dont le caractère est l'opposé du sien : Otto est rude jusqu'à la grossièreté, brutal jusqu'à la violence. Il n'aime pas Franz.

Et, un jour, un cirque passe dans le village voisin du château. Franz assiste au défilé des bêtes, des écuyers et des clowns, et il aperçoit une femme, écuyère, mime ou ballerine. Elle est belle. On la nomme Lorely, et, pour Franz, ce sera la fée d'autrefois qui s'incarnera en elle. Il quitte son château : Otto, désormais, y exercera un pouvoir injuste. Franz, transfiguré, heureux, suit les tournées du cirque. Il peut rester quelques semaines, seul avec Lorely, sur la côte française de la Méditerranée. Il aime, il est guéri.

Mais la troupe du cirque est maintenant à Londres. Il faut que Lorely la rejoigne. Franz et Lorely gagnent Londres. Le directeur du cirque, homme habile qui sait profiter de la libérale commandite de Franz, monte un spectacle prestigieux : Lorely, femme ou déesse, est acclamée par un public idolâtre. Ne va-t-elle pas, esclave souveraine, régner sur la grande ville? Et Franz, mélancolique, s'égare dans les rues mal famées de Londres. Il entre dans une taverne borgne. Il y rencontre un personnage mystérieux, qui dessine et signe ses dessins

du diminutif Jack, qui philosophe et assimile à Don Juan Jack l'Eventreur : n'a-t-il pas rencontré Jack l'Eventreur lui-même?

Une lettre de la vieille Dorothée le rappelle en Bohême : un paysan a tué Otto. Là, un billet de Lorely lui parvient : « Tu m'as aimée, je t'ai aimé, tu étais malade, je t'ai guéri. C'est tout ce que peut faire Lorely. Pardon et adieu. » Franz fait fermer les volets, demande de l'eau de vie et, brisé, s'étend sur son lit.

Une analyse laisse-t-elle transparaître tout ce que Gustave Kahn a mis dans *Le Cirque solaire* de légende et de vérité, de précision et d'incertitude? Qui est Lorely? La fée qui, pour courir le monde, a quitté son rocher? L'écuyère qui, par métier, court le monde à la suite d'un cirque ambulant? Franz même peut-il affirmer qu'elle soit l'une ou l'autre? Elle se croit celle qui guérit, mais elle disparaît, et la maladie reprend le malade. Et le cirque, baraque foraine ou fastueux palais, est le séjour constant des illusions.

La Childebert est, Gustave Kahn nous en avertit, un « roman romantique. » Il avait en effet, dès longtemps, étudié le romantisme, et il s'en était épris. Il n'aimait pas seulement les grands romantiques, poètes, peintres ou musiciens, il aimait l'esprit qui les avait animés. Il eût, certes, applaudi, le 25 février 1830, *Hernani;* il eût, avec joie, au Salon, regardé *la Barque du Dante,* et il eût été ravi à la première audition de *la Symphonie fantastique.* Mais il se tournait avec une tendre sympathie vers des artistes oubliés, à tort peut-être. Il comprenait la générosité populaire de ceux qui, de 1830 à 1848, avaient participé aux luttes pour les diverses libertés. Il aimait le romantisme.

Dans *la Childebert,* il prend pour héros Gérard de Nerval, qu'il admirait, et avec raison. Auprès de Gérard de Nerval apparaissent David d'Angers et Henri Heine; mais Gérard de Nerval s'appelle, dans le roman, Loris, David d'Angers Florent, Henri Heine Gura. Pourquoi? parce que Gustave Kahn les a traités en héros romanesques; il n'a pas travaillé en biographe, mais en ro-

mancier et en critique; il a cherché à pénétrer les raisons de ses personnages et non à conter les incidents vrais de leurs vies; il n'a pas voulu que, par malveillance, par légèreté, par scrupule ou par ignorance, on pût l'accuser d'avoir faussé les caractères ou les actes d'hommes connus de tous.

Il y a, dans *la Childebert,* de nombreux épisodes où passent, sous leurs noms réels, Gautier, Méry, Lamartine, Gozlan. Par ce moyen, Kahn fixe le temps et le milieu où s'agitent les héros du drame, car c'est un grand drame qui se poursuit sous nos yeux, un drame où s'intercalent des scènes de féerie. Les luttes artistiques, les luttes littéraires y rejoignent les luttes politiques; chacun aspire à se délivrer des vieilles entraves, et, pour en délivrer autrui, court au péril, poussé par l'esprit d'enthousiasme. Le dénouement de *la Childebert* est d'un tragique sobre : là, Gustave Kahn résout à sa manière un difficile problème d'histoire : il conclut, non pas au suicide, mais à l'assassinat de Gérard de Nerval.

N'oublions pas que, pour se délasser de ses grands romans, Gustave Kahn, en ses laborieux loisirs, écrivait des nouvelles et des contes. C'est ainsi qu'il nous a donné *les Petites Ames pressées,* les *Contes hollandais,* et les trois livres qui, en somme, n'en font qu'un, mélange harmonieux d'humour et de grandeur, les *Contes juifs, — Vieil Orient, Orient neuf —* et *Terre d'Israël.*

§

Gustave Kahn, infatigable travailleur, tient un rang éminent parmi les critiques de notre âge. Il fut critique littéraire et il fut critique d'art.

Pour se rendre un compte exact de ce qui, à l'origine, caractérisa le mouvement symboliste, il faudra toujours consulter les écrits, si lucides, de Gustave Kahn; il faudra rechercher ceux qui restent épars dans les revues et les journaux.

Comme critique d'art, nul n'a été plus clairvoyant que lui. Il connaissait mieux que personne les maîtres anciens et les comprenait, et son érudition et son intelli-

gence le guidaient sûrement quand il s'agissait de juger des artistes nouveaux. Il avait le regard aigu, et l'on peut affirmer que, parmi nos contemporains, peintres et sculpteurs de talent, il n'en est aucun qui ne lui doive un peu, beaucoup même, de sa gloire ou de son renom.

Pour lui, d'ailleurs, l'artiste, comme le poète, eût été coupable de se guinder au-dessus des autres et de se confiner dans une retraite impénétrable. Que l'artiste vrai parcoure la rue et observe la foule : jamais il ne s'en repentira.

§

Gustave Kahn n'était pas de ces écrivains qui affectent une redoutable indifférence aux vicissitudes de la vie civique. Il avait des opinions en politique, et il eût rougi de les cacher.

Au début de l'affaire Dreyfus, le jour même où fut acquitté le Commandant Esterhazy, quelques hommes indignés se réunirent et rédigèrent une protestation contre le jugement du conseil de guerre. Cette protestation fut portée aussitôt à *l'Aurore*, qui la publia le lendemain matin. Le journal était sorti depuis peu d'heures que je rencontrai Gustave Kahn, quai Malaquais. Il allait d'un pas rapide. « Où courez-vous? lui demandai-je. — A *l'Aurore*, signer la protestation, » me répondit-il. Pendant la guerre, il devint, au ministère des Travaux publics, le collaborateur actif de Marcel Sembat et de Léon Blum.

Jamais il ne faillit à ses convictions. Sa générosité le vouait à la recherche d'une condition meilleure pour les malheureux et les persécutés. Il était l'ami de ceux qui souffrent injustement, et, en compagnie de la femme courageuse dont l'activité bienfaisante se confondait avec la sienne, il s'efforçait de les consoler et de les guérir.

La conversation de Gustave Kahn était un plaisir délicat. Sa vaste connaissance vous surprenait sans cesse, et sa haute intelligence vous enchantait. Qu'il prît une scène d'*Hamlet* et qu'il la commentât, il y révélait une

beauté nouvelle. Qu'il parlât des poètes, des romanciers, des peintres, des musiciens de jadis ou de naguère, il avait les vues les plus justes. Il était quelquefois sévère, il n'était jamais malveillant.

Gustave Kahn était un ami tendre, un ami fidèle.

Il avait écrit au seuil des *Palais nomades :*

Bon chevalier, la route est sombre,
Crains-tu donc pas les assassins?
Les âmes mortes, par essaims,
Larmoyant aux émois de l'ombre?

Non, je vais ferme en mes desseins,
Contre tous périls qu'on dénombre.

Toute sa vie, il est allé ferme en ses desseins, jamais il n'a faibli à l'approche des périls. Fidèle à ses amitiés, il est toujours resté fidèle à sa conscience. Qui a vécu dans son intimité a connu la joie rare de vivre dans l'intimité d'un honnête homme.

A.-FERDINAND HEROLD.

POÈMES

—

REGARD EN ARRIERE

Quand je me retourne, du rond-point où mes pas fatigués un à un m'ont conduite,
Vers toute la vie vécue et dépassée que j'ai laissée à jamais derrière moi,
Quand je me retourne et regarde, avec ces yeux qui se croient encore jeunes et ce cœur qui médite
Incessamment sur tout ce dont il brûlait ans après ans, mois après mois,
Quand, vibrante comme à mon aube de jeune fille et pourtant l'âme toute rassise,
Je vous lis, mes vieux livres, je vous chante, mes vieux chants, je vous pleure, mes vieilles amours,
Je sens monter en moi une sourde chaleur et je souris avec des larmes qui me grisent
A tout ce que j'ai traversé si durement avant d'atteindre à mon beau carrefour :
O Douleur, que tu es belle aux yeux brûlés qui savent enfin comprendre ton mystère,
Et bénir ton étreinte septante fois sept fois enroulée autour du vieux globe terraqué
Dont les mers immenses sont salées comme ces larmes amères
Que tu arrachas si longtemps à nos cœurs enfantins, rétifs et compliqués!
O ma jeunesse naïve, ardente et maladroite, comme toi aussi tu étais belle,

Comme tu étais belle et forte et tendre et fragile, ô toi qu'on ne vis qu'une fois!

Et malgré tant d'épines où j'accrochai mes mains, mes robes, ma chevelure et mes ailes,

Il m'est doux de me rappeler les buissons fleuris et les halliers pleins de baies au fond des bois.

Amitiés, tendresses tuées ou éteintes, flammes soufflées par la mort ou la vie,

Larmes que le vent a séchées, mais dont mes lèvres n'ont pas oublié le goût de sel.

Douleurs enfantines, plaintes adultes, désillusions, attentes, rires, rêveries,

Mon Dieu, comme c'est beau d'avoir vécu au centre de cet élan universel!

Ah! le cœur me bat d'amour et de gratitude pour ces richesses toujours vivantes que je considère,

Et quand je fermerai pour la dernière fois ces yeux émerveillés,

Comme sainte Claire d'Assise à qui pourtant, hélas! je ne ressemble guère,

Je dirai au Seigneur en renversant la tête sur le funèbre oreiller :

« Je Te remercie et je Te loue de la grâce que Tu as daigné me faire en me laissant naître... »

O mon Dieu, je Te remercie d'avoir mis dans mon cœur tant d'amour pour les choses et les gens,

O mon Dieu, je Te remercie simplement parce que Tu m'as permis d'être

Et parce que Tu veux bien que je meure avec cette tendre joie au fond de mon chant.

O vous tous, frères et sœurs, que j'ai aimés au long de cette vie qui se défait peu à peu comme les pétales d'une rose,

Et même ceux qui m'ont meurtrie un jour, et déchirée, proches ou étrangers,

Ce n'est pas vrai que le cœur se ferme, se durcit et s'ankylose

Parce qu'il est plus âgé.

O vous tous, près de moi ou que j'ai perdus de vue, qui m'ignorez ou croyez que je vous oublie,
Retournée vers mon passé je respire doucement toutes ses anciennes fleurs,
Je vous bénis, je vous souris à tous, ô chers passants d'une saison ou d'une vie
Que je reverrai ailleurs!

—

SUR LA PLUS HAUTE BRANCHE

Sur la plus haute branche,
Un rossignol chantait.

— Ame, pauvre âme, que cherches-tu ce soir, si haut perchée?
— *Je ne veux pas chanter pour les âmes du sol!*
— Ame, pauvre âme, que cherches-tu ce soir, si haut perchée?
— *La branche trop haute où chantait le rossignol...*

Je sais que je n'ai pas trouvé encore à mes épaules
Des ailes pour voler plus haut, toujours plus haut dans le ciel d'azur et d'or,
Mais Dieu veut bien parfois que le poète emprunte aux chênes, aux saules
Le rameau d'où son chant peut-être retentira plus pur, plus clair, plus fort!

— Ame, pauvre âme, que cherches-tu ce soir, si haut perchée?
— *Je ne veux pas chanter pour les âmes du sol!*
— Ame, pauvre âme, que cherches-tu ce soir, si haut perchée?
— *La branche trop haute où chantait le rossignol...*

—

UNE MIRACULEUSE LUNE

Nuit du 1er au 2 septembre 1936.

Une miraculeuse lune d'or blanc se tient au centre d'un grand ciel de perle grise,

Une lumière d'argent verdi, si douce qu'on dirait qu'une soie blanche la tamise,
Eclaire le monde endormi.
Les longs arbres qui rayent de traînées noires la prairie argentée
Ne bougent plus et, dans le silence épars, il semble qu'une fée
Les tient sous un charme ami.

O fraîche et calme et douce nuit baignée de lumineux mystère,
Sommes-nous toujours des hommes asservis à la lourde terre,
Vais-je pas ce soir monter,
Voletant d'arbre en arbre au-dessus des prés glacés de lumière,
Planant sur les sombres eaux tachées de mousse et méprisant les ornières,
Reine d'un monde enchanté?

Mais c'est en cette nuit trop belle que se prépare sur Irun la terrible canonnade
Et pendant qu'à ta fenêtre tu te chantes pour toi-même poétique sérénade,
Tes frères, captifs fourbus,
Liés à des arbres dans les rues vont des heures attendre
(Tandis qu'au matin de France résonneront les Angélus tendres)
Le noir répons des obus!

Debout contre les troncs des arbres ou les fûts des réverbères,
Sans un peu d'eau pour rafraîchir leur bouche, sans un mot d'amour qui les désaltère,
Seuls dans la nuit blanche, seuls
Sans parents, sans amis, sans un prêtre pour les aider à franchir la grande coupure,
Ils attendent sous les froids rayons cette dernière aventure
Qui n'aura pas de linceul!

— Secourez, dit la Prière du Soir, les pauvres, les prisonniers, les voyageurs et les malades,
Et ceux qui sont en agonie dans leurs draps mouillés de sueur fade
Et dont est fixé le sort.
Mais, Seigneur, secourez surtout les âmes qui cette nuit redoutent l'unique visiteuse,
Ayez pitié des prisonniers attachés dans Irun ce soir sous la clarté laiteuse
Et qui attendent la Mort!

—

LILAS FLEURIS

Serre la branche de lilas épanouis contre ton cœur,
Respire sur ses grains violets l'odeur passée de ta jeunesse,
Grise-toi, visage fané, de cette douce chair des fleurs,
Et, le parfum contre tes lèvres, n'espère plus désormais que renaisse
Comme au lilas, chaque printemps, les fleurs de ta jeunesse.

—

ADIEUX A HENDAYE-PLAGE 1935

« Crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine... »
O cher Laforgue, tu savais donc comme c'est triste, la fin des congés?
Il va falloir faire les malles, serrer tous nos maillots de laine,
Dire adieu à la mer et revenir en ville nous encager?

Finie la vie paresseuse et gaie au long du sable de la plage,
Finies les rêveries sur la falaise solitaire où l'on errait en paix!
Adieu, mer qui remontait chaque jour notre tente avec tant de courage,

Adieu, soleil qui chaque soir si patiemment redescendait!

O cher pays lumineux et doux où s'envolent trop vite les semaines,
Je vais partir et il me semble que c'est hier que nous venions d'arriver,
Pourtant, « crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine, »
Dis donc adieu à tout ce qui gagna ce cœur toujours trop prompt à se donner.

Adieu, minuscule chapelle où mes enfants à tour de rôle servaient le prêtre,
Où mon Sauveur venait chaque matin nous conforter,
Adieu, villa où pour trop peu de temps nous fûmes maîtres,
Adieu, bruyant tramway d'azur où, l'un sur l'autre, les voyageurs étaient jetés!

Adieu, boulevard qu'aux grandes marées inondait une mer sauvage,
Adieu, fandango nocturne dont la musique se mêlait à mon premier sommeil,
Adieu, Monsieur Casalonga qui dirigiez la troupe de nos enfants sur la plage,
Adieu, rayons solaires qui teintiez librement nos bras, nos jambes de vermeil!

Adieu, jardin aux belles fleurs d'où l'on contemple le clocher de Fontarabie,
Adieu, la tente de toile jaune, et vous, amis d'une quinzaine ou d'un mois.
Adieu surtout à vous, ô brun petit Miguel si plein d'une étrange vie,
Coquette Chipette de trois ans, irascible Xavier, et vous les deux Chinois!

Nous aurons un souvenir, ô mes fils, pour le timide Yvon et l'oublieux Maurice,

Pour le cher Bernard au fidèle cœur et pour la nymphe verte qui n'a pas écrit,
Pour ceux dont nous charmèrent tour à tour les gentillesses ou les caprices,
Adieu tous qui, tandis que nous restions, étiez déjà partis!

Et maintenant c'est notre tour, c'est nous qui sommes dans la peine,
Fermons les malles, rendons les clés, fouette cocher jusqu'à la gare en fleurs,
Il faut partir, « crois-moi, c'est bien fini jusqu'à l'année prochaine »,
Adieu, pays où je laisse encore un lambeau de ma vie, de mon cœur!

—

PETIT OISEAU

Petit oiseau, comme tu chantes,
Comme tu chantes fort et vite au soleil sur mon balcon de Paris!
C'est donc si bon de vivre et de s'élancer plein de cris
Dans la lumière qui t'enchante?

Petit oiseau qui vivras peu,
Tu n'y penses pas dans ce merveilleux printemps où tu fais tes sarabandes
Et toi tu ne sais pas, en ce mois de mai, qu'il faudra qu'un jour tu rendes
Ton joyeux petit souffle à Dieu!

J'avais posé pour toi ma plume...
Sans plus écrire je regarde le soleil sur la grille et le lumineux ciel clair,
Petit oiseau enfui, je veux à mon tour en oubliant la mort jouir aussi de l'air
Et chanter haut, sans amertume.

—

ATMOSPHERE DE PRINTEMPS

L'eau de la source coule par derrière au pied de la maison,
Si transparente, d'une telle pureté qu'elle semble irréelle,
La salive nous monte aux dents devant l'herbe nouvelle,
Là-bas se tend le brouillard roux des peupliers aux jeunes feuilles,
Et la chute d'eau vive, au tranquille ronron,
Ne rompt point ce silence où la campagne renaissante se recueille...

—

FRERE LECTEUR

Frère lecteur qui m'as suivie à travers mes pauvres poèmes
Parce que, comme moi, tu chantes, tu ris, tu pleures, tu espères, tu aimes,
Parce que tu vis ta simple, dure et riche vie en cherchant ou attendant Dieu.
Est-ce le dernier appel que je lance à travers le monde vers ceux qui m'écoutent un peu,
Et ne me sera-t-il plus accordé de chanter pour vous tous nos communes prières?
Ah! si ce soir j'ai tendu ma main vers vous pour une étreinte dernière,
Frère lecteur, comme à la porte des églises tu donnes au pauvre en haillons,
Frère, répète un Ave *parfois pour Henriette Charasson.*

Ecoute, écoute, toi qui respires, et toi qui ne viendras au monde que lorsque j'aurai fini mon passage,
Ecoute, écoute comme un testament cet ultime message :
La vie est belle, rien qu'avec son ciel qui change et ses arbres toujours croissant,
La vie est belle avec ses fleurs qui meurent et le rythme de notre sang,
Avec tout cet amour qui nous soulève pour l'homme et pour le tout-puissant Mystère...

Mais quand le Jour des jours m'élèvera au-dessus des biens de la terre,
Frère lecteur, comme à la porte des églises tu donnes au pauvre en haillons,
Frère, répète un Ave *parfois pour Henriette Charasson.*

Frère lecteur qui rêveras sur ces mots pensés par un cerveau maintenant en poussière,
Rappelle-toi que je t'aimais comme les autres, ô Inconnu, ô pauvre frère,
Et que j'ai voulu t'aider dans ta peine, dans ta recherche et ton effort.
En quel lieu sombre, aride et dévorant me conduira ma mort,
Nul ne le sait, mais trop loin suis-je du pur Amour pour atteindre d'un coup à la joie éternelle,
Alors, toi qui peux beaucoup pour moi sur cette terre où sont encore pliées tes ailes,
Frère lecteur, comme à la porte des églises tu donnes au pauvre en haillons,
Frère, répète un Ave *parfois pour Henriette Charasson.*

HENRIETTE CHARASSON.

UN INÉDIT DE MORÉAS

—

Il vaudrait mieux pouvoir dire un *inédité,* réservant le terme *inédit* aux ouvrages qui n'existent que sous forme manuscrite... L'*Aucassin et Nicolette* de Moréas a paru dans la *Revue Indépendante* de février 1888, mais il ne figure dans aucun de ses volumes, y compris ces *Contes de la Vieille France* dont il voulut faire « un miroir du Moyen Age français : tendre, tragique ou plaisant ». Ses bibliographies n'en font pas mention, — celle même du chapitre qu'il occupe aux *Poètes d'Aujourd'hui,* et le soigneux relevé des traductions, études, travaux divers, afférents à la chantefable d'*Aucassin et Nicolette,* dans la bonne édition de M. Mario Roques (Champion, 1929) l'ignore. Cependant, soutenir que cette belle-au-bois-dormant attendait depuis 1888 qu'on l'éveillât serait inexact; c'est depuis trois ans plus tard, puisque le poète provençal Marius André l'a traduite dans l'*Aïoli* du 27 juillet 1891 en moderne langue d'oc.

Parmi nos œuvres romanes de langue d'oïl, il n'en est, je pense, aucune, sauf *La Chanson de Roland,* qui soit plus connue en France qu'*Aucassin et Nicolette;* il n'en est aucune qui le soit autant à l'Etranger, et surtout qui s'y voie autant aimée et choyée. Le fait s'explique si on la compare à la *Chanson de Roland.* Celle-ci traite, certes, un sujet d'ordre universel : la Guerre, mais l'Amour est encore plus universel que la Guerre; et puis la *Chanson de Roland,* d'une portée si générale qu'elle soit, traite tout de même la Guerre nationalement; c'est une œuvre non pas seulement guerrière, mais patriotique, et d'un patriotisme français. L'amour, dans *Au-*

cassin et Nicolette, c'est purement et simplement l'amour, sans autre frontière que le cœur humain; et si la couleur moyenâgeuse de ce bijou de psychologie juvénile n'est pas moins accusée que celle de la *Chanson de Roland,* le cas de ses deux amants : l'un de Beaucaire, l'autre de Carthage, n'est pas plus spécialement français que germanique, anglais, batave, provençal, italien, espagnol, byzantin ou bien (s'il est vrai que le mystérieux chef-d'œuvre ait une origine orientale) arabe. L'esprit de l'ouvrage appartient également à toutes les parties de ce qui faisait au XIIIe siècle le Monde civilisé; cela tient d'abord au caractère... mondial qu'avait alors la littérature, mais cela tient surtout à la constitution... chimique de cet esprit.

Rien n'a jamais été écrit d'un caractère aussi essentiel, aussi nettement élémentaire, sur la force qui pousse l'un vers l'autre deux adolescents. Nous sommes ici à la source du sentiment amoureux. Nous tenons l'amour sous sa forme de corps simple; aucun élément étranger à son objet pur ne l'accompagne, aucune de ces substances qui, d'ordinaire, viennent l'adultérer, le gâter.

Les deux personnages sont tellement possédés par leur passion qu'ils ne connaissent rien en dehors d'elle; pour eux, la Terre, le Ciel : famille, patrie, religion, père et mère, amis, ennemis ne comptent; les honneurs et l'honneur, la liberté, l'existence ne les touchent point. Avec cela ce ne sont point des mystiques, mais des êtres de bon sens, et l'on voit bien que sitôt qu'on ne les contrariera plus, ils seront aussi capables de vivre positivement que personne. En attendant ils vont vers l'amour, moins en êtres humains — encore qu'on n'imaginerait pas des êtres plus tendrement humains qu'eux — que comme les animaux rudimentaires et les plantes vont vers la lumière, obéissant à une façon de tropisme.

Voyez, pour ce qui est de l'oubli, ou plutôt de l'inconscience des intérêts terrestres chez Aucassin, comment l'ouvrage débute. Le comte Garin de Beaucaire subit de son ennemi juré, le comte Bougars de Valence, un siège qui le met en péril extrême. Tout combat avec lui qui

est, hélas! vieux et cassé; tous, sauf son unique fils Aucassin, adolescent bel et fort, « si rempli de bonnes qualités qu'il n'y avait place en lui pour nulle mauvaise, mais si possédé d'Amour qui tout vainc qu'il ne voulait être fait chevalier, ni les armes prendre, aller au tournoi, ni rien faire de ce qu'il devait. »

Fils, prends donc tes armes, monte à cheval, défends ta terre et assiste tes hommes; s'ils te voient parmi eux, ils défendront mieux leur personne et leur avoir, ta terre et la mienne.

— Père, fait Aucassin, qu'en parlez-vous maintenant? Jamais Dieu ne me donne rien que je lui demande si je deviens chevalier et que je monte à cheval et aille au tournoi ou à la bataille frapper chevaliers et eux moi, avant que ne me donniez Nicolette, ma douce amie, que j'aime tant (1).

Et pour le mépris des choses célestes, voyez-le répondre au vicomte de Beaucaire, le tuteur de Nicolette (une esclave amenée par lui de Carthage, achetée d'un Sarrazin) qui l'adjure de ne plus songer à la jeune fille. L'épouser, votre père vous le défend; la séduire, qu'y gagneriez-vous? « Pour tous les jours du monde votre âme serait en enfer, et en paradis vous n'y entreriez jamais. »

En paradis, qu'ai-je à y faire? Je n'y désire entrer, mais que j'aie Nicolette, ma très douce amie que j'aime tant. Car en paradis, il ne va que l'espèce de gens que je vais vous dire. Ils y vont, ces vieux prêtres et ces vieux boiteux et manchots qui tout le jour et toute la nuit s'accroupissent devant les autels et aux vieilles cryptes. Le paradis a ces porteurs de vieilles chapes râpées et sales haillons qui sont nus, sans souliers ni chausses, qui meurent de faim et de soif, et de froid et de malaise. Ceux-là sont au paradis; avec eux je n'ai que faire. Mais en enfer je veux aller, car en enfer vont les beaux clercs et les beaux chevaliers qui sont morts aux tournois et

(1) Cette citation et les suivantes, pour la prose et pour les vers, sont empruntées à ma traduction, aussi littérale qu'il est possible, d'*Aucassin et Nicolette*, publiée en 1933 et dont une nouvelle édition, augmentée de notes, paraît aux Editions de la Cigale à Uzès.

vaillantes guerres, et les bons sergents et les hommes libres : c'est avec eux que je veux aller. Et là vont les belles dames courtoises qui ont deux amis ou trois, outre leur époux, et là vont l'or et l'argent et les fourrures de vair et de gris, et là vont harpeurs et jongleurs, et ceux qui sont les rois de ce monde : avec ceux-là je veux aller, pourvu que j'aie Nicolette, ma très douce amie avec moi.

Nicolette rendrait des points à Aucassin si la chose était possible. On comprend qu'un ouvrage ainsi bâti ait reçu de l'érudition étrangère encore plus de soin que de la nôtre; et, sachant que les étrangers non seulement n'éprouvent pas pour notre littérature romane l'indifférence (pour ne pas dire la répulsion) que nous lui montrons, mais que c'est le chapitre de notre littérature, sitôt qu'ils sont érudits, qui leur plaît le mieux, on comprend qu'il soit difficile de rencontrer un lettré de race germanique ou anglo-saxonne friand de « romania » qui ne se démontre un grand admirateur et même un bon connaisseur de la chantefable. Eh bien! sa qualité d'étranger a dirigé Moréas vers elle.

Le jour, voici bien sept lustres, où je trouvai sur les quais son *Aucassin et Nicolette* ignoré de moi (bien que nous romanisions volontiers ensemble), il me dit que cela n'avait « aucune espèce de valeur ». Il l'avait écrit avant vingt ans comme un exercice de vieux français et avait fait la sottise de l'imprimer tel quel, au lieu de le reprendre comme le sujet méritait. C'est un visible, en effet, péché de jeunesse par rapport non seulement aux pièces moyenâgeuses du *Pèlerin Passionné*, écrites en 1889-1890, mais à celles des *Cantilènes*, recueil publié en 1886, et aussi par rapport, pour ce qui est de la prose, au conte de *l'Empereur Constant*, paru dans la *Revue Indépendante* de juillet 1887. Je ne parle pas de cette merveille de science et de grâce stylistique qu'est l'*Histoire de Jean de Paris*, distillée goutte à goutte à la veille de ses *Stances* et parue en 1898.

C'est sa grande affection pour la chantefable qui rendait Moréas plus sévère que de raison pour l'hommage

que tout jeune il lui avait consacré, et cet amour il l'avait fixé sur Nicolette avec l'imagination qui l'enchaîna plus tard à la Galatée de Théocrite et qui l'enflamma ensuite pour cette Enone au clair visage engendrée par son platonicisme. Moréas vivait beaucoup l'amour par l'esprit comme les Troubadours, comme Dante, comme Pétrarque, comme Mistral (2); et avant de proclamer : « Mais Galatée a tout mon cœur! » il avait pris pour sa dame la douce amie d'Aucassin. Et je puis dire où son cœur l'avait rencontrée : dans *l'Histoire de la Poésie provençale* de Fauriel, l'un des rares livres qu'il ait emportés d'Athènes lorsque, abjurant la qualité d'écrivain grec, il s'en vint prendre à Paris celle d'écrivain français. Des rares livres qu'il ait emportés (3)... et des bien plus rares qu'il ait conservés, car ses rayons le gardaient encore lorsqu'il mourut. Au tome III de cet ouvrage, Fauriel donne la traduction de la chantefable qu'il croyait — opinion aujourd'hui abandonnée — d'origine provençale, c'est-à-dire écrite en langue d'oïl en imitation d'un ouvrage en langue d'oc.

Qui lui en fournit le texte, au jeune Papadiamantopoulos? La première publication qu'on en ait, celle de Méon (1808) utilisée par Fauriel, ou la seconde, celle de Moland et Héricault (1856)? Sans l'indication qu'il m'a donnée, j'aurais pensé — lui qui fut quelques trimestres étudiant à Bonn et Heidelberg (et de quoi pouvait-il l'être sinon de romania?) qu'il s'était servi de la première des huit éditions publiées par le véritable éditeur critique de la chantefable : l'Allemand Hermann Suchier. Mais elle est postérieure (1878) aux vingt ans de Moréas. Au surplus, l'un des quatre vers d'*Aucassin* que Moréas donne en épigraphe diffère de la version de Suchier; du

(2) Il est curieux de voir la ressemblance spirituelle entre le poème de « Galatée » au *Pèlerin Passionné* et le poème de Mistral intitulé « Tremount de Luno » dans *les Olivades*. Influence de l'un des poètes sur l'autre? Non car les corps des deux poèmes n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, mais ce sont des poèmes de troubadours.

(3) « Lorsque je quittai mon pays pour venir en France, je laissai à Athènes une bibliothèque de deux mille volumes, œuvre de presque tous les poètes de la Renaissance et de nos meilleurs classiques...! » (*Poètes d'Aujourd'hui*, t. II, p. 299, d'après une interview prise par un rédacteur du *Temps*.)

moins dans sa troisième édition, celle de 1889, car je ne connais point les deux premières (4).

L'*Aucassin* de Moréas n'est pas une traduction; ce n'est pas non plus une imitation, ni un « rajeunissement » comme son *Histoire de Jean de Paris*. C'est une condensation du chef-d'œuvre suivant la méthode employée pour les *Contes de la Vieille France*, méthode que leur préface exprime en disant : « Ici j'adopte, n'en prenant qu'à mon aise; là je transcris sans plus. »

Condensation : l'auteur a mis en sept chapitres de prose les quarante et un morceaux (dont vingt et une laisses de vers) de l'ouvrage, ce qui équivaut en étendue à son cinquième.

Le premier chapitre néglige le prologue en vers qui m'aide à voir dans *Aucassin et Nicolette* non pas, avec tout le monde, l'œuvre d'un seul auteur prosateur et versificateur, mais l'ouvrage en prose d'un écrivain savant, « arrangé » pour les besoins de sa profession par quelque jongleur ou bateleur ambulant, et devenu moitié vers et moitié prose (5). Moréas ne débute pas narrativement, comme dans l'original, mais, tout de suite, il vient au dialogue.

« Ha! fils », s'écrie le comte Garins de Beaucaire, « voilà plus d'un jour que Bougars, comte de Valence, l'ennemi de notre maison, assiège impunément nos portes et nos murs, ayant à sa bannière octante et neuf chevaliers et dix mille sergents à pied et à cheval lesquels, enhardis de nous savoir si pusillanimes, viennent jusques aux barres de la ville brûler les moissons et tuer les paysans. Et moi je suis vieux et frêle et mon temps est fini où je boutais mon bras belliqueux dans les énarmes des targes. Ha! fils ne souffre pas qu'on assaille ainsi ton castel; abandonne tes frivoles soucis et prends ton épée, et monte sur ton destrier, et conduis tes hommes. S'ils

(4) Mais je connais celle de 1889 et possède l'exemplaire sur lequel a travaillé Remy de Gourmont pour revoir la traduction de Lacurne de Sainte-Palaye (1752), rééditée par lui en 1896. Cet exemplaire renferme quelques pages manuscrites, début d'une traduction entamée par Gourmont lui-même. J'en donne la préface, inédite, dans ma propre traduction.

(5) V. pour la justification de cette hypothèse la préface et les notes de notre traduction d'*Aucassin et Nicolette*.

te voient entre eux, ils défendront mieux leur avoir et leur corps, et ta terre et la mienne. »

« Père », fait Aucassin, « que Dieu me refuse tout réconfort, que le premier maraud se moque de moi jusqu'à me tirer par la barbe si je ceins l'épée et monte à cheval pour aller à la bataille, avant que vous ayez consenti à me donner Nicolette, ma douce amie que j'aime tant. »

« Fils », dit le père, « ce ne pourrait être. Nicolette laisse-là, c'est une esclave... »

Mélange de fidélité pour le fond et de fantaisie pour la surface. Moréas trouve mieux sonnant d'enlever une unité aux cent chevaliers du texte, lequel ne comporte ni bannière, ni moissons, ni paysans. Le « enhardis de nous savoir si pusillanimes » est de son invention, comme aussi le « je boutais mon bras belliqueux dans les énarmes des targes ». De plus le véritable Aucassin ne fait aucune allusion au tirage éventuel de sa barbe... future. Dans l'original, en outre, le débat entre le père et le fils est en deux reprises, et c'est à la fin de la seconde (morceau 7) que Garin promet à son fils que, s'il se rend au combat, il lui laissera voir Nicolette tenue prisonnière par ses ordres; « assez voir pour que je lui dise deux ou trois paroles et que je la baise une seule fois », — a obtenu Aucassin. Moréas ne fait qu'une scène avec les deux; il escamote le dialogue entre Aucassin et le vicomte de Beaucaire, et donc le couplet d'Aucassin sur le paradis.

Le second chapitre se rapporte exclusivement au morceau 10, qui raconte la façon dont Aucassin combat, prend Bougars, le conduit par le nasal du heaume à son père, demande à celui-ci de tenir sa promesse, en reçoit un refus plein de colère et, après un admirable : « Certes, je suis bien affligé quand un homme de votre âge ment », libère le prisonnier. Mais Moréas passe un point important de la psychologie d'Aucassin. Dans la chantefable, avant de libérer Bougars, Aucassin lui prend la main et, sous menace de lui faire aussitôt voler la tête s'il refuse le

serment : Jurez, lui dit-il, « qu'à chaque jour que vous ayez à vivre, vous n'aurez pouvoir de faire honte ou dommage à mon père, dans son corps ou dans son bien, sans que vous ne le lui fassiez ».

Le chapitre troisième prend la chantefable au morceau 11, la conduit jusqu'au 23ᵉ. C'est ici que Nicolette s'évade de la prison où la tient le comte.

... Elle quitte sa place et s'approche de la duègne qui la gardait. — « Elle dort », fait Nicolette; puis elle vêt son bliaut de soie, prend les draps du lit, les noue l'un à l'autre, les attache par un bout au pilier de la fenêtre : et de là elle se laisse avaler en le jardin. Elle retrousse sa robe à cause de la rosée qu'elle vit grande sur l'herbe, et la voilà qui court. Et les cheveux de Nicolette sont blonds et recercelés; et ses lèvrettes vermeillettes plus que n'est cerise ni rose et ses dents menues et ses mamelettes aiguës; et si gracile elle est parmi le flanc que de petites mains sauraient l'enclore. Et les fleurs de marguerite qu'elle rompt sous ses orteils paraissent brunes auprès de ses pieds et de ses jambes, tant elle est blanche, la mescine!

Voilà qui est bien joli parce que serrant le texte d'assez près; on en jugera par cette traduction-ci, plus serrée encore, sauf que je rends par « finement bouclés » l'expression *menus recerclés* et par fillette la *mescinete,* termes conservés par Moréas.

Elle sentit que la vieille qui était avec elle dormait. Elle se leva, revêtit un bliaut de drap de soie, qu'elle avait fort bon, prit des draps de lit et des toiles, les noua ensemble, en fit une corde aussi longue qu'elle put, la noua au pilier de la fenêtre, et se laissa glisser en bas dans le jardin. Elle se retroussa en prenant sa robe d'une main devant et l'autre derrière, à cause de la rosée qu'elle vit grande sur l'herbe, et s'en alla au bord du jardin.

Elle avait les cheveux blonds et finement bouclés, les yeux vifs et riants, la face parfaite, le nez haut et bien assis, et ses fines lèvres vermeilles plus que cerise ou rose en temps d'été et les dents blanches et menues. Elle avait les mamellettes qui lui soulevaient son bliaut dures et rondes comme

deux noix gauges; et si mince était parmi les hanches qu'en vos deux mains vous pouviez l'enclore. Les fleurs des marguerites que rompaient les doigts de ses pieds et qui lui revenaient sur la cheville et le talon semblaient toutes noires auprès de ses pieds et de ses jambes, tant elle était blanche la fillette!

Et voici encore comment Moréas rapporte avec une gentille fidélité légèrement condensée (6) la fin du dialogue des amants, tandis qu'Aucassin est en prison dans la tour où le détient son père, Nicolette lui parlant et l'écoutant à travers une fente de la tour :

« Belle douce amie, vous ne partirez pas! car si vous allez parmi d'autres royaumes, le premier qui vous verra vous prendra et vous mettra dans son lit. Et moi, alors, je m'occirai le cœur avec un coutel ou bien je me heurterai la tête contre une pierre si durement que j'en ferai mes yeux voler et que je m'escervelerai tout. »

« Aucassin », répond-elle, « je ne doute point que vous ne m'aimassiez comme vous dites; mais je vous aime plus que vous ne le fassiez jamais. »

« Las! belle douce amie », dit Aucassin, « cela ne pourrait être que vous m'aimassiez autant que je vous aime. La femme ne saurait aimer l'homme comme l'homme aime la femme : car l'amour de la femme est dans son œil et sur le bout de sa mamelle et dans l'orteil de son pied, mais l'amour de l'homme est dans son cœur planté d'où il ne peut issir. »

(6) Mais le texte non condensé du tout est plus savoureux encore :

« ...Belle douce amie, fait-il, vous ne vous en irez pas, car vous me donneriez la mort. Le premier qui vous verrait et qui pourralf, il vous prendrait vite et vous mettrait en son lit et de vous se satisferait. Et sitôt que vous auriez couché en lit d'homme autre que le mien, ne croyez pas que j'attendisse de trouver un couteau pour m'en frapper et m'occire. Non, certes, je ne l'attendrai point, mais me précipiterai du plus loin que je les vois contre une muraille ou contre une pierre bise, et j'y heurterai ma tête si durement que j'en ferai voler les yeux et que je m'écervellerai tout. Encore aimerai-je mieux mourir d'une telle mort que savoir que vous avez couché en lit d'homme autre que le mien.

« — Ah! fait-elle, je ne crois pas que vous m'aimiez autant que vous dites, mais moi je vous aime plus que vous ne faites.

« — Ah! va, fait Aucassin, belle douce amie, ce ne pourrait être que vous m'aimiez autant que moi, vous. La femme ne peut autant aimer l'homme comme l'homme aime la femme, car l'amour de la femme n'est que dans ses yeux, au bout de sa mamelle et à l'orteil de ses pieds, mais l'amour de l'homme est planté dans son cœur d'où il ne saurait sortir. »

Le chapitre quatre résume le morceau 17 : la rencontre que fait Nicolette des petits pâtres qui serviront à ce qu'Aucassin ait de ses nouvelles.

Le cinquième mène jusqu'à ce que les amants se soient retrouvés, mais rien du morceau 23 — la rencontre d'Aucassin et du Vilain, point culminant du côté social de la chantefable, page d'une hardiesse que le Moyen Age, revendicateur des droits de Jacques Bonhomme, n'a, je crois, jamais dépassée, — n'y figure.

Nous sommes ainsi à l'entrée du 27e morceau; les amants s'embarquent et l'idylle change en ce roman d'aventures burlesques dont tant d'admirateurs de la chantefable, parmi lesquels Gaston Paris, ne peuvent (à mon sentiment c'est bien à tort) se consoler : arrivée des deux amants au château de Torelore, et ce qui s'ensuit jusqu'à ce que (morceau 33) une flotte de Sarrazins prennent le château. Ils emmènent les gens, captifs et captives, jettent Aucassin et Nicolette, mains et pieds liés, chacun dans une nef; celle d'Aucassin allant débarquer à Beaucaire, celle de Nicolette à Carthage, où le roi la reconnaîtra pour sa fille (morceau 37). Dans son chapitre sixième, qui s'ouvre après ces mots du cinquième : « Là ils s'embarquèrent dans une nef qui prit la haute mer », Moréas remplace cette partie de la sorte:

« Certes, nous aurons riche festin pour célébrer le retour de notre gentil Damoiseau Aucassin », fit le maître-queux Guillaume. « Nous aurons chevreaux et chapons, et levrauts et coqs d'Inde, et andouilles caparaçonnées de fine moutarde, et côtes de porc plus fraîches que sadinet puceau; et tourterelles en lesquelles il y aura abondance de farce magistrale. Nous aurons coupes de Chypre et d'Aquilat et hanaps de Saintonge. Mais dites-moi, Robert, comment notre maître fut séparé de Nicolette sa douce amie qu'il aimait tant? »

« C'est pendant une bataille navale contre le roi de Carthage. »

« Mais dites-moi, Robert, comment notre Damoiseau vécut les trois années de son absence? Le savez-vous? »

« Oui », fait Robert le vieux écuyer du comte Garins, lequel

était à cette heure défunt, ainsi que sa femme, la bonne comtesse de Beaucaire. « Oui, maître-queux, je sais toute l'aventure et je vous la conterai. Or, oyez : quand il fut séparé de Nicolette sa douce amie, notre Damoiseau erra de l'Aquilon à la Brise Parfumée, des plessis des Saisons Chaudes aux grottes insalubres du Septentrion : et toujours il cherchait son amie. Il combattit des chevaliers félons qui gardaient les gués périlleux, des géants horrifiques qui se nourrissaient de salaisons de chair humaine. Il s'aventura jusqu'à l'extrême limite des terres où un peuple idolâtre sacrifie à Setobos le dieu cornu; il descendit le cours des fleuves jusques aux régions où le Démon Cocoto ensemence les épouses de ses hiérophantes. Pendant deux années entières, il habita un merveilleux palais de marbre vermeil sous le pouvoir d'une belle Dame savante en les sept arts. Mais toujours il pensait à Nicolette sa douce amie; et vains furent les sortilèges de la Dame qui, dépite, lui actroya sa liberté. Une barque de pêcheurs siciliens le ramena ici.

Evidemment, le Moréas de l'*Histoire de Jean de Paris* devait trouver un peu... jeune cette fantaisie inventée de toutes pièces et qui, entre autres défauts, jure de façon criante avec le corps de la chantefable. Voilà de la pacotille moyenâgeuse d'un mauvais goût d'écolier.

Le chapitre sept équivaut aux quatre derniers morceaux de la chantefable.

A Beaucaire sous la tour
Aucassin était un jour.
Il s'assied sur le perron
Entouré de ses barons.
Il voit les herbes, les fleurs,
Entend les oiseaux chanteurs,
Se souvient de son amour
De Nicolette la preue
Qu'il a aimé' tant de jours;
Dont jette soupirs et pleurs.
Voici Nicole au perron
Qui prend sa vielle au doux son...

Ainsi commence l'avant-dernière des laisses précédant le morceau 40. Moréas rapporte l'affaire ainsi :

A Beaucaire, sous la tour, Aucassin est assis au milieu de ses francs barons. Il voit les herbes verdir et les fleurs déclore, il entend les oiseaux crier et il se remémore ses amours, il songe à Nicolette la vaillante qu'il a tant aimée! Et sa poitrine soupire et ses yeux larmoient.

En ce moment, sous la terrasse, un jongleur chante...

Suit la reconnaissance. Dans l'original, Nicolette se déclare avec l'aide de la vicomtesse de Beaucaire, sa marraine, chez qui elle se rend après avoir dit à Aucassin qui la prend pour un jongleur, qu'elle allait lui ramener Nicolette. Moréas précipite le dénouement de cette façon. « Sire [dit le faux jongleur] je l'irai quérir pour vous, et pour elle que j'aime beaucoup. »

« Ha! doux ami! » fait Aucassin, et il sanglote et pleure, mais de liesse.

Or il advint que le jongleur dégrafa son pourpoint, et il y avait riche samit piolé dessous; il jeta l'escoffion qui lui cachait la tête, et de longs cheveux fin or encourtinèrent ses épaules de leur multitude. Et le jongleur, c'était Nicolette.

Ils s'asseyent sur une courte-pointe de drap de soie et ils se baisent le front et la bouche, et les yeux et le menton.

Et la nuit les laisse ainsi.

La courte-pointe de « drap de soie » n'est pas une invention de Moréas, ni le « la nuit les laisse ainsi ». Mais l'original ajoute : « jusqu'au lendemain matin — que l'épousa Aucassin » :

La nuit le laissent ensi
tresqu'au demain par matin
que l'espousa Aucassins :
dame de Biaucaire en fist;
puis vesquirent il mains dis
et menerent lor delis.

...puis ils vécurent beaucoup de jours et menèrent leur délice.

Là-dessus, l'exquis bousilleur de l'ouvrage — ce tripatouilleur béni auquel l'ouvrage doit (par un innocent mélange de littérature populaire à sa littérature savante) d'être un chef-d'œuvre d'une originalité unique : un miracle, tire sa révérence aux badauds qui l'écoutent narrer et chanter. Cependant, il ne partira pas sans inventer ce terme de *chantefable* qu'on n'a jamais vu ailleurs que dans *Aucassin et Nicolette* — où il n'apparaît qu'à cette place, et comme en manière d'explication... d'excuse gentille.

> Or a sa joie Aucassins
> et Nicholete autresi :
> no cantefable prent fin.
> n'en sai plus dire.

Il est un peu surprenant que Moréas n'ait pas mis les laisses en vers. Il ne mêlera que trois fois la versification à la prose.

> C'est la fée aux crins blondets
> Qui deniers nous bailla
> Pour acheter cornets;
> Ha! Ha!
> Cornets et coutels à gaine;
> Ha! Ha!
> Et flûtes et pipeaux,
> Ho! Ho!

Ainsi fait-il chanter les pastoureaux lorsque Aucassin, en quête de Nicolette, passe devant eux en chevauchant. J'ai traduit ainsi la laisse dont Moréas tire son couplet:

> Ensemble sont pastourets :
> Esmeret et Martinet,
> Fridolin et Johanet,
> Robechon et Aubriet.
> Et l'un dit : « Compagnonnets,
> Que Dieu guide Aucassinet!
> Par ma foi! le beau varlet
> et la belle au corps parfait
> qui a les cheveux blondets,
> visage clair et œil vrai,

qui nous donna des deniers
pour acheter gâtelets
et en gaines coutelets,
houlettes et pipelets :
Dieu les guérisse ! »

Second couplet lorsque Aucassin trouve Nicolette endormie dans la loge qu'elle s'est construite en la forêt.

Je vois les roses nouvelles
Et la fleur d'aubépin;
Je vois tes lèvres vermeilles
Et ton col et ton sein (7)
Je vois les rais de la lune
Qui sont d'or,
Et je vois ta chevelure
Qui l'est plus encor...

Ceci se rapporte à la laisse qui suit le morceau 24, laisse que le manuscrit ne donne pas tout entière, et que j'ai reconstituée ainsi :

Etoilette, je te vois
que la lune attire à soi;
Nicolette est avec toi
m'amiette aux cheveux blonds!
Dieu, je crois, la veut avoir
en le ciel pour mieux y voir.
Nicolette je voudrais
en devrais-je retomber
être là-haut avec toi;
étroitement te baiser.
Si j'étais le fils d'un roi
tel bien conviendrait à moi
sœur douce amie!

(7) Le couplet est joli (et j'ai de la peine à croire que Moréas ait été capable de l'écrire avant ses vingt ans) si l'on pense que ces roses, ces fleurs d'aubépine, Aucassin les voit en voyant les lèvres et le col et le sein de Nicolette. C'est certainement cela, car la loge de Nicolette, telle qu'elle la construit (laisse 18) n'a ni rosier ni aubépin. Voici la laisse :
« Nicolette au clair visage — loin des pastoureaux s'engage — à travers le bois feuillé, — tout le long d'un vieux sentier, — tant qu'à une route vint — où se croisent sept chemins — qui s'en vont par le pays. — A penser elle se prit — d'éprouver si son ami — l'aime autant comme il le dit. — Elle prend des fleurs de lis — et de l'herbe du tapis — du feuillage du taillis. — Une belle loge en fit, — jamais tant gente on n'en vit. — Jure à Dieu qui ne mentit — que si là vient Aucassin — et que, si pour l'amour sien, — ne s'y repose un petit, — plus ne sera son ami.

Enfin dans le dernier chapitre, Moréas fait chanter au jongleur que figure Nicolette :

Le Roi de Carthage lui dit :
« Nicolette, ma douce fille,
Je te donnerai pour mari
Le plus haut marquis de Castille. »

« Je n'ai que faire de votre mari
Mon père, lui dit-elle.
Car j'ai le cœur surpris
D'une amour trop fidèle ! »

Ici l'Athénien jouvenceau tombait, sous prétexte de naïveté, dans le mirliton. Je comprends que le Moréas des *Stances* lui en ait tenu rigueur. Cependant *Aucassin et Nicolette* est fort responsable de la romanité de Moréas, le Moréas du *Pèlerin Passionné*. Un familier des deux œuvres trouvera dans la seconde maints échos de la première.

Ainsi des expressions telles que *comme rose épanie*, ou *grêle parmi les hanches*, ou bien ses *crins recercelés*, et encore *son vaillant corps, son venir, son aller*, et *faux semblants* et *doux accoller*, sans parler de nombreux termes, ou de façons, qui figurent dans l'œuvre moyenâgeuse de Moréas après avoir figuré dans son imitation de la chantefable.

Le :

Votre crèpe chef le soleil efface,
Et votre couleur
Fait se dépiter la cerise et passe
La rose en sa fleur.

dérive aussi du portrait de Nicolette inspirateur du poème *Etrennes de Doulce*, dont le vers conclusif :

C'est pourquoi Doulce je la nomme

n'existerait pas sans ces finales de laisses dans la chantefable : *tant par est douce* ou *que trop est douce*.

Et l'interpellation qui revient comme un refrain dans *Agnès* : « Sœur douce amie lui disais-tu, douce amie » sort de la bouche d'Aucassin. Il la répète trois fois; à trois reprises *suer douce amie* fait le dernier vers d'une laisse.

MARCEL COULON.

EN BULGARIE

VALEURS SPIRITUELLES

ET ROLE DE LA FRANCE

—

« Le Bulgare poursuit le lièvre dans son « araba »... et finit par l'atteindre », dit un vieux proverbe turc. L'araba étant le plus lourd, le plus lent, le plus gémissant, le plus cahotant des véhicules balkaniques, on conçoit ce qu'un pareil moyen de locomotion suppose chez son conducteur de patience et de ténacité!

Mais le lièvre, finalement, a été atteint! Dans Sofia qui, de gros village qu'elle était il y a un demi-siècle, est devenue une capitale de trois cent mille âmes, on rencontre toujours, certes, le paysan dans son araba. Le vendredi, jour de marché, au pas lent de deux grands buffles noirs, il apporte lui-même, sans intermédiaire, les produits de sa terre. Mais on y rencontre aussi, répandue de plus en plus, l'automobile du citadin. Et cette double apparition, côte à côte parfois, marque, en vérité, tout le chemin parcouru!

Est-ce à dire, toutefois, que les progrès ne soient véritablement sensibles que dans le domaine matériel, comme c'est le cas souvent chez les peuples jeunes? Quiconque a voyagé en Bulgarie est frappé, pourtant, de l'existence d'une culture déjà sûre d'elle-même, souple, compréhensive, et qui a su adapter de précieux apports étrangers à un fonds déjà traditionnel. Et il est assez significatif à cet égard que les deux monuments les plus imposants de la capitale bulgare ne soient pas le Palais royal ni le

Sobranié, mais bien l'église Saint-Alexandre Nevski et l'Université. Il y a là un précieux symbole, traduisant sans aucun doute la présence, chez cette rude population balkanique, de puissants éléments spirituels, apanage ordinaire des vieilles nations.

Si la Bulgarie est une jeune nation moderne, puisque, créée en 1878, elle n'a guère qu'une existence d'un peu plus d'un demi-siècle, elle n'en est pas moins une nation qui a un passé, un passé glorieux, parfois brillant, souvent tragique, théâtre d'une civilisation qui, à maintes reprises, en face de celle de Byzance, a pu compter. Certes, ce passé brillant a subi des éclipses. L'Histoire bulgare est faite d'une succession de périodes de puissance et de périodes d'absolu anéantissement. On peut dire que jusqu'à la résurrection de 1878, qui fit de nouveau admettre la Bulgarie dans la nomenclature des nations, il n'y eut point de demi-mesures! Un premier royaume bulgare apparaît en 679, avec l'arrivée des Bulgares dans la Péninsule Balkanique. Mais il disparaît en 1018, sous la domination totale de Byzance. En 1186, surgit un second royaume; mais, en 1393, survient la conquête ottomane, et c'est alors le joug turc, durant cinq siècles.

Malgré ces vicissitudes de l'histoire, ce passé médiéval est riche de tout un perfectionnement intellectuel. Des Tsars fameux, qui ont nom Boris, Siméon, en soulignent brillamment les étapes. C'est sous le premier que la Bulgarie devient chrétienne. Boris avait compris, comme Clovis 400 ans plus tôt en Occident, quelle force représentait l'Eglise. Il hésita longtemps toutefois entre l'Eglise de Rome et celle de Byzance, et ce fut cette dernière qui l'emporta, pour des raisons d'ailleurs politiques, et tant était grand le prestige de la grande métropole orientale. Ce choix eut une conséquence remarquable, celle d'imprimer dès cette époque à la conscience religieuse bulgare, selon la conception orientale, l'idée qu'une Eglise doit être avant tout nationale.

C'est aussi vers cette époque que, devenue le terrain d'action de deux frères de Thessalonique, Cyrille et Méthode, la Bulgarie adopte cet alphabet fameux qui

va devenir plus tard, sinon par lui-même, du moins par ses alphabets dérivés, le grand moyen d'expression de la pensée slave.

On a retrouvé, entre Danube et Balkan, sur les lieux de l'ancienne capitale de Boris, Preslav, les vestiges d'un palais de dimensions réduites, mais gracieuses. Ses fûts de colonnes en marbre vert, ses céramiques, ses dalles de pierre, disent une richesse et un raffinement qui avaient su faire venir de rivages lointains des matériaux rares, et probablement inconnus dans le pays, propres à assurer au Prince une demeure digne de son prestige. Aux dires d'un écrivain du temps, Jean l'Exarque, qui en a décrit les merveilles, ces constructions royales jouissaient d'une vaste renommée!

Tout à côté, une délicieuse petite église, dite église de Siméon, nous charme encore aujourd'hui par l'harmonie de son plan, ce qui nous permet d'imaginer son profil! Des restes de marbre disent la blancheur de ses murs intérieurs, tout autour de la coupole centrale dont nous concevons mal, évidemment, la hauteur, mais qu'il nous plaît de supposer s'élevant avec légèreté dans le ciel très doux de l'Orient. Devant l'église, une cour presque carrée, entourée d'une colonnade, évoque un cloître, mais un cloître où, en place de moines austères poursuivant sous ses arceaux une pieuse méditation, on imagine plus volontiers des seigneurs, vêtus richement d'étoffes éclatantes, comme nous les montrent ces portraits si vivants des donateurs, peints sur fresques dans la petite église de Boiana, près de Sofia, et qui devaient deviser là, entre eux, après, ou même — qui sait — pendant le service divin!

De l'église, après qu'on a franchi une rivière rapide, un chemin sablonneux monte à travers les arbres et s'enfonce peu à peu dans une gorge silencieuse. Il n'a guère dû changer depuis le temps où de pieux pèlerins l'empruntaient pour se rendre là-haut, en une heure de marche, au saint monastère de Patleïna.

Tandis que nous gravissons à notre tour le vénérable sentier, un vieil homme, gardien solitaire du monastère,

nous montre avec respect de nombreux arbustes d'une essence qui est, paraît-il, inconnue en Bulgarie, mais ce seraient les descendants, abâtardis, d'arbres magnifiques plantés, dit-on, par le Tsar Siméon et que ce roi aurait fait venir à grands frais de contrées lointaines... Ainsi la nature elle-même se vivifie en ces lieux au souffle pathétique des légendes!

Si l'église de Siméon apparaît, par sa grâce même et son luxe, un lieu sans aucun doute fréquenté des seigneurs, le monastère de Patleïna, par contre, frappe par l'austérité de son abord. Il était d'ailleurs, pour les saints moines du temps, un lieu propice aux études et était devenu, à ce qu'il semble, une sorte d'académie, dont le rôle, dans l'histoire du développement intellectuel de la Bulgarie médiévale, apparaît, en vérité, considérable.

L'ÉMANCIPATION DES ESPRITS

On ne saurait dédaigner des titres d'une noblesse intellectuelle aussi ancienne. C'est à quoi, au XVIII[e] siècle, songe un moine bulgare de l'Athos, le Père Païssy. Après des années de recherches et de voyages dans tous les pays slaves, cet homme, pénétré de la grandeur passée de sa race, écrit un ouvrage dénué, certes, de toute valeur historique, mais qui, intitulé : *Histoire slavo-bulgare du peuple, des tsars et des saints de Bulgarie,* devait, au milieu des tristesses du joug ottoman, réveiller chez ses compatriotes un sentiment presque anéanti de fierté nationale.

L'œuvre du père Païssy marque le commencement de la Renaissance bulgare. Elle rencontra dans les masses asservies un écho profond, écho que l'on voit se répercuter dans les années suivantes, et qui provoque par la suite l'éclosion de toute une série d'œuvres analogues, mais moins naïves et dotées d'une plus sérieuse érudition. Toutes cependant sont animées de la même flamme, du même désir de glorifier le passé, de s'y rattacher, de s'y raccrocher, pour y puiser une fierté, une conscience nationales, point de départ nécessaire à un avenir meilleur.

Entre temps, de riches Bulgares établis en Roumanie et en Russie donnent de l'argent pour fonder des écoles. La première école bulgare véritablement digne de ce nom est ainsi fondée dans une petite ville du Balkan, à Gabrovo, en 1835.

Puis des imprimeries surgissent, qui se mettent à imprimer des livres et des journaux en langue bulgare. Mais ce n'est pas tout. A la première école de Gabrovo il s'en ajoute bientôt d'autres, si bien que deux ans plus tard, en 1837, il y en a déjà cinquante-trois.

Ce n'est pas tout encore. On ne se borne point à développer cette forme primaire d'émancipation que constitue l'école. Bientôt, en effet, dans de toutes petites villes parfois, des groupes de citoyens se forment qui prennent l'habitude de se réunir chez l'un d'entre eux ou au petit café de l'endroit, afin de lire des journaux et des ouvrages de vulgarisation et de littérature. Ainsi se fondent de véritables cabinets de lecture qui sont, dès le commencement, très fréquentés.

C'est naturellement dans les villes danubiennes, plus en contact avec la Roumanie et, par le Danube, avec Vienne et la civilisation occidentale, que ces cabinets de lecture apparaissent tout d'abord. On en signale dès l'année 1856 dans les villes de Lom et de Svichtov, sur le Danube, puis à Choumen, dans une partie du pays pourtant particulièrement peuplée de musulmans et où, aujourd'hui encore, les Turcs forment un noyau important de la population.

Les statuts de ces premiers cabinets de lecture bulgares définissent en termes simples le but poursuivi par ces associations. « Fournir au public qui lit des moyens pour lire; soutenir le livre bulgare, aider les élèves pauvres, et en général répandre l'instruction dans le peuple. »

Il y avait là, en vérité, tout un programme. Pour le mener à bien, on décide qu'il y a lieu — nous citons les termes mêmes du règlement établi à cette époque par l'un de ces cabinets de lecture — de « recevoir des journaux nationaux et européens connus, d'acheter un exem-

plaire de chaque livre bulgare nouvellement paru, ainsi que tous les livres bulgares déjà parus jusqu'à présent. »

Un programme aussi ambitieux ne put pas, naturellement, être exécuté avec toute l'ampleur que ses initiateurs avaient rêvée. Cependant les dons de livres se multiplient rapidement et, quelques années plus tard, ces modestes associations possèdent des bibliothèques suffisantes, comprenant plusieurs milliers de volumes bulgares et étrangers, et reçoivent, outre des journaux bulgares, des périodiques russes, français et allemands.

Quant à la seconde partie du programme, celle qui se réfère à l'instruction du peuple, elle n'apparaît pas tout d'abord facile. Il s'agit de trouver des maîtres. On en recrute sur place toutes les fois que c'est possible. Parfois on en cherche dans les centres importants. En 1872, on voit le cabinet de lecture de la petite ville de Svichtov sur le Danube, user d'une publicité toute moderne et faire paraître une annonce dans le journal *La Turquie*, en vue de trouver un instituteur. On ne se contente pas, du reste, malgré les difficultés de la tâche, d'ouvrir ainsi des écoles dans quelques villes importantes. On veut en créer dans les villages. Et ce sont les cabinets de lecture urbains qui assument, à l'égard de ces écoles de villages, un nouveau rôle, rôle de contrôle et d'administration, et qui se chargent en particulier de percevoir dans la population des villages intéressés, parmi les paysans, les cotisations nécessaires à l'entretien de l'école et au paiement de l'instituteur.

La physionomie de ces premières écoles bulgares est assez curieuse. Des jeunes gens de 20 à 25 ans assistent à la classe pêle-mêle avec les enfants. Ces grands élèves sont des ouvriers, des artisans, de petits patrons parfois, que le maître traite d'ailleurs familièrement, comme ses autres élèves. Et la classe se déroule dans une atmosphère simple, patriarcale, le maître, comme l'indique un document du temps, ne se distinguant de ses élèves que « parce qu'il les instruisait et parce qu'il portait *des vêtements français...* » c'est-à-dire une jaquette et un pantalon, tandis que ses élèves revêtaient encore le

« chalvar » ou large pantalon oriental, serré à la taille par une large ceinture de drap. Ainsi la silhouette même du maître apparaissait à ces âmes simples comme le symbole de la civilisation occidentale, et celle-ci, dans cette pauvre Bulgarie d'alors, ignorante et reculée pourtant, ne pouvait être que française!

Enfin, dès cette époque, ces associations abordent une forme d'activité particulièrement audacieuse pour le temps : le théâtre! On voit se dérouler des représentations théâtrales dans les villes de Lom et de Choumen dès l'année 1856. A Svichtov, centre commercial important sur le Danube et siège d'une bourgeoisie provinciale qui a ses traditions et sa dignité, elles ne commencent qu'en 1870. Mais elles y sont précédées d'une fort sérieuse conférence sur l'utilité du théâtre, dans laquelle le conférencier, bourgeois cultivé et qui avait voyagé, défend ce thème audacieux : les femmes au théâtre! Jusque-là, dans les représentations théâtrales de Lom et de Choumen, les rôles féminins avaient été tenus par des hommes.

Le répertoire de ces premiers théâtres bulgares n'est certes pas d'une bien grande valeur littéraire. Il se composait, comme il est naturel ,de pièces faisant appel aux grands sentiments élémentaires, capables d'émouvoir des assistances populaires. Les drames historiques y figuraient en grand nombre, exaltant surtout l'amour pour la patrie et les exploits des héros qui ont fait le sacrifice de leur vie. Car, pour les initiateurs de ce vaste mouvement d'émancipation des esprits, pour ces modestes intellectuels de la première heure, tout cela constituait non seulement une œuvre d'instruction de la masse, mais l'affirmation, ainsi proclamée au grand jour, d'une conscience nationale.

LA LUTTE RELIGIEUSE

A côté de ces organismes laïques, tendant à l'instruction progressive des masses paysannes, l'Eglise, comme il était naturel, avait aussi, de son côté, un grand

rôle à jouer. Aussi, parallèlement à cette lutte pour l'émancipation intellectuelle, une action tendant à obtenir l'émancipation religieuse se déroula.

Alors, le Patriarche grec de Constantinople était reconnu par le Sultan comme le représentant attitré auprès de lui des Chrétiens orthodoxes de toutes races répartis dans l'Empire Ottoman. Les Bulgares se trouvaient donc soumis, de ce fait, à l'autorité religieuse du Phanar, à l'autorité religieuse grecque. Or, cette autorité se manifestait non seulement dans le domaine exclusivement religieux, dans le domaine de la foi, mais encore dans toutes les questions de discipline et d'administration ecclésiastique. Et le Patriarche grec avait naturellement tendance à nommer des évêques et des popes grecs dans des régions pourtant exclusivement bulgares, évêques et popes qui officiaient naturellement en grec.

Puis, selon les conceptions en vigueur dans l'Empire Ottoman, les chefs religieux jouissaient d'un pouvoir de juridiction en matière de statut personnel; en matière de mariage, de divorce, de capacité, en matière d'héritage même, si bien que des actes très importants de la vie des Bulgares se trouvaient soumis au pouvoir des Patriarches grecs. Il y avait donc là, à côté de la domination spirituelle du Phanar, une domination temporelle qui doublait à certains égards le joug turc, bref un état de choses qui était devenu de plus en plus lourd aux populations bulgares et contre lequel elles s'efforçaient de réagir. Or, dans cette lutte religieuse, la conception byzantine de l'Eglise nationale, qui avait eu, au moyen âge, la préférence du Tsar Boris, qui était devenue traditionnelle, et qui a toujours paru, du reste, toute naturelle en Orient, allait servir puissamment les Bulgares dans leur tentative d'émancipation. Car en désirant ardemment une Eglise dotée d'une hiérarchie séparée, avec des prélats et des prêtres nationaux, officiant en langue slave et non plus en grec, ils avaient conscience qu'ils franchiraient une étape de plus. Ils la franchirent enfin en 1870, lorsqu'ils obtinrent du Sultan d'avoir enfin leur Eglise autocéphale, sous l'autorité d'un Exarque.

LA VOIE DES RÉALISATIONS NATIONALES

C'est par l'ensemble de ces moyens convergents que se forme peu à peu en Bulgarie une conscience nationale, que s'affirme l'émancipation des esprits, prélude à la libération politique qui ne devait venir qu'après la guerre russo-turque, en 1878. Si bien qu'à l'examen de ces événements on est amené à cette constatation capitale, pleine d'intérêt pour l'étude des assises spirituelles de la Bulgarie, c'est que le développement historique de la nation bulgare s'est fait en grande partie au cours des siècles, et en particulier dans sa dernière phase, au XIXe, sur le terrain *spirituel.*

Il y eut certes, et à maintes reprises, des insurrections armées tendant à obtenir l'émancipation politique. Réprimées férocement, elles finirent par provoquer l'émotion de l'Europe et la guerre russo-turque.

Naturellement, c'est ce côté tragique de la renaissance bulgare qui a surnagé. Il est même devenu légendaire, grâce aux chansons des haïdouks, ces bandits fameux qui luttèrent si souvent pour la liberté de leur race et dont le peuple fit les héros de son épopée nationale; grâce, plus tard, aux poètes révolutionnaires, apôtres inspirés de la Libération.

Cependant, ce qui vraiment domine tout le processus de cette résurrection d'un peuple, ce ne sont pas ces luttes désespérées, mais bien ce long mouvement d'émancipation intellectuelle et religieuse poursuivi avec des moyens modestes et pacifiques tout le long du XIXe siècle, patiemment, tenacement. Aussi a-t-on pu noter que la libération bulgare s'était faite suivant les étapes inverses de la libération serbe. Celle-ci, en effet, s'est faite relativement de bonne heure, et elle s'est faite, d'abord, par les armes. Le perfectionnement intellectuel de la nation n'est venu qu'ensuite. En Bulgarie, au contraire, l'émancipation des esprits et le perfectionnement intellectuel a précédé la libération politique. Sans doute, l'ordre de ces étapes n'est pas fonction uniquement des tempéraments des deux peuples. La géographie et l'Histoire expliquent

largement ce processus. C'est en effet dans les plaines bulgares, dans les riches plaines au nord et au sud du Balkan, que les Turcs se sont installés de la manière la plus dense, organisés de la façon la plus effective, avec le double caractère de conquérants militaires et de propriétaires terriens. Ainsi établis, ils ont fait peser sur les pays bulgares une domination extrêmement dure, sous laquelle les vaincus n'ont pu que courber la tête, tandis que plus à l'ouest, dans la forêt serbe, les conquérants se heurtaient à des résistances que facilitait la nature. Ainsi, tandis que la révolte armée devenait de bonne heure pour les Serbes un moyen direct et rapide d'émancipation, l'émancipation intellectuelle, pacifique, demeurait la seule arme de lutte permise aux populations bulgares. Et cette évolution historique, qui a marqué profondément l'âme de la nation, constitue un des éléments les plus déterminants de sa spiritualité.

Au reste, on le sait, et on en est fier...

Dans une petite ville de la Bulgarie méridionale au nom si étrangement évocateur des grandes migrations asiatiques : Tatar-Pazardjik, il est, au linteau d'une porte d'église, une modeste inscription qui est à elle seule un raccourci d'Histoire! Cette inscription dit ceci :

L'église a été construite en 1832,
L'eau a été amenée en 1858,
La Bulgarie a été libérée en 1878.

C'est tout! Mais ces trois petites lignes avec leurs trois dates, en disent plus, dans leur laconisme naïf, qu'un long discours.

N'évoquent-elles pas les étapes de cette évolution historique, cette marche incessante vers le progrès, vers le perfectionnement social? Et ne convient-il pas d'admirer la gradation curieuse, émouvante d'ailleurs, par l'ordre même de ses termes, qui a marqué cette évolution?

Car dans cette trilogie naïve, c'est le progrès spirituel, la réalisation d'un désir de l'âme, qui s'est imposé tout d'abord! Et l'église fut alors construite, — au prix de

quels sacrifices de la part des fidèles, nous pouvons le supposer, — en 1832.

Puis vint le progrès matériel, l'eau, porteuse de fécondité, de richesse, d'agrément, l'eau dont le paysan bulgare, si sobre à l'habitude, aime à désaltérer son corps, courbé aux durs travaux de la terre. Et il ne survint, ce progrès, ou, si l'on veut, ce confort, qu'un quart de siècle après que l'âme se fut trouvée satisfaite!

Enfin, 1878! La libération politique couronne tout un passé de durs efforts. Peu à peu, la population de Tatar-Pazardjik a vu se clore, grâce à leur satisfaction progressive, la liste de ses désirs primordiaux. Progrès spirituel, progrès matériel, indépendance politique! En ces trois termes se résume, en quelque sorte, toute l'histoire de la ville... En ces trois termes, également, peut se résumer toute l'histoire de la Bulgarie moderne.

AUJOURD'HUI

Une des constatations qui s'imposent aujourd'hui au voyageur venu en Bulgarie, c'est le nombre considérable d'écoliers que l'on y rencontre. Cela frappe non seulement parce que filles et garçons portent l'uniforme — uniforme qui est d'ailleurs pour les filles particulièrement seyant — mais parce que, véritablement, il y en a beaucoup. Et il semble bien qu'il y ait lieu de voir là non seulement une conséquence de ce « désir de savoir », de cette ardeur à l'égard des manifestations de l'esprit qui est, incontestablement, le propre des races slaves, mais encore une des suites de ce désir traditionnel d'émancipation qui, né dans les modestes écoles d'avant la Libération, s'épanouit enfin librement dans les gymnases du jeune Etat.

Il n'est pas rare, dans ce pays, de voir des fils de paysans, dont les pères, propriétaires d'un minuscule domaine, conduisent eux-mêmes la charrue, pousser leurs études jusqu'à la dernière classe du Lycée, voire même jusqu'à l'Université. Il est vrai que cet état de choses entraîne souvent, et de plus en plus, de gros inconvé-

nients, et que ce pays agricole de 6 millions d'habitants souffre ainsi d'un notable excès du nombre des intellectuels ou des semi-intellectuels. Le Gouvernement bulgare a dû prendre des mesures énergiques à cet égard et instituer le « numerus clausus », non plus seulement à l'Université, où il existait depuis quelques années dans certaines Facultés, mais au Lycée même, où les admissions d'enfants seront désormais strictement limitées.

Quoi qu'il en soit, il y a là, et dans son exagération même, un état d'esprit qui, s'il apparaît souvent désastreux au point de vue économique et social, n'en est pas moins le témoignage d'une vaste aspiration vers le progrès humain, aspiration qui prend souvent, d'ailleurs, des formes émouvantes lorsqu'elle s'impose, comme c'est le cas très souvent, des sacrifices matériels considérables pour arriver à ses fins.

J'ai rencontré, a noté un jour M. Maurice Pernot, à Sofia et ailleurs, des hommes fort instruits, ayant tout lu en français, en allemand et en russe; ils étaient pauvrement vêtus, plus pauvrement logés, et se nourrissaient de fromage et d'olives. On ne sacrifie rien aux apparences, presque rien au bien-être; mais s'il s'agit de s'instruire, on ne recule devant aucun effort.

Précisément, ce désir d'instruction, qui existe non pas seulement chez un petit nombre, mais dans l'ensemble, dans la masse de la nation, a trouvé une application caractéristique dans la multiplication de ces bibliothèques populaires qui avaient joué un rôle si important en faveur de l'émancipation du peuple bulgare avant la libération politique du pays.

A la veille de la Libération, en 1878, il y avait en Bulgarie une centaine de ces bibliothèques. Ce chiffre était porté à 620 à la veille des guerres balkaniques, en 1912. Aujourd'hui, aux termes des dernières statistiques, on en compte 2.208, dont 133 dans les villes et 2.075 dans les villages. Cette multiplication des bibliothèques populaires a reçu, certes, de l'Etat, une impulsion efficace en raison des privilèges que celui-ci a

accordés à ces institutions. Il n'en est pas moins vrai que l'ampleur du mouvement, tel qu'il s'est développé dans ces dernières années, trouve son origne et son impulsion initiale dans la mentalité même du peuple bulgare.

Les bibliothèques populaires groupent environ 100.000 membres. Mais il va de soi que leur action porte sur un plus grand nombre encore d'individus, car ce dernier chiffre représente seulement les personnes inscrites comme membres, payant une cotisation et ayant le droit, de ce fait, d'emprunter des livres à domicile. En réalité, l'action de ces bibliothèques populaires atteint un public plus considérable grâce à leurs salles de lecture, dont l'entrée est libre et gratuite, et grâce aux conférences, aux concerts et aux représentations théâtrales qu'elles organisent avec le concours d'écrivains et d'artistes venus de Sofia et comptant parmi les premiers de la Bulgarie. On estime que 800.000 personnes participent ainsi d'une façon active et assidue à la vie culturelle des bibliothèques populaires. Et si l'on songe que ce public est en grande majorité composé de paysans, dans la proportion de 600.000 individus environ, on se rendra compte du rôle que peuvent jouer auprès des masses ces organismes éducatifs.

Nous avons eu la curiosité de feuilleter les rapports des conseils d'administration d'un certain nombre de ces bibliothèques. Nous notons au hasard, dans celui d'une petite ville commerçante de 15.000 habitants, Lom, sur le Danube, les sujets de conférences suivants :

Le romantisme et la musique, — la musique slave, — les Slaves et leur poésie. Puis des sujets politiques et économiques : *L'Etat, la liberté et la personnalité, — l'Histoire de la coopération, — la crise et la coopération, — le nationalisme comme principe créateur,* — des sujets pédagogiques : *l'enseignement des femmes et la coopération, — la pédagogie en tant que science, — l'instituteur, porte-parole des aspirations et des idéals nationaux.* Enfin, comme le Bulgare s'intéresse passionnément non seulement à sa culture nationale, mais encore à la

culture des autres pays, nous notons toute une série de causeries sur les littératures étrangères, et en particulier sur la littérature française, sur Victo Hugo, sur Lamartine, sur Zola, auteur, qui, chez ce peuple avide des choses de l'esprit, mais réaliste, a toujours rencontré une grande faveur!

Le succès remporté par cette œuvre d'éducation populaire est d'ailleurs grand. Il suffit, pour s'en rendre compte, de voyager dans la province bulgare. A côté de l'église, à côté de l'école, dans les moindres villes, parfois même dans de gros villages, le bâtiment de la bibliothèque populaire, qui abrite en même temps la salle de spectacles, domine les maisons environnantes. Et l'on sent, pour peu qu'on aborde ce sujet avec les habitants, que cet édifice leur paraît aussi nécessaire aux besoins de la communauté que l'école et l'église. Il est même généralement pour eux un sujet de fierté locale.

Ici, on touche d'ailleurs à un côté psychologique du mouvement en faveur des bibliothèques populaires, qui n'est pas un de ses aspects les moins attachants. Les adeptes de ce mouvement apportent en général dans leur participation, si modeste que soit celle-ci, un enthousiasme et, — pourquoi ne pas le dire? — une sorte de foi. Un petit fait est, à cet égard, significatif, c'est que, dans la majorité des cas, les fonctions de bibliothécaires et de secrétaires de ces institutions ne sont pas rétribuées. Elles sont remplies bénévolement par des instituteurs et des institutrices de villages, des médecins, des avocats de petites villes, avec enthousiasme et ferveur. Ces gens sont pénétrés de l'utilité, plus encore même, de la grandeur de leur tâche. Ils ont véritablement conscience de continuer l'œuvre d'instruction, de culture, la grande œuvre de perfectionnement de l'individu, qui a toujours paru d'une importance primordiale à la nation bulgare, même aux jours sombres de son histoire où elle ne portait pas encore le nom de nation. Il y a donc là, indépendamment du but éminemment utile que poursuivent ces modestes pionniers de la culture dans les rangs de cette rude démocratie paysanne,

un aspect idéaliste de leur tâche, qui en est comme le symbole et qui est, à coup sûr, un gage d'avenir.

LA FRANCE

On ne saurait terminer cette vue rapide des valeurs spirituelles en Bulgarie, dans laquelle on notera que nous nous sommes attachés à mettre en lumière non pas quelques individualités, écrivains, artistes, penseurs, *mais bien l'action spontanée et permanente de la masse de la nation,* sans dire un mot du rôle que joue, et que peut jouer dans ce pays, la France.

Or il suffit d'arriver en Bulgarie pour y constater dès l'abord la place importante gardée dans ce pays par notre langue et notre culture, et ceci en dépit de la guerre. Ce fait surprend généralement le voyageur français, dont la tendance d'esprit, instinctive et simpliste, établit malgré soi une corrélation mathématique entre l'emploi de notre langue par les peuples étrangers et l'attitude adoptée par ces peuples entre 1914 et 1918! Or, raisonner ainsi, c'est ignorer, — sans entrer dans de complexes considérations politiques, on peut ainsi résumer la chose, — que la Bulgarie n'est pas entrée dans la guerre européenne dans une intention arrêtée d'hostilité envers la France, mais plus simplement pour la réalisation de buts nationaux d'un caractère exclusivement balkanique, réalisation que son gouvernement d'alors a cru trouver dans le camp des Empires Centraux. Ceci dit, la guerre de 1914-18 n'a rien changé à l'estime — on pourrait même dire à l'attachement — traditionnel manifesté de tout temps par les Bulgares à l'égard de la France.

Ce sont les principes de la Révolution française qui ont enthousiasmé les intellectuels, et même les masses paysannes bulgares, pendant la dure période du joug turc et au moment de la Libération. Ce sont les écrivains français qui ont exercé la plus grande influence sur la jeune littérature bulgare, après les Russes, certes, mais avant, bien avant les Allemands, dont l'influence, aux

dires des germanistes bulgares les plus distingués, ne compte pour ainsi dire pas.

Les premières bibliothèques populaires d'avant la Libération avaient, au premier rang de leurs ouvrages étrangers, et en plus grand nombre, des livres français. C'est à Sopot, à la bibliothèque de cette petite bourgade de 2.000 habitants, que Vazov, le grand poète bulgare Ivan Vazov, qui est le poète national par excellence et le chantre de la Libération de sa race, lut son premier livre français. C'était le *Juif errant* d'Eugène Sue, qui produisit sur lui, nous dit-il, une impression profonde! Il lut également Racine, Molière, Diderot,... et la façon dont il entra en possession d'un certain nombre de ces volumes est assez significative de l'intérêt qui était manifesté, dès cette époque, en Bulgarie, à l'égard de la littérature française. Un journal de langue française, imprimé en Bulgarie, envoyait alors à ses lecteurs des primes, et ces primes étaient les principaux chefs-d'œuvre de notre littérature!

Mais surtout Vazov lut Hugo. Et l'influence de Hugo se fait sentir chez lui avec force. Dans ses vers, dans sa prose, le poète bulgare traduit l'impression profonde que lui a laissée la lecture du poète français. Au reste, il l'a exprimé lui-même avec une sorte de reconnaissance. Parlant d'un de ses poèmes, *L'Epopée des Oubliés,* il s'écrie : « Mes vers ne sont que des réminiscences de Victor Hugo... » et à propos de son œuvre maîtresse, de son beau roman intitulé : *Sous le joug,* qui retrace pour les Bulgares la dure époque de la domination turque, il écrit encore : « Lorsque je me suis mis, pendant mon séjour à Odessa, à écrire mon roman, j'étais obsédé par la pensée de composer une œuvre semblable aux *Misérables.* »

Hugo a d'ailleurs exercé la même influence profonde, — on pourrait presque dire la même emprise — sur bien d'autres écrivains bulgares de l'époque de la Libération, sur Constantin Vélitchkov, en particulier, ami de Vazov, et qui précisément initia celui-ci à l'œuvre de Hugo, — sur Stoyan Mihailovski, sur d'autres encore.

Aussi lorsque, l'an dernier, à l'occasion du cinquantenaire de la mort de Victor Hugo, les milieux littéraires bulgares et le gouvernement décidèrent d'organiser en son honneur une grande manifestation qui se déroula au Théâtre National, sous la présidence du ministre de l'Instruction publique et en présence du roi, on put sentir qu'il y avait là, non pas seulement l'hommage d'intellectuels à un grand poète étranger, mais l'expression spontanée et sincère d'un sentiment largement répandu dans la nation tout entière.

Cette tradition de culture française, qui est ancienne, comme on le voit, s'est donc continuée. Le Français est en honneur à Sofia et dans toute la Bulgarie, non seulement chez les intellectuels, mais encore chez les commerçants, dans les magasins, dans les restaurants, dans la rue même. Un journal quotidien, *La Parole bulgare*, est publié à Sofia en langue française. Il en est de même de plusieurs revues politiques, économiques, littéraires ou artistiques. Selon une des dernières statistiques officielles, on a édité à Sofia, dans le courant d'une année, 70 ouvrages en langue française contre 15 en langue allemande, 14 en russe, 3 en anglais.

Suivant des chiffres qui doivent être exacts, car ils sont cités dans un article de propagande pro-allemande, il n'y avait, au cours de l'année scolaire 1930-1931, qu'un sixième des élèves de l'enseignement secondaire qui apprenait l'allemand. Trente-et-un mille enfants étaient ainsi élèves de français, tandis que six mille cinq cents seulement apprenaient l'allemand. Chaque année d'ailleurs, et bien que l'Allemagne ou l'Autriche soient pour eux plus facilement accessibles parce que plus proches, de nombreux étudiants bulgares n'hésitent pas à effectuer un long et coûteux voyage pour venir suivre l'enseignement de nos universités. Paris, naturellement, mais surtout nos universités de province, Montpellier, Grenoble, Nancy, Strasbourg, façonnent ainsi des générations de jeunes Bulgares à la culture française.

Notre influence dépasse même les milieux universi-

taires. Le Ministère des Chemins de fer a bien voulu nous communiquer que, entre les cours de langues étrangères qui sont obligatoires depuis cette année pour les employés de chemins de fer d'un certain grade, c'étaient les cours de français qui étaient les plus fréquentés. Seize mille employés avaient choisi notre langue, tandis que 2.000 seulement apprenaient l'allemand!

Au reste, ceci est un petit détail pittoresque, mais qui a son importance, le voyageur français qui arrive en Bulgarie est généralement frappé par l'aspect *français* des gares bulgares! Dès la frontière, à Dragoman, d'honnêtes notices en français, peintes dans ces lettres blanches sur fond bleu qui sont de tradition chez nous, portent des mentions familières : *Chef de gare, Mouvement, Contrôle des passeports, Lampisterie,* etc... Accueil familier, rendant moins obscur à des yeux français l'énigme des lettres cyrilliques! Il est en tout cas significatif que, malgré le grand nombre de voyageurs d'Europe Centrale qui se déverse chaque année sur la Bulgarie, la langue française ait cependant été préférée!

ŒUVRES FRANÇAISES

Cet ensemble de faits, grands et petits, importants et minimes, constitue, certes, un terrain excellent pour le développement de notre langue et de notre culture.

Or, en présence de cet état de choses, que faisons-nous?

Nous avons, en Bulgarie, des écoles religieuses. Là, comme partout où on les retrouve, elles s'adonnent à leur tâche avec dévouement. Certaines d'entre elles, déjà anciennes, jouissent dans tout le pays d'une juste réputation. A Sofia, à Plovdiv, à Varna, à Bourgas, ailleurs encore, elles groupaient, toutes ces dernières années, de nombreux élèves. Malheureusement ceux-ci diminuent. Si les grandes maisons de Sofia et de Plovdiv conservent à peu près leur contingent ancien, les collèges plus petits, comme à Varna, comme à Roussé, doivent fermer. Il y a, à cette restriction d'influence, des causes

variées : préférence des parents pour l'enseignement public bulgare, pour des raisons nationales, — propagande très active des écoles concurrentes, allemandes et italiennes, mais surtout, et, en cette période de crise, c'est là l'argument généralement donné, augmentation des taxes gouvernementales que doivent payer les parents qui envoient leurs enfants dans une école étrangère. De cette taxe, certes, les écoles allemandes et italiennes, nos concurrentes actives, souffrent comme les nôtres. Mais dotées de budgets importants, soutenues activement par la propagande de leurs gouvernements respectifs, elles peuvent plus facilement que nos écoles prendre à leur charge les taxes d'Etat.

Nous avons d'autre part à Sofia un Institut français, créé il y a déjà une douzaine d'années, et qui, comme ses frères existant dans d'autres pays, dépend du ministère des Affaires Etrangères. Dirigé par un agrégé de l'Université, M. G. Hateau, cet établissement organise des cours pour les étudiants de l'Université de Sofia, des cours de perfectionnement pour les meilleurs élèves de français des gymnases de la capitale, enfin des cours d'été destinés aux professeurs de français de l'enseignement public bulgare. Son directeur et ses professeurs font également des conférences publiques, non seulement à Sofia, dans la belle salle possédée par l'Alliance Française, mais encore en province, dans les vingt Alliances Françaises qui existent un peu partout dans le pays, depuis Philippopoli, ville de 100.000 habitants, jusqu'à Sevlievo, petite bourgade du Balkan, qui n'en compte pas plus de 6.000. Partout, ces conférences rencontrent un public attentif, compréhensif, cultivé, ardent à entendre cette langue française qui fait véritablement partie de sa culture, mais qu'il a malheureusement, dans sa vie provinciale de chaque jour, trop peu l'occasion de pratiquer.

Tout ce faisceau d'œuvres françaises forme un ensemble à la vérité imposant et dont l'action, sur le terrain véritablement excellent qu'elle rencontre, recueille, certes, de nombreuses, de profondes satisfactions.

Cependant, la Bulgarie est pauvre. Et nos concurrents allemands, italiens, américains même, qui possèdent des écoles moins nombreuses que les nôtres, mais modernes et dotées de budgets somptueux, ne se font pas faute d'engager, en faveur de leur propagande, des frais énormes. Partout en Bulgarie, dans les diverses classes de la société, dans les milieux d'écrivains, de professeurs, d'ingénieurs, de médecins, de juristes, ils distribuent gratuitement des journaux, des revues, des ouvrages techniques. Les cercles allemands ont leurs salles de lecture abondamment pourvues de journaux quotidiens et de magazines illustrés, envoyés gratuitement d'Allemagne. Dans de petites villes, de jeunes professeurs, frais émoulus des universités allemandes, viennent s'installer, ouvrent des cours d'allemand à des tarifs si bas que ceux-ci ne suffiraient pas à les faire vivre s'ils n'avaient pas derrière eux les subsides de la Propagande! Parfois, s'ils sont mariés, leur jeune femme dirige à côté d'eux un kindergarten...

CONCLUSION

Il est, certes, bien inutile d'en dire davantage. Qu'il suffise d'avoir souligné le problème, problème qui devra recevoir un jour — et le plus tôt sera le mieux — une solution large, véritablement conforme à nos intérêts moraux et à la place qui revient à la France dans la vie intellectuelle bulgare. Cette place, comme on a pu le voir, est en vérité très grande. Elle est ancienne. Elle est traditionnelle. Elle s'est créée peu à peu dans un terrain extrêmement favorable. On peut être sûr que tout ce que nous y sèmerons nous sera rendu au centuple.

ANDRÉ GIRARD.

VIEILLES IMAGES

—

LA CORNEMUSE DU CENTRE

Je suis né dans le centre de la France. Nous n'y pouvons rien, personne, ni moi. Mon père était de vieille souche morvandelle, ma mère, de l'Auxerrois. Je n'en fais pas une montagne plus haute que celles de ma région natale. Je ne voudrais pas, pourtant, l'araser plus qu'il ne convient.

J'appartiens au bassin de l'Yonne, qui me relie à l'éloquente, sèche et vineuse Bourgogne plus qu'au pointilleux et gras Nivernais. Je n'aime guère la Loire sablonneuse, ni les fécondes Amognes. Auxerre m'attire plus que ne fait Nevers. Je me sens Bourguignon par tendance innée à l'enthousisme. Je n'en suis pas moins Nivernais par le besoin que j'éprouve de tout ramener à sa juste altitude, mais je ne peux me retenir de la surfaire, si peu que ce soit.

Je ne suis pas Provençal, ni Languedocien. Mon flûteau n'est pas du bois dont on faisait les flûtes siciliennes. Il me suffit qu'il émette le moins possible de notes fausses, le plus de justes. Si je chante des mœurs rustiques ou de petite province, il me plaît qu'elles ne ressortissent, ni aux berquinades, ni aux bucoliques de seconde main, de souffle emprunté. Si j'indique des paysages, il faut que n'y soient transplantés, par artifice, ni pins, ni oliviers, ni cyprès. Tout cela fait merveille sous des ciels presque toujours bleus. Sous le nôtre ils dépériraient vite.

J'aime mieux m'en tenir à notre cornemuse que de faire appel à la lyre.

Ses airs, encore faut-il aujourd'hui les traduire directement sans chercher à les ennoblir. L'âme populaire répugne à ces adaptations dont la rhétorique assume tous les frais. On ne s'en rend compte qu'après s'être débrouillé, par ses propres forces, dans le labyrinthe de l'art littéraire.

Le menu peuple des petites villes forme une masse d'où s'élève un chant. Peu importe qu'elle ne l'entende pas : il n'est que de le capter pour en transposer la mélodie, quitte à la soutenir par des accords dont elle n'a pas soupçon.

Une telle harmonie ne peut avoir qu'une ambition : de ne point paraître savante.

« MA » PETITE VILLE

Sur un fond de petites montagnes violettes j'ai revu, de loin, une blancheur indécise. Mon cœur s'est mis à battre un peu plus fort.

Elle ne dit rien à ceux qui ne font que traverser nos cantons. Je suis pareil à eux, mais je mourrai avant d'oublier que, des années durant, cette blancheur fut le centre de ma vie.

C'est l'église, qui domine la petite ville où je suis né. Comme un aimant elle attire mes regards. Je sais qu'entre elle et les montagnes boisées se succèdent maisons, jardins, prés et champs. Je sais qu'il y a plus de chemins que de rues. Je les ai tant de fois suivis que, devenu aveugle, je m'y dirigerais sans tâtonner.

C'est là que j'ai vécu toute mon enfance.Petite ville pour moi si vaste!

Aujourd'hui, mes souvenirs ineffaçables la repeuplent d'une foule de personnages que j'y ai vus, et qui sont morts, d'autres dont je l'ai augmentée, soit qu'elle me les ait proposés à l'état d'ébauches, soit que je les aie inventés en harmonie avec le cadre qu'elle me fournissait.

Mes sensations l'ennoblissent, mais c'est elle qui m'a fait accessible aux contrastes des saisons, à leurs milliers de nuances indéfinissables.

Quand je suis parti pour Paris, j'ai tout emporté, en même temps que ma légère valise.

Je n'ai plus besoin de cette petite ville que j'ai tant aimée. Si mon cœur bat un peu plus fort quand, de loin, je revois son église, c'est parce que j'ai l'impression de l'avoir créée.

LE SAC RIVÉ AUX ÉPAULES

Dès que j'eus l'âge de raison, je ressemblais si peu à mes parents qu'il m'est impossible de croire qu'ils m'aient communiqué plus que la vie brute.

Cette impression s'est imposée à moi. Je ne l'ai aucunement provoquée.

Depuis qu'ils sont morts, je pense à eux comme à des étrangers qui m'auraient reçu en dépôt. Mon père ne voyait pas, pour moi, de situation supérieure à un emploi dans le plus humble des bureaux. Il n'eût pas déplu à ma mère que je fusse valet de chambre.

Ce dépôt, ils l'ont géré selon leurs idées comme selon leurs moyens. Ils ont voulu m'imposer une carrière à quoi, d'instinct, je répugnais, et j'ai longtemps souffert de la pauvreté.

Je ne leur reproche ni ceci, ni cela. Je me le rappelle sans amertume.

Ce que je leur dois, peut-être, dans la pratique de la vie quotidienne, c'est le dégoût de la réclame, le souci paradoxal de l'honnêteté en toute chose, le dévouement au travail.

C'est à peu près tout mon héritage. C'est un sac assez lourd, et très léger d'écus, qu'ils m'ont accroché aux épaules. Je n'en parlerais pas s'il ne me gênait assez souvent. Si je le remonte d'un coup de reins, c'est avec l'espoir qu'il roulera dans le fossé.

Rien à faire. Il tient bon.

Quant aux pauses, aux haltes où je m'en défais, elles sont trop courtes, et si rares que mieux vaut n'en point parler.

LES ROMAINS

Je pense aux temps où les légions romaines ont colonisé nos cantons.

Elles ont lancé leurs routes en droite ligne, sans se préoccuper des vallées plus que des sommets. De ci, de là, elles ont installé un poste, près d'une source qui n'a point tari, au bord d'un ruisseau qui coule encore, sur une colline, qui n'a pas été abaissée.

Les rayons du soleil se brisaient sur les casques de cuivre.

Ces hommes, qui avaient de la corne aux pieds comme des bœufs, sont venus avec des dieux qu'ils amenaient de loin, et qui en sont morts.

Dans ces forêts où rôdaient ours et loups-cerviers, ils revoyaient, par la pensée, l'impériale Rome de marbres dorés par plusieurs siècles de soleil, et le ruisseau clair et froid, qui coulait sur des cailloux polis par des siècles plus nombreux encore, leur faisait regretter le Tibre jaune, aux eaux limoneuses.

L'ÉTÉ

Quand il est dans toute sa force, en son propre été, l'on y vit, comme aux temps d'une monarchie absolue, sous le règne du soleil. Il est partout le maître. Qu'il occupe le ciel tout entier, on est rudement fondé à le croire. On ferait des lieues sans échapper à la lumière aveuglante, à l'insupportable chaleur.

Dès dix heures du matin, portes et volets sont clos comme aux pires heures des soirs d'automne et d'hiver. Pas un souffle d'air. Pas un bruit de voix. Le silence serait impénétrable si les coqs ne le vrillaient de leurs cris pointus. Cessant toute conversation, les poules dorment dans le terreau humide où elles se sont creusé des nids.

Les moissonneurs, les jardiniers, ne sont plus qu'une eau, comme ils disent, tant ils suent. Ils envient le commerce, qui peut gagner sa vie, sans remuer beaucoup,

dans des boutiques fraîches, la bourgeoisie, qui n'a pas œuvre à faire de ses dix doigts : en toute saison elle a son pain cuit. Elle a aussi ses stores verts, que ne peut s'offrir le peuple. Elle a ses jardins où, l'après-midi, elle débouche des bouteilles de limonade, bien à l'abri sous le parasol d'un marronnier aux branches basses, aux feuilles serrées qui ne laissent pas plus passer un rayon de soleil qu'une goutte de pluie, quand par hasard quelques nuages nous favorisent d'une averse.

Les charpentiers qui refont des toitures, les couvreurs qui y ajustent tuiles ou ardoises, risqueraient des insolations s'ils n'avaient ça dans le sang, de père en fils. Ça ne les empêche pas d'envier les laveuses, et jusqu'aux oies et aux canards qui passent leurs journées à se promener sur les étangs. Si, vers quatre heures, tu les invites à vider bouteille, ils ont vite fait de descendre. Ils boivent d'abord une bonne potée d'eau; puis, tout en dégustant le vin, tout en s'essuyant la moustache à chaque lampée, ils te disent, comme pour te consoler, qu'il y a des métiers plus durs que le leur.

Dans nos rues, le long de nos chemins, l'ombre est mesurée au centimètre. On n'en mène pas large. Il faut raser les murs, et encore! Nos femmes ont beau arroser devant nos portes: ce soiffard de soleil boit tout en un rien de temps. Et il ne faut pas trop gaspiller l'eau! Certainement, on a confiance en nos puits. Ils ne tarissent guère. Pourtant, on se souvient de forts étés où la mairie nous a mis à la ration, et, en présence des puits cadenassés, les femmes cacardaient comme des troupeaux d'oies qui auraient, à leur manière, annoncé la fin du monde.

Les prés résistent. Leur herbe n'est pas brûlée, grâce aux sources nombreuses qu'ils retiennent, grâce aux ruisseaux qui les traversent. Les bœufs ne sont pas à plaindre, du moins quand ils sont au repos. Ils trouvent de l'ombre près des haies nombreuses, sous un bouquet d'arbres, où les mouches les harcèlent moins. Mais les champs moissonnés sont autant de fournaises. L'air brasille à ras des éteules roussies. Les sillons inutiles sont secs comme le désert.

Pas un souffle d'air. Pas un bruit de voix. Pas une feuille ne bouge. La lumière est du feu. Pas un être vivant n'y pourra résister. Soudain, qu'y-a-t-il? Un coup de vent chaud passe, rapide comme un courrier porteur d'une grande nouvelle, et j'ai l'impression qu'il annonce au monde que le grand Pan est mort.

APRÈS-MIDI DE DIMANCHE D'ÉTÉ

Le matin, ça va encore, quoique les cloches n'arrêtent guère, mais elles mettent un peu de vie dans l'air, qui garde de la fraîcheur. Elles ont tout juste fini de sonner pour la messe de huit heures qu'elles recommencent pour la suivante. Le défilé n'arrête pas, du bas de la ville à l'église, de l'église au bas de la ville.

Les hommes vont chez le coiffeur pour occuper leurs heures de liberté. On en voit de si peu pressés qu'ils ne demanderaient pas mieux que de céder leur tour à d'autres, qui n'en voudraient pas. Il y en a qui se cotisent pour aller boire chopine à l'auberge. Rasés de frais pour toute une semaine, ils trouvent la vie belle. Ça leur passe dès le lendemain, où le poil recommence à pousser.

Pour midi, la femme a fait un tantinet de cuisine. Ça va bien jusque-là, jusqu'à l'espoir du « goûter », moins sommaire qu'un jour de semaine, puisque le Dimanche est hors série. C'est comme une île où abordent des marins qui ont rudement ramé du Lundi matin au Samedi soir. Ils débarquent pour se reposer sur le sable frais, à l'ombre des grands arbres qui ressemblent à des autruches.

Ça va bien jusque-là, un peu plus loin, même. Seulement, on a beau s'attarder à table; les mets ne sont pas assez nombreux pour qu'au bout d'une heure on n'ait pas épuisé cette pauvre joie, et l'on se retrouve en face d'une après-midi d'autant plus interminable que le soleil a fini par s'imposer.

Il brûle tout. Pour avoir le toupet de sortir, il faudrait se coiffer de casques tels qu'en mettent les gars des colonies. On a déjà « goûté » porte et volets clos; ce n'est bien sûr pas maintenant qu'on les ouvrira.

On s'amuse à regarder la poussière danser dans les rais de lumière qui se cassent, raide, sur les carreaux rouges. Dans tous les membres on a si bien l'habitude du travail qu'on s'étonne d'être là, inactifs, les coudes sur la table.

J'y ai pourtant bien pensé, toute la semaine, quand je pétais de chaleur à besogner chez les autres. Je me disais : « Dimanche, je m'offrirai une ventrée de repos. Je vais passer une fameuse après-midi à dormir! » Aujourd'hui, je n'ai pas sommeil, et je n'ai rien à faire. Mes moyens ne me permettent point d'aller jouer aux cartes à l'auberge des heures durant. Je suis obligé de rester à la maison.

Je n'ai pas sommeil. Je ne veux pas me coucher, tout habillé sur le lit. Ça ne m'empêche pas de m'endormir à moitié seulement. J'entends tout, mais d'une drôle de façon : les coqs qui gueulent, un chien qui jappe, des gens dont les sabots font crier le gravier : qu'est-ce qu'ils foutent donc dehors? J'entends la patronne qui fait la vaisselle.

A deux heures, la petite cloche sonne le premier coup des vêpres. Je ne sais pourquoi elle est moins claire qu'à neuf heures du matin. Probable que c'est à cause de l'air qui brûle. Du temps passe. Il y a deux autres sonneries, et c'est tout juste si quelques vieilles dames montent vers l'église, et quelques vieilles bigotes. Il faut qu'elles en aient, une piété, ou qu'elles s'embêtent chez elles à cent sous de l'heure!

Moi, je voudrais bien dormir à poings fermés. Rien à faire. Je me lève de ma chaise, la gueule pâteuse, la tête lourde. Je bois une potée d'eau, et je me demande si la fin de la journée va venir. Heureusement que ce n'est pas tous les jours Dimanche!

VEILLÉES D'ÉTÉ

Pas besoin de bougies ni de lampes à huile. Le ciel est semé d'étoiles que Dieu, chaque soir, allume à notre intention. La lune est leur reine.

Seuils, bancs de pierre encore chauds de soleil, sont garnis d'hommes, de femmes, d'enfants, attentifs au moindre souffle de fraîcheur. Près d'eux, des crapauds flûtent. Plus loin, les grenouilles des étangs, avec leur voix rauque, se félicitent de vivre dans l'eau.

Les tilleuls des Promenades sont bleus. Insensibles à la lune, les deux grands sapins restent noirs.

M. Letourneur, rat-de-cave, est un savant. Personne n'en doute, puisqu'il gagne cent cinquante francs par mois à se fatiguer peu. Pourtant, on estime qu'il déraille quand il dit que les étoiles et la lune sont beaucoup plus grosses qu'on ne les voit. On n'est pas tout à fait des idiots. On sait que la distance rapetisse les gens et les choses, mais, n'est-ce pas? il y a mesure en tout.

La lune, les étoiles, — pour l'instant, laissons le soleil où il est, — ont été créées par Dieu, qui tenait à nous éclairer. Comme ça, nous pouvons faire des économies de chandelles, de bougies, d'huile à brûler.

On y passerait volontiers toute la nuit. On commence à sentir la brise du soir. On en boirait. C'est plus fort que nous : à dix heures, plus personne sur les seuils, sur les bancs de pierre. On a fermé portes et volets « de crainte des voleurs », mais la lumière de Dieu trouve encore moyen de pénétrer chez nous.

Alors, pour ne plus la voir, on ferme les yeux avec un peu de honte, comme quand on fausse compagnie à une personne riche qui ne demande pas mieux que de vous rendre service.

L'ORAGE

Qu'est-ce que le bon Dieu nous veut donc pour faire péter sur nous son tonnerre comme cent mille diables! A trois lieues d'ici, les gens sont tranquilles comme Baptiste : chez nous, c'est tout bonnement épouvantable.

On a beau avoir fermé les volets: on est tout ébarlutés par les éclairs qui se suivent sans discontinuer. Ça raye le ciel noir d'un bout à l'autre. On est tout abasourdis par le tonnerre, et, quand ça claque, d'un coup sec, plus

souvent qu'on ne voudrait, chacun se dit : « Je suis fendu comme un arbre. Je suis mort! »

La grêle ronfle sur les tuiles. La pluie dégouline de partout. Elle ravine nos rues. Un vent de tous les tonnerres s'engouffre dans nos cheminées.

Ah! cette fois, ça y est! La terre est fendue en deux, du haut en bas. Mais qu'est-ce qu'ils ont donc là-haut, dans le ciel? Qu'est-ce qu'on a bien pu leur faire? La force de la grêle augmente. La pluie, c'est un déluge. Autant dire qu'il n'y a plus d'éclairs : tout le ciel est en feu, qu'il n'y a plus de tonnerre : ça n'arrête pas plus de péter que les cinq cent mille bourriques du diable, et, tout ça, juste pour nous. C'est trop. Misère de misère! Est-ce que ça ne va pas bientôt finir?

Il ne manquait plus que ça! Voici que la cloche de la chapelle du Vieux-Château se met à sonner. Sacrée garce de mère Dominique! Comme elle a peur, elle veut que, nous autres aussi, on ait la frousse. Il paraît qu'on ne doit tirer la corde que dans les cas désespérés. Or, on s'est laissé dire que c'est le meilleur moyen d'attirer la foudre.

Pourtant, si, des fois, les gars de là-haut entendaient la cloche comme un appel au secours, comme une prière? Est-ce qu'on sait jamais!

Tiens!... Tiens!... On dirait que ça se calme. La grêle s'est arrêtée. Pour la pluie, bien sûr que ça n'est pas fini, mais le tonnerre pète moins fort. Le ciel n'est plus en feu. Ecoutez un peu la cloche!

Il n'y a pas à dire : Mme Dominique sait ce qu'elle fait. Les gens qui nous parlent de la science, qu'ils essaient donc d'arrêter un orage en cinq sec!

L'HIVER

Il y a les jours et les nuits où un vent doux souffle sur les arbres et sur la terre qui portent le deuil de leur verdure. Le ciel lui-même est noir. Dans certains intérieurs la question se pose : ne vaudrait-il pas mieux laisser le poêle s'éteindre? La cheminée suffirait. Des vieilles s'in-

terrogent de seuil à seuil. Jamais de leur vie elles n'ont vu un temps pareil. Est-ce que, par hasard, les saisons ne se feraient plus? Il est vrai qu'il n'y aurait rien d'étonnant, avec toutes les horreurs dont on entend parler; il paraît que la Martine vient de s'accabaner avec Bardet.

Il y a les jours et les nuits où le verglas se forme sur le sol. Ceux qui rentrent, le soir, ou qui sortent, le matin, ont des airs de vrais polichinelles qui font des contorsions pour amuser la galerie, qui les observe de derrière ses vitres. Des gars font les farauds: rira bien qui rira le dernier! Quand ils s'étalent les quatre fers en l'air, c'en est une bénédiction. Mame Boussard, ça n'est pas pour vous mentir, et vous me croirez si vous voulez; j'ai mis un bon quart d'heure, au lieu de deux minutes, pour aller au puits et pour en revenir avec mon seau. J'étais comme une vraie empigée. Si ça devait continuer, il vaudrait mieux donner sa démission de chrétienne, soit dit sans offenser le bon Dieu.

Il y a les jours et les nuits où les maisons n'ont plus de toits de tuile, ni d'ardoise, ni de chaume : elles sont couvertes en neige. Les arbres de nos bois se dressent comme des bâtons tracés à l'encre noire sur une grande page blanche. Les angelus, les sonneries des messes et des vêpres, ne vont pas loin, étouffées par les abat-sons du clocher que recouvre la neige. Souvent, elle reste des semaines de suite sans fondre. Le soleil a beau se montrer un peu, certaines après-midi : il n'a pas grand pouvoir sur elle; c'est tout juste s'il tire un peu d'eau des aiguilles de glace qui pendent à la dernière rangée des tuiles et des ardoises. Sans les cantonniers, nous serions bloqués chez nous. Ils passent avec leur traîneau, chargé de grosses pierres, dont le nez pointu entre dans la neige. Il la rejette à droite, à gauche. C'est l'âne de Bussière qui y est attelé. Il est moitié gris, moitié blanc, avec la croix noire sur le dos, et c'est lui qui entre dans la neige avant le traîneau, et les cantonniers le suivent comme des espèces d'Hébreux qui traverseraient une mer blanche.

Il y a les jours et les nuits de février où règne un froid sec. Plus clair qu'en plein juillet, le soleil a l'air glacé.

Quant au vent de bise, ne nous en parlez pas. Il nous bleuit le nez et nous fait rouges les oreilles. Il siffle dans les haies nues et noires. Il s'en faut que la neige ait disparu, mais elle a cessé d'être molle. Gelée, elle s'étale à son aise sur la glace qui cache nos étangs et notre rivière, et nous sommes fiers d'avoir des puits où jamais l'eau ne gèle. Il est vrai que le malheur ne serait pas grand. Il fait trop froid pour que nous en buvions, et, pour nous débarbouiller le matin, nous attendons les chaleurs.

Notre seule distraction, c'est de voir les gamins, le jeudi, faire des bonshommes, des cabanes, des tours de neige, et surtout des glissoires où ils en usent, des paires de sabots, où ils en font, des culbutes! Autrement, on n'entend plus parler de rien, ni de personne. Chaque maison est une espèce de petite forteresse d'où l'on ne sort que pour se ravitailler sous le froid de l'ennemi. Nos ménagères ne s'arrêtent plus pour jacasser au beau milieu du chemin, ni même dans la Grand'Rue. Quand elles se rencontrent, c'est bonjour, bonsoir, quel temps, croyez-vous, madame! Chaque famille vit à huis-clos. On ne sait plus ce qui se passe chez les autres.

Alors, aux veillées, qui ne sont pas longues, pour ne pas rester à ne rien dire, on se raconte des histoires des temps anciens, qui sont arrivées à des gens qu'on n'a pas connus, des histoires de voleurs des grands chemins, de loups affamés, d'apparitions, de revenants, du diable. Il faut dire que ça n'est pas très rassurant. Lorsque le vent de bise, qui souffle de toute sa force, se mêle d'ébranler nos portes, on quitte sa chaise et le coin du feu pour s'assurer qu'elles sont bien fermées. Pourtant, maigres comme un cent de clous, riches de quatre sous qui se battent en duel, on ne devrait avoir peur, ni des loups, ni des voleurs. Quant aux apparitions, aux revenants, au diable, ça ne les gêne pas qu'une porte soit ouverte ou fermée.

On finit par se fourrer dans des draps froids comme la misère du monde. On est si lents à s'endormir qu'on a le temps d'écouter la glace se former sur les vitres, dans le seau de bois, et de regarder, par l'imposte, la lune, qui

ne doit pas avoir chaud, non plus, en plein milieu du ciel où elle n'est abritée par rien.

LE POT AU FEU

Sur le charbon de bois le pot au feu mène son humble vie. Sans lui, l'atmosphère d'un dimanche d'automne ou d'hiver serait dépoétisée.

Son couvercle tressaille. A intervalles presque réguliers, des gouttes d'eau bouillante s'échappent, pressées de se résoudre en vapeur.

Tout en lisant un livre de piété, Mme Boussard est attentive de l'œil et de l'oreille. Elle a déjeuné mieux que les jours ordinaires. De la messe, du prône, elle n'a pas perdu une note, ni un mot. Les vêpres, que suivront le Salut et la récitation du rosaire, elle les attend sans impatience.

Elle aime à assister à la lente cuisson de son pot au feu. C'est une vieille coutume dominicale que lui a transmise sa mère, qui la tenait elle-même de ses ancêtres.

Au dehors, la bise siffle sur les herbes flétries. Dans la pièce qui lui sert de cuisine, Mme Boussard a de petits frissons d'aise. Elle se sent à l'abri de la misère et du froid. Elle pense aux pacants qui marchent sur les longues routes, aux malheureux qui, dans leurs masures, aujourd'hui comme hier, n'auront qu'une soupe dont l'eau, le sel et des croûtes de pain feront tous les frais.

Devant l'âtre obscur qu'éclairent les flammes jaillies des bûches, elle finit pas s'assoupir. Comme en rêve elle entend, à deux heures, sonner le premier coup des vêpres. Trente minutes après, le deuxième ne la réveille pas. Au troisième, comme par grâce spéciale, elle ouvre les yeux et se lève.

Vite, elle écume son pot au feu, met de cendres, sur les charbons, juste ce qu'il faut. Que ne peut-elle rester ici! Dans l'église il fait froid, mais, d'assister aux vêpres, c'est une tradition qu'elle tient de sa mère, qui la tenait elle-même de ses ancêtres.

Elle se hâte, ferme sa porte à clef, arrive juste au mo-

ment où M. le curé chante son *Deus, in adjutorium meum intende*. De la suite, elle ne perd pas une syllabe. Elle n'en attend pas moins que la cérémonie touche à sa fin. Elle envie secrètement les ménagères qui restent chez elles.

Le *Magnificat* lui plaît beaucoup, et elle ne peut s'empêcher d'entendre imaginairement son pot au feu qui ronronne. Elle voudrait être simultanément à l'église et dans la pièce qui lui sert de cuisine. Elle voudrait surtout ne penser qu'à la prière. C'est plus fort qu'elle : l'image de son pot au feu l'obsède.

Quand c'est terminé, elle se hâte de le rejoindre. Il s'est bien comporté. Elle est satisfaite de lui. Elle l'est moins d'elle-même. Pour se punir, elle se met, devant le feu qu'elle a ravivé, à réciter les psaumes de la Pénitence, tout en pensant au bon repas qu'elle va faire tout à l'heure, avec un bon verre de vin pur, le plus tôt possible, dès qu'elle en aura fini avec ses psaumes.

LA BOURGEOISIE

Il ne nous viendrait pas à l'idée de lui demander ses lettres de noblesse.

Ce que nous savons d'elle, c'est que, sans faire œuvre de ses dix doigts, elle peut vivre dans des grandes maisons percées d'un tas de fenêtres, bâties sur des caves remplies de vins qui ne sont pas pour nos becs.

Nous ne lui demandons que de nous faire travailler dans ses jardins et dans ses bûchers, nous, les traîne-sabots, au lavoir et dans ses buanderies, nous, les traîne-cotillons.

Pour le reste, ça ne nous gêne point qu'elle fasse des embarras avec ses calèches, ses fusils de chasse, ses jupons qui sentent fin, ses gamins en paletot et en bottines quand les nôtres portent blouse et sabots.

Quand ils ont douze ans, elle les envoie dans des lycées. Ses gamines, elle les laisse au pensionnat des Sœurs jusqu'à dix-huit ans, à moins qu'elle ne les mette chez les Ursulines d'Avallon, ce qui est mieux porté.

Nous, les traîne-sabots, quand on rencontre ses femmes jeunes, on donnerait des années de notre vie pour les voir pisser. Nous, les traîne-cotillons, c'est plus fort que nous; on ne se sent pas de la même race qu'elles. Quand elles veulent bien causer avec nous, on est comme ébarlutées. On tâche de mieux parler qu'entre nous autres, et on fait ce qu'on peut, en tortillant du derrière. On leur donne du « madame » tous les dix mots, gros comme la cuisse. On est toujours de leur avis.

On n'a que des prévenances pour leurs gamins, pour leurs gamines, pour leurs domestiques aussi.

Avec ça, si la bourgeoisie n'est pas contente, c'est qu'elle est difficile. Heureusement, si on ne s'enrichit pas à travailler pour elle, on n'a jamais entendu dire qu'elle se plaigne de nous.

LES HÉBÉTÉS

C'est nous, les petites gens. C'est comme ça qu'on s'appelle entre soi. Je dis à ma bourgeoise, — une fameuse, une jolie bourgeoise! — : « Tais-toi donc, espèce d'hébétée! » A l'occasion, elle me dit : « Tu ferais bien mieux de te taire, espèce d'hébété! »

Quand on y réfléchit, c'est vrai, qu'on ne vole pas le mot. On ne voit pas clair dans la vie. On cligne des yeux comme des chouettes ébarlutées en plein midi de Juillet. On ne se sent à l'aise que dans le noir.

Pitouche, qui fait des journées pour pas cher, et qui trouve moyen de se payer un verre de vin rouge, à l'auberge, pour deux sous, Pitouche n'aime pas que les autres parlent de lui. Il ne sait pas quelle contenance prendre quand les gars disent : « C'est comme Pitouche! » Il voudrait se fourrer dans un trou de souris.

Autant le dire tout de suite : on est tous un peu comme Pitouche.

On a ses petits moments d'orgueil comme tout un chacun, bien sûr. Des fois, on se croit les premiers moutardiers du pape. C'est rare. Le reste du temps, on se tient à sa place. On n'est jamais aussi heureux que chez soi dans sa maison, une fameuse, une jolie maison!

Une pièce, un grenier, un bout de cave où il n'entre jamais une goutte de vin.

On a été à l'école chez l'instituteur ou chez les Frères, nos bourgeoises, — des fameuses, des jolies! — chez l'institutrice ou chez les Sœurs, avant la guerre de 70, ou peu de temps après. On ne parlait guère du certificat d'études, dans ces années-là. On a eu bien de la peine à apprendre à lire et à écrire.

On a fait notre service militaire : tous soldats de deuxième classe par protection. Pour ce qui était d'arriver caporaux, on pouvait s'attacher une gamelle. On s'est mariés avec nos bourgeoises, qui en savent encore moins que nous, mais elles ont la langue mieux pendue. Dame! elles ne sont pas jolies, mais les jolies ne sont pas pour nos becs. Malgré ça, on les fout enceintes plus souvent qu'à leur tour, parce qu'il faut bien qu'on se soulage les reins. Qu'est-ce qui en sort? La misère. Des trôlées de marmaille qui gueule, qui pisse partout, qui coûte cher à élever, cher pour nos malheureux porte-monnaie où les pièces de vingt sous se battent en duel.

Car, voyons, qu'est-ce qu'on fait, nous autres? On n'est pas des paysans, qui ont bétail et volailles, champs et prés, et qui sont sûrs de se tirer d'affaire sans dépendre de personne. On n'est pas des ouvriers des villes, qui sont sûrs de toucher leur paye à la fin de la semaine. Oh! ça n'est pas à dire qu'il y ait gras pour les petites gens des campagnes et des usines, mais, nous autres, on est des journaliers de petite ville, entre le cul-terreux et l'ouvrier.

On ne possède rien. On ne connaît aucun métier. On est à la disposition de tout le monde pour mettre du vin en bouteilles, pour scier du bois, pour bêcher les jardins, pour travailler dans les coupes, pour curer les étangs ou la rivière, pour aider aux foins et aux blés dans les environs, pour tirer de la pierre dans les carrières, pour refaire les chemins sous les ordres des cantonniers. Pour nos bourgeoises, — des fameuses, des jolies! — c'est la même chose.

Alors, on se demande ce qu'on fait sur la Terre. On

se dit que nos pères auraient mieux fait de garder leurs instruments de travail dans leur culotte. D'un bout de l'année à l'autre, on est obligés de regarder à deux sous. On ne peut pas fumer à son goût. Ma parole! on était plus heureux à la caserne avec un paquet de gros-cul tous les deux prêts, trois paquets par mois. On ne peut pas aller à l'auberge comme on voudrait. On ne peut pas manger à son appétit, excepté la soupe et les pommes de terre, et encore! Quand la bourgeoise va à la boucherie, on fait une croix à la cheminée. Quand on s'entasse un litre de rouge à domicile, il faut que ça soit Pâques, Noël ou le Quatorze. Le reste du temps, l'eau du puits n'est pas faite pour les chiens.

On porte des culottes et des blouses faites de pièces et de morceaux de toutes les couleurs : du blanc, du gris, du bleu. Heureusement que les bourgeoises — des fameuses, des jolies! — n'y mettent pas de rouge, de vert, ni de jaune. On aurait l'air de vrais arlequins. Tels qu'on est, c'est déjà bien suffisant.

On a dans les quarante, cinquante ans. Ça n'est pas demain que notre misère va prendre une autre tournure. On se repose plus souvent qu'on ne voudrait. On récolte vingt sous par-ci, à cinq de l'heure, trente, quarante, par-là. Quand on se fait un écu dans une journée, c'est à ne pas y croire. Si on ôte les dimanches, les jours de fête, les semaines de pluie et de neige, impossible de gagner plus de six cents francs par an. Cinquante francs par mois! On pourrait penser aux bourgeois qui se les roulent dans la farine, aux bourgeoises, — des vraies, celles-là, — qui pètent dans la soie. On est des hébétés, voilà ce qu'il faut dire. Les bourgeois ont fait des héritages. Nous autres, tout ce qu'on a hérité, c'est de la misère. Les bourgeois ont des capacités. Nous autres, on ne sait rien faire. On est des hébétés.

L'hiver, on passe ses journées à se tourmenter au coin du feu. La bourgeoise piaille, pire que les gamins. « C'est malheureux! qu'elle dit. Tu n'es donc bon à rien, qu'à te tourner les pouces? »

On pense qu'elle n'a point tort, et c'est comme si on

sentait, sur nos épaules et sur nos reins, la vie plus lourde qu'un sac de cent kilos de farine ou de pommes de terre.

LES LAVEUSES

Paraît qu'il faut laver son linge sale en famille. Jamais ça n'a été plus vrai que pour nous autres.

La bourgeoisie nous paie. On n'a rien à dire. Vingt sous par jour, nourries à midi, pas trop mal, suivant les maisons, du vin, des fois la goutte par-dessus le marché, mais ses draps et ses chemises nous en racontent, des histoires! Et ses serviettes, donc, et même ses torchons!

La bourgeoisie a ses bonnes, mais elles ne peuvent pas tout faire. Une par maison, pas plus. Alors, nous autres, on est là pour un coup de tapoir, et même pour plusieurs.

Nos deux usines principales, c'est le lavoir du Préaudon et celui de la rivière, au-dessus des moulins, où l'on voit filer plus d'étrons que de pièces de vingt sous. Au Préaudon, c'est de la belle eau du bon Dieu, pure, claire, fraîche.

On se retrouve entre soi, et aussi avec des femmes qui lavent pour leur compte, une fois par semaine, et aussi avec des jeunes garces de bonnes qui en racontent des vertes et des pas mûres quand elles étalent un drap, le devant ou le derrière d'une chemise.

Notre pire temps, c'est l'hiver, quand il faut casser la glace avec des pioches. On a beau apporter, chacune, son fourneau à charbon de bois : ça n'est pas ça qui nous réchauffe les mains, qu'on a rouges de froid, comme des pattes d'écrevisses cuites.

Le printemps, l'été surtout, on laverait pour rien, histoire de barboter comme des canes dans l'eau fraîche.

C'est là que nos langues se dégèlent, et qu'on passe en revue l'histoire de tout un chacun. Plus on cause, et plus on s'excite à l'ouvrage.

Jamais on ne travaille mieux pour la bourgeoisie qu'en tapant sur elle.

Oh! Excusez. On voulait dire : sur son linge.

LES AUTORITÉS

Quand on parle des autorités, il faut voir ça, qui en vaut la peine.

Pour nous autres, c'est des gars qui ont le bras si long qu'il va jusqu'à Paris, qui peuvent nous faire avoir des places dans les chemins de fer, — pas pour voyager, bien sûr, — ou bien, ici, nous faire nommer cantonniers, facteurs.

Les autorités, pour nous, c'est le maire et ses deux adjoints. Oh! certainement qu'on les connaît bien, mais, enfin, quand on va à notre hôtel-de-ville, — excusez du peu : on en a un, tout comme les Parisiens, — et qu'on entre dans la grande salle des mariages, et qu'on voit M. le maire avec son écharpe, ça nous en bouche un. Il est notaire, dites donc! Et, dame, un notaire, c'est un gars qui en sait long. Ça n'est pas nous autres qu'on se débrouillerait dans ses papiers, dans ses actes. Quand on va par hasard dans son étude, pour des affaires de quatre sous, c'est la même chose que quand on entre dans la salle des mariages.

Quand Jaluzot, notre député, fait sa tournée chez nous, il va voir notre maire. Hé! dites donc, qu'est-ce que vous pensez de ça? Les députés, encore des gars pas ordinaires. Ça mène la vie large à Paris. C'est au mieux avec les ministres, avec le président de la République. On connaît bien M. Renault, notre maire. Il connaît bien Jaluzot. Jaluzot connaît bien Loubet. Alors, n'est-ce pas? c'est comme si, nous autres, on était au mieux avec Loubet. Ça n'est pas à dire qu'on soit plus riches. Ça fait tout de même plaisir.

Les adjoints, il ne faudrait pas non plus en rigoler, ni des conseillers municipaux. Ceux-là, ma foi! il y en a qu'on tutoie, qu'on leur tape sur le bide, mais c'est aussi des gars qui ont le bras long. A une séance du conseil ils peuvent vous faire rendre justice, en dehors du juge de paix, bien entendu.

Encore un gars qui n'est pas le premier venu! Pour se

débrouiller dans les articles du code, il faut qu'il en sache long. Il vaut mieux l'avoir pour que contre soi. Ça n'est pas dire qu'on lui graisse la patte, mais, des fois, un poulet placé au bon moment, on ne sait jamais, ou une oie, quand Noël n'est pas loin.

Et les rats-de-cave pour les aubergistes! Et les huissiers! Et l'instituteur! Et Carrier, le garde-champêtre, qui peut vous coller un verbal comme une merde! Et M. Lair, le secrétaire de la mairie, qui a une écriture magnifique, qui donne des leçons de piano, qui dirige notre fanfare, et qui joue si bien du piston! Nous parlons du cornet à pistons.

Tout compté, ils sont bien une vingtaine de gars, pas ordinaires, au-dessus de nous. On a beau trinquer avec eux, à l'occasion : n'empêche qu'on ne les vaut pas. On se rend compte qu'ils font ce qu'ils veulent avec nous. Des fois on rouspète : c'est pour la frime.

Le mieux qu'on ait à faire, et le plus utile, c'est d'être en bons termes avec eux, comme s'ils étaient nos propriétaires.

VIEUX ET VIEILLES

Alors que j'en ai dix, ils ont quatre-vingts ans, et plus.

Tout ce qu'ils ont hérité de leurs ancêtres, c'est de ne savoir ni lire, ni écrire.

Ils auraient pu voir la petite ville se développer. Ils l'ont vue, en effet : ils n'en gardent aucun souvenir.

Ils se rappellent mieux la vieille église : ils ne la regrettent pas. Plus vaste, la neuve est plus belle.

Ils vivent de pain, qui coûte cher, de pommes de terre, de fromage dur, de noix sèches. Dans des masures ils ont des loyers annuels de trente francs.

Disons-le tout net. Ce sont de vieilles bêtes, qui ne savent rien faire. Ils seraient bons, tout juste, à bêcher, à fendre les souches, à scier le bois de moule. Elles pourraient, tout juste, faire les gros travaux de nettoyage chez la bourgeoisie.

Ça n'est peut-être pas une raison pour qu'ils souffrent de la faim. L'âne, le cheval, le bœuf, n'ont pas à se préoc-

cuper de leur nourriture, et, s'ils n'usent pas du vin, c'est qu'ils ne l'aiment pas.

Vieux et vieilles ne trouvent pas à s'employer comme le bœuf, comme le cheval, comme l'âne. Il faut pourtant qu'ils assurent leur manger.

S'ils ne boivent que de l'eau, ce n'est pas qu'ils détestent le vin. Par amour-propre, ils disent que, s'ils n'en achètent jamais, c'est que ça leur tournerait la tête, et qu'ils ont besoin de garder toutes leurs idées.

LE CLERGÉ

Ce que racontent notre curé-doyen et son vicaire, quand ils prêchent, on l'écoute : on n'y croit pas plus que ça.

Ils nous disent que Dieu existe, qu'il n'a pas eu de commencement, qu'il n'aura pas de fin, qu'il tient une espèce de registre de nos pensées et de nos faits et gestes. On n'y comprend rien du tout.

Quand on voit le ciel, quand on sait — si ignorants qu'on soit, — que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil, de même que les autres pla... Attendez un peu, qu'on cherche le mot! C'est ça : de même que les autres planètes, on se demande vaguement pourquoi ces garces-là ne seraient pas aussi bien habitées que la Terre.

Oh! certainement, ça ne changerait rien à notre sort. On aurait au moins la consolation de se dire qu'on ne serait pas les seuls à trinquer.

Ce qu'il faut reconnaître, c'est que ces deux gars-là ont la langue bien pendue. Celui qui leur a coupé le fil n'a pas perdu son temps, ni son argent. A l'idée seulement de causer en public vingt minutes de suite, on en a froid dans le dos.

Et puis, ils vous racontent des choses qui vous y font encore plus froid, quand ça ne serait qu'à propos de l'enfer où l'on brûle jusqu'à la fin des fins, c'est-à-dire tout le temps.

Probable qu'ils savent de quoi il retourne, mais ça n'est pas drôle.

Tu meurs en état de péché mortel, vieux; simplement

une idée qui te sera venue une minute avant de mourir. Tu n'as pas le temps de le regretter, ni de te confesser : te voilà condamné à brûler tout le reste de l'éternité. Ça n'est pas rien.

Tu ne trouves pas ça un peu raide? Qu'est-ce qui se passe donc là-haut? C'est pire qu'à la caserne.

Alors, on en laisse plus qu'on n'en prend, mais on ne sait pas trop si l'on a raison ou tort. On est les premiers à saluer le doyen et son vicaire quand on les rencontre. C'est encore deux gars avec qui il vaut mieux être bien que mal. Eux aussi, ils ont le bras long, du côté du ciel.

Ils parlent latin et grec mieux que, nous autres, français. Ça n'est pas donné à tout le monde.

Et l'argent qu'ils gagnent à ne pas trop se fatiguer! Ça n'est rien de le dire. Ils touchent de l'Etat comme des particuliers. Ils ne sont pas à plaindre.

Nous autres, quand on va par hasard à la grand'messe pour se distraire, et qu'on les entend raconter que les pauvres auront leur récompense dans le ciel, on a envie de lever la main pour demander la parole. On leur dirait : « Les riches aussi, puisque vous êtes des riches, vous deux. »

Rien qu'à cette idée, les cheveux nous dressent sur la tête. Jamais on n'oserait parler à voix haute dans notre église. Dieu y habite. Il serait capable de nous foudroyer raide comme balle.

L'AUBERGE

Nous en avons plusieurs dans nos rues, sur nos routes, c'est-à-dire dans nos faubourgs. Où il vaut mieux la voir, c'est dans certains de nos villages.

Elle occupe toute la chaumière : une seule pièce, où la famille a ses meubles et tous ses ustensiles, avec une seule table, plus longue que large. C'est même drôle, les soirs d'hiver, quand les buveurs ne veulent pas démarrer, et que la patronne a sommeil. Le lit a beau être dans le fond : il y a toujours des gars pour y voir clair, pour loucher de son côté quand elle n'est pas trop vieille.

Il faut entendre ce qu'ils racontent. Le patron en prend

et en laisse. Pourvu que son commerce marche, il fait la sourde oreille. Il va même jusqu'à rigoler avec les gars quand il y en a un qui va pincer les fesses de la patronne au moment où elle saute dans le lit.

On y voit des jambons en sacs accrochés, dans la cheminée, à des clous noirs de suie, des grappes d'oignons qui pendent aux solives comme des épées de madame Oclès : pas de danger qu'il leur en tombe une sur la tête! Ils les dévoreraient tout crus en les arrosant d'un fameux litre de supplément.

Ils en ont chez eux à leur suffisance, mais ça serait meilleur à l'auberge, à cinq heures du soir, un dimanche d'hiver, devant la cheminée où flambe un feu à rôtir tous les damnés, ou une bonne oie bien juteuse.

Pour l'été, le patron cloue, dehors, deux planches sur quatre pieux, le plus possible à l'ombre. S'il y a un ou deux arbres par là-dessus, ça n'en va que mieux. La coteric boit en plein air, mais, du plein air, elle en a déjà jusque-là. Elle y trouve moins de plaisir que par temps de brouillard ou de neige. Elle a trop soif pour bien profiter du vin. Elle est aussi plus fatiguée. Elle fauche et rentre ses foins. Elle moissonne et rentre son froment. En octobre, ça n'est pas un repos que d'arracher les pommes de terre, en novembre de labourer et de semer, mais les journées sont moitié moins longues.

C'est pourquoi la coterie met les gorgées doubles, tous les dimanches, et même certains soirs de semaine, de la fin des pommes de terre au commencement des foins.

Avec ses tables de marbre, son poêle de faïence, son parquet, ses murs peints, ses chaises, le café ne lui plairait pas. Ce qu'il lui faut, c'est la vieille auberge, noire, enfumée, où elle s'assoit sur deux bancs qui ont la longueur de la table, où elle peut cracher à son aise sur les carreaux sales ou sur le sol battu. Elle y fume ses brûle-gueule. Elle y manipule ses jeux de cartes écornées et crasseuses.

Elle n'est jamais aussi heureuse qu'à la minute où l'un des siens lâche un pet, sourd, ou sonore, ou arrondi et plein, ou flûté. Personne ne peut dire d'où il est parti.

S'il est flûté, ils en désignent la patronne comme la créatrice responsable, pour peu qu'elle soit encore jeune.

NOS VILLAGES

Ça ne nous gêne point que les gars de Paris à bottines vernies et à lorgnon appellent notre petite ville un village.

On leur conseillerait seulement d'essayer de passer deux jours de suite — pas plus, — dans un de nos vrais villages, au beau milieu des bois.

Ils y trouveraient un cheveu. Jusqu'à la fin de leur vie ils pourraient y chercher une auberge avec un lit pour les voyageurs, même si ce n'était qu'un lit de fougère, sans draps.

Ils sont fiers de leur ignorance, d'où personne ne peut les débusquer. Pour eux, tout ce qui n'est, ni Paris, ni chef-lieu de département, c'est un village.

Qu'ils tâtent donc un peu des nôtres!

Ils y verront des vraies chaumières, sombres, pas même pavées, où du liquide sale croupit dans les creux de la terre battue, des étables et des écuries qui lâchent dans les chemins ravinés des ruisseaux de purin noir, devant les portes des amas de fumier qui sent fort, de la paille et des fougères qui pourrissent à destination d'engrais, des mares d'eau pas propre où les canards barbotent, où se vautrent les cochons, et même les mioches à peu près nus.

Ils y verront les bêtes vivre en communauté avec les paysans, des vrais, ceux-là, qui ne tirent leur subsistance que des produits des champs et des bois. Ils n'y rencontreront pas un homme en veston, pas une femme en chapeau, mais ils n'auront que l'embarras du choix entre les gars qui sont, tout à tour, laboureurs, semeurs, bûcherons, tondeurs de haies, éleveurs de bétail et de volaille, moissonneurs, faucheurs, batteurs en grange, réparateurs de chariots et de charrettes, d'outils et de harnais.

Ils y verront des vieux qui n'ont passé, ni par l'école, ni par la caserne, qui ne sont pas des saints, qui ne savent ni lire, ni écrire, mais qui ont des airs de patriarches,

des hommes d'âge mûr qui ont fait leurs cinq ans, des gars qui n'en ont fait que trois, mais qui ont trouvé le temps fameusement long dans les garnisons de l'Est, des gamins qui ne vont à l'école que par force (une lieue à l'aller, autant au retour), et qui n'ont dans le sang que la culture des terres, des femmes pas jolies, vieilles à quarante ans, et qui sont encore plus avarpées que nos ménagères, et qui passent des jours et des nuits à préparer le beurre, le fromage, la crème, qu'elles apportent à notre marché du jeudi, sans compter poules et poulets, oies et canards, qui leur donnent souvent des inquiétudes.

Ils verront de quinze à cinquante chaumières plus ou moins tassées dans une clairière. Ils se demanderont ce que font les gens qui vivent là. Ils n'y comprendront rien et reviendront à notre petite ville, où ils trouveront deux bons hôtels, trois cafés convenables, des boutiques pas trop mal achalandées, et, rentrés à Paris avec leurs bottines vernies et leur lorgnon, ils diront que nous sommes des villageois.

Ces gars-là sont d'une suffisance!... Ils savent tout, c'est entendu. La seule chose qu'ils ne sachent pas, c'est qu'il y en a des milliers qu'ils ignorent.

LES ENCORNÉS

Ils n'habitent pas dans la petite ville : ils y seraient dépaysés; et puis, ils lui vaudraient une apparence de rusticité dont elle ne veut pas, n'en déplaise à ces idiots d'écrivassiers qui s'imaginent tout savoir, et qui ignorent qu'une petite ville n'est pas une commune rurale, et que celle-ci n'est pas un village.

Elle les relègue — ce sont les encornés que je veux dire, — à l'extrémité de ses faubourgs. Nous en connaissons pourtant dont les étables sont moins éloignées : elle feint de ne les pas sentir.

Volontiers elle fermerait les yeux lorsqu'elle voit, dans ses rues, des traces de leur passage, mais ces bêtes lui rendent tant de services! Des « coupes », elles lui amènent ses fagots et son bois. Elles transportent les plus

lourds fardeaux. Quand nous déménageons, c'est à elles que nous avons recours. Les meubles sont calés, avec des bottes de paille, contre les ridelles du chariot.

Non contentes de travailler comme des bœufs, les vaches la fournissent de lait.

Ils vont, tous, d'un pas lourd, comme des paysans chaussées de gros sabots. Ils avancent, les cornes écartées. On a peur d'eux quand on ne les connaît point par leurs noms.

Le soir, nous les entendons meugler de satisfaction près des abreuvoirs. Leur journée finie, ils vont pouvoir se reposer sur leurs lits de paille.

Les jours de foire, ils arrivent de tous les environs. Ils se rassemblent comme pour une fête. L'un d'eux va-t-il prendre la parole? Ils sont là, qui ruminent. Leurs mâchoires jouent. On dirait de vieux ou d'innocents qui font effort pour dire un mot. Ils l'ont oublié, ou ils ne le sauront jamais.

Parfois, on entend leurs cornes, qui s'entrechoquent, sonner comme du bois creux.

Où nous aimons le mieux de les voir, c'est quand nous allons nous promener, le dimanche, après vêpres. Dans les prés, ils sont chez eux. Les uns, debout, sont occupés à paître. Les autres, allongés, pattes invisibles, on dirait qu'ils ont été posés sur l'herbe par un Dieu vigoureux.

Nous, qui ne savons rien, nous pensons pourtant, à notre manière, très vaguement, à des divinités muettes qu'autrefois honorèrent les hommes, et c'est, pour nous, comme s'ils ruminaient, toujours la même, une idée d'éternité.

HENRI BACHELIN.

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LES POÈMES

François-Paul Alibert : *Mirages*, Corréa. — Nicolas Beauduin : *Mare Nostrum*, « éditions du Trident ». — A. Druelle : *la Terre est en Sève*, « éditions du Sagittaire ».

Je ne connais pas de situation littéraire plus décevante que la situation du bon poète François-Paul Alibert. Bon poète, nul ne conteste ou ne pourrait, avec quelque raison, contester qu'il le soit; les vers bien faits, harmonieux, emplis de sens, d'images et de musique naissent à son vouloir, innombrables et mieux que satisfaisants, caressants, enchanteurs. Et cependant ces **Mirages** dont il nous offre aujourd'hui le recueil, en cela analogue à maints recueils du même poète, fatiguent, découragent tôt la sympathie et l'attention du lecteur. J'ouvre le volume au hasard :

Mais moi, qui m'apprendra la chanson du pêcheur?
Voile, écume, alcyon, quelle unique blancheur
Presque disparaissante à l'horizon recule?
Tel démon qui se trouve autour du crépuscule,
Va-t-il nous entr'ouvrir le funèbre sommeil
Ou l'esprit, quand revient le coucher du soleil,
Gorgé de solitude et de mélancolie,
De toute chair complice un instant se délie
Jusqu'à se retourner de soi-même orphelin
Dans la sourde stupeur du monde à son déclin?...

Malaisé serait-il, à mon avis de rencontrer chez quelque autre poète une suite plus harmonieusement menée de vers pleins de leur saveur et de plus agréable consonance. Mais cette consonance est continue; jamais elle ne fléchit, elle ne

sinue selon d'autres allures, ne s'abaisse ou, encore, ne s'élève un instant au-dessus de soi-même. Cet éclat continuel et partout égal engendre d'autant plus invinciblement une lourde impression de monotonie, que l'élocution du poète demeure soumise à des procédés discursifs qui flattent bien, un instant, les esprits, mais ne les arrêtent pas longuement, parce que dans cette uniformité rien n'existe, ne surgit qui frappe spécialement l'imagination ou ne l'arrête; il n'en résulte jamais, ou presque — une magie d'évocation. On voudrait F.-P. Alibert moins parfait, mais doué d'une force qui fût quelquefois pathétique.

Voile, écume, alcyon, quelle unique blancheur
Presque disparaissante à l'horizon recule?

Cette unique blancheur, le poète a beau la signaler, on ne la voit, en vérité, ni se montrer, ni disparaître : il le dit, on s'en rapporte à ce qu'il dit, mais on ne l'a vu ni senti. Qui donc subit, jusqu'au tourment, la nostalgie des vers qui suivent, et, mieux qu'en s'efforçant d'égaler, en vain, sa vision à celle que le poète prétend nous imposer, accepte d'instinct, maîtrisé par le prestige du verbe, que

... l'esprit, quand revient le coucher du soleil,
Gorgé de solitude et de mélancolie,
De toute chair complice un instant se délie...

Vous l'affirmez, je l'admets; mais j'ai beau y tendre mes efforts, je n'ai rien *senti*, et la poésie obéit d'abord à la suggestion. Il faut si peu de mots à Moréas, à Mallarmé pour y parvenir, Verlaine émeut avec des paroles si simples; Malherbe lui-même, au milieu de son faste oratoire, et qui si peu regarde avec les yeux d'un peintre, crée au delà de ses images suscitées une réalité qui surprend et qui nous enveloppe :

Beauté, mon beau soucy, de qui l'Âme incertaine
A, comme l'océan, son flus et son reflus...

François-Paul Alibert se délecte, lui, me semble-t-il, au « flux » et au « reflux » de ses paroles coulantes et gracieuses. Il a beaucoup du poète, du poète vraiment grand, il

ne sait régler, retenir, graduer le cours trop facile de ses développements. Que de biens gaspillés dont les effets sont perdus!

Nicolas Beauduin, après *les Dieux-Cygnes*, dresse, cette fois, dans **Mare Nostrum** l'épopée, pourrait-on dire, de ses aspirations civiques. C'est un poème continu, réparti en sept chants et chacun des chants en plusieurs morceaux lyriques sous des titres divers, en mètres égaux et pareils volontairement, où il célèbre la civilisation méditerranéenne et évoque, en manière de prophétie, la grandeur où elle se doit épanouir. Il attend, m'écrit-il, il espère une puissance sereine, dominant les partis, comme celle d'Auguste au temps de Virgile et d'Horace, qui permette aux poètes et aux artistes de travailler en paix. Les poètes et les artistes, rien ne les empêche jamais de « travailler en paix ». Il n'est pas nécessaire pour « travailler en paix » d'être écoutés, compris, ni surtout « récompensés ». Quiconque a quelque chose à dire le dira, à n'importe quel prix. Est-ce que Poe, Baudelaire, tant d'autres que nous aimons, ont traversé des conditions favorables? Ils n'ont pas, direz-vous, travaillé *en paix*. Entendons-nous : ils avaient, ils se créaient autour d'eux-mêmes une paix suffisante pour travailler, au milieu des pires circonstances, et leur œuvre existe. Auraient-ils connu plus de joie, de tranquillité, de bonheur sous le règne d'Auguste? Peut-être, mais je ne sais, ni vous non plus, car rien ne nous prouve qu'Auguste les eût distingués ou se fût montré sensible à leur *nouveauté*. Mais passons ces vaines querelles. Nicolas Beauduin admet qu'une forme quelconque de gouvernement ou d'autorité assure aux poètes et aux artistes la paix nécessaire au travail, et cette forme d'autorité fleurit actuellement dans un état limitrophe de la Méditerranée. Soit! En tous cas, le poète a la prudence de situer dans les astres l'âge d'or qu'il prédit...

En vérité dans l'ensemble des poèmes de *Mare Nostrum* se retrouvent les fortes qualités qui m'avaient enchanté au livre précédent de Nicolas Beauduin, cette force de suscitation mystérieuse animant et recréant sans cesse le mythe ancien, cette volonté d'images et de musique souvent surtendue qui l'incline à fausser son instrument parce que, sans rémission

et partout, il en veut tirer les effets extrêmes auxquels il peut atteindre. Il y a, de la part de Nicolas Beauduin, quelque chose qui, dans un domaine différent, apparente ses recherches savantes, impitoyablement savantes, son art de faire rendre au son des syllabes une intensité sonore au delà de ce qui suffirait ou chanterait avec souplesse, à l'art et aux recherches ardues de René Ghil; je ne m'étonne pas que, lui aussi, Nicolas Beauduin fasse plus qu'une étude positive des ressources de son art, et ne croie pas que cette étude positive soit l'ennemie de l'inspiration; il subordonne même l'inspiration aux exigences les plus rigoureuses de son savoir. Il oublie, comme Ghil l'oubliait, que le chant inspiré est libre, et que les règles que croient surprendre les érudits constatent ce qui a pu être fait, mais n'ont jamais, sans le consentement de l'artiste, le droit ou le pouvoir de le contraindre, de le soumettre. Les cas où il accepte la domination de la « science » peuvent être innombrables; il suffit du caprice d'un poète sensible et sincère pour que la nécessité en soit anéantie. Je ne fais pas allusion à l'abus de l'allitération, tout a été dit sur ce chapitre, et si Beauduin, qui réfléchit et qui sait, ne cède pas, il a ses raisons; il doit, par conséquent, avoir raison; quoique je ne puisse m'empêcher de croire qu'il gagnerait à assouplir ses chants, à les aérer, à les rendre plus malléables. Il adore Racine, je ne l'en blâme ni ne m'en étonne, mais jamais Racine, si savant, n'est empêtré de telles rigueurs.

Je ne veux point laisser croire que les poèmes de Nicolas Beauduin ne puissent plaire ni entraîner. Ils ne le font pas au point où ils le devraient, parce que, en toute circonstance, le métier se montre; il ne se dissimule pas assez en faveur de l'art. Mais voici, entre mille, un beau morceau, exalté et noble :

Et ce chœur, qu'un écho prophétique prolonge
Semblait sonner plus fort et plus vif à la fois,

Quand sous la nef du Ciel aux fresques de silence,
Se profilait en arabesques de clarté,
Par les escarpements du Paradis, l'immense
Ascension d'un Christ sans fin ressuscité,

Régnant et promulguant l'essor des renaissances,
Et dressant, d'allégresse en feux effervescents,
Sur les resserrements et les évanescences,
L'essentiel essaim de ses desseins puissants...

Je regrette ce seul vers, le dernier de la citation, où les *s* multipliées semblent pousser à la parodie. Un quatrain, pris ailleurs, malgré l'abondance des noms propres, sera plus purement mélodieux :

L'aile de leur ferveur volait vers l'Eolide,
L'Elide, l'Ilissus, ou ces Iles d'argent
Qui des champs de Délos aux doux lys d'Idalie,
Etalaient leur candeur dans un calme engageant.

C'est un peu une évocation à la manière d'André Chénier. Nicolas Beauduin, quand il consent à ne se point guinder, se rapproche, maintes fois, de Chénier étrangement, et n'est point indigne de lui être comparé.

Le renom du poète A. Druelle grandit, je ne l'ignore pas. J'ai lu un grand nombre des vers qu'il a publiés. **La Terre en Sève** est son premier recueil. Son art est libre, ne se plie à la rime, à la mesure traditionnelle que lorsqu'il sent quelque intérêt d'art à adopter l'une ou l'autre. Parfois il serre son vers, d'autres fois le relâche. Quand il donne une impression de nature, il y excelle. Et ce n'est pas une nature superficielle ou, comment dire? d'amateur. Ce sont des impressions profondes d'homme qui vit sur la terre, qui vit d'elle, en connaît, en poursuit sans doute les travaux. Les animaux des champs, des prairies et des bois lui sont familiers; leurs jeux et leurs luttes suscitent en lui souvent une ressemblance avec les mouvements intimes de ses pensées, de ses souffrances, de ses espoirs, et par là Druelle apporte un élément neuf à l'évolution de la poésie française, car il est autre — et je dirai : plus nature — que dans Richepin, dans Rollinat et même dans Francis Jammes, qui n'est pas sans influence sur son art. Parfois il a le tort de dramatiser, de mélodramatiser même des anecdotes plus ou moins poignantes, des scènes de la vie (ou de la mort) campagnarde, et il aboutit ainsi sans aucune nécessité à juxtaposer une

sorte de poésie populiste à ce qu'on prône déjà, un peu trop, à mon gré, sous le nom de roman populiste, qui n'est qu'un retour plus ou moins intéressant au réalisme d'autrefois. Mais sous la plume de A. Druelle, des tableaux de vérité prennent heureusement une vie très puissante :

De grands lacs vert savane à l'horizon foisonnent,
Les trois chevaux hardis comme la nuit, ahanent,
Les jantes du banneau soulèvent en tournant
Des morceaux de labour et de soleil couchant...

Mais il faudrait citer de longs morceaux. Le poète Druelle existe, et mérite qu'on l'étudie et le suive.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

H. de Montherlant : *Pitié pour les femmes*, Grasset. — Raymond Millet : *L'ânier du Luxembourg*, Albin Michel. — Charles Silvestre : *Le démon du Soir*, Plon. — Raymond Fauchet : *40 sous de bonheur*, Gallimard. — — Claude Harlès : *L'amour, cet ennemi*, Flammarion.

Pitié pour les femmes fait suite à *Les jeunes filles* et sera suivi de *Sur le bord de l'abîme*. C'est donc le second volume d'une trilogie que M. H. de Montherlant consacre à l'étude des rapports des sexes, et surtout à l'exposition du caractère de Costa, c'est-à-dire de lui-même, ou de son double, ou de sa projection sur le plan romanesque. J'écrivais, naguère, que M. de Montherlant avait le goût *naturiste* (je ne disais pas *naturaliste*) des gens de la Renaissance, et qu'il le révélait jusque dans sa passion de l'anatomie, de la dissection des corps et de l'examen de leurs viscères. Une telle curiosité, un si vif désir de connaissance, il n'y a que la fureur de la vérité qui puisse les inspirer. Sincère, je ne sais jusqu'à quel point il est possible à un homme de l'être; à plus forte raison, à un écrivain... Mais je suis convaincu que la vérité tourmente M. de Montherlant. C'est son excuse, et son honneur; et nous savons beaucoup plus de nos semblables, de nos frères, après qu'avant la lecture de ses livres. *Pitié pour les femmes* abonde en révélations sur l'égoïsme humain, sur les contradictions de l'individu, sur le désordre dont son unité est faite. Ce roman, qui eût séduit Stendhal, fourmille d'observations dont il serait aussi lâche que vain de nier

l'exactitude. Il prouve, cependant que son auteur n'en est encore qu'à l'analyse; qu'il ne s'est pas encore élevé jusqu'à la synthèse (mais s'y élèvera-t-il jamais; et le peut-il ou le veut-il, d'abord?) Nous aimons la vie, nous voulons vivre, persévérer dans l'être; jouir, dominer, *risquer;* nous affirmer, aussi bien par des actes de bonté que par des manifestations de cruauté; voilà ce que ne cesse de nous répéter sur tous les tons M. de Montherlant, au cours de son récit. D'accord; et je rends bien volontiers hommage à la franchise de ses aveux, à la spontanéité, à l'aisance des gestes, par quoi — en un style qui s'accorde à merveille à ce qu'il veut exprimer — il traduit librement son moi, le moi, du moins, de son double, ou de sa projection (voir plus haut). A ce propos, je soulignerai, en passant, comme il est peu conventionnel; comme il est vraiment écrivain. Chez lui les mots ne précèdent pas la pensée, ils courent après. Ils ne lui imposent pas une forme toute faite; ils essayent de créer celle qu'elle leur demande, qu'elle *exige* d'eux. Mais, pour en revenir à Costa lui-même (c'est, sans doute, la rançon de l'effort qu'il tente) il nous paraît un peu trop agressivement cynique, un peu trop mufle. Il pourrait être tout aussi égoïste en y mettant des formes. Il exagère. Je veux dire qu'il y a de la *gratuité* dans ses paroles encore plus que dans ses actes; et cela me gêne un peu, comme une ostentation. Une scène pourtant, qui est la scène capitale de son roman, pourrait bien nous livrer la clef de ce caractère exécrable, et qui cherche à réaliser la protection de son moi profond de la même manière que Baudelaire, en cultivant « le plaisir aristocratique de déplaire ». C'est la scène où Costa feuillette, avec la jeune fille dont il fera, bientôt, sa maîtresse, et dont il a fait un portrait admirable, je ne sais quel volume de « La Bibliothèque Rose »... Quand j'étais petit, et que j'arrivais à cet endroit, dit Costa, les larmes me venaient aux yeux comme aujourd'hui. Je pleurais parce que le Maréchal avait été sauvé pour avoir été courageux. Et parce que le spectre n'était pas si mauvais, qu'il ne fût touché de son courage. Et moi non plus, comme le spectre, je ne suis pas si mauvais que je n'en pleure encore aujourd'hui (...) *Vous m'avez remis dans l'ambiance de ma famille, du temps où j'étais quel-*

qu'un de bien, parmi des gens qui tous étaient bien». (C'est moi qui souligne). Reconnaît-on, ici, le regret de l'Eden? La nostalgie du Paradis perdu? Dans le très beau livre qu'il a consacré à l'étude du drame spirituel de *Rimbaud,* M. Daniel-Rops a montré, avec une logique irréfutable, à mon sens, que c'est par horreur de l'*impureté* que le poète des *Illuminations* a fait la « Saison » que l'on sait, en Enfer. Comme son maître Baudelaire, d'ailleurs. Le monde, a-t-on dit, se divise en êtres qui croient, et en êtres qui ne croient pas à la faute originelle. Eh bien, semblable à Baudelaire et à Rimbaud, Costa est de ceux qui ne pardonnent pas à la vie d'avoir infligé à leur rêve puéril d'innocence le démenti de la réalité odieuse. S'il ne croit pas au péché, il a l'intime sentiment de son existence... Dans son enfance, il s'est enchanté de la douceur d'un monde idéal où tout était beau, où tout était bien, et la révélation du mal l'a si profondément bouleversé qu'elle l'a poussé à la révolte. Il a voulu aller jusqu'au bout de la découverte qu'il avait faite, et s'étant regardé sans complaisance, il a mis son orgueil à s'accepter tel qu'il était. « Que désires-tu? » demande l'esprit de l'abîme à Manfred. Et le héros byronien de répondre : « L'oubli de moi-même! » Costa n'en est pas là. Il a admis la réalité tout entière. Rimbaud en avait, avec rigueur, éliminé la bonté. Il l'accepte, par une contradiction absurde, sans vouloir la distinguer de la méchanceté. Il s'accommode de ce compromis, en manichéen épicurien, parce que cela l'amuse. Il s'en étourdit, dans l'ivresse du désir. C'est son originalité d'esthète et d'humaniste. Nous verrons bien jusques à quand il *tiendra* la gageure, car il ne s'agit point de la *gagner*... J'ai l'air de parler en moraliste, et je m'en excuse; mais c'est que le roman de M. de Montherlant est un livre grave sous son apparence libertine (plus dramatique, il m'a semblé, que *Les jeunes filles* où la drôlerie l'emportait); le plaisir qu'on éprouve à le lire, et qui est fait, pour une part, de ses éminentes qualités artistiques, ne doit pas en faire oublier l'importance spirituelle.

Dans **L'ânier du Luxembourg,** par M. Raymond Millet, la magie noire joue un rôle analogue à celui de Gilles de Rais dans *Là-bas* de Huysmans. Dartal, en effet, étudie l'histoire

de ce monstre — ou prétendu monstre — tout en s'initiant aux pratiques diaboliques, dans le roman de Huysmans, comme, dans celui de M. Millet, Michel Servion s'instruit de la sorcellerie des primitifs, tout en filant le parfait amour avec une jeune artiste, Isabelle. Nos auteurs axent ainsi, l'un et l'autre, leur affabulation sur une idée. Ils lui donnent un sens philosophique ou une âme. Un tel procédé — si procédé il y a — crée l'atmosphère du récit. Il a l'avantage, au surplus, d'en étendre la signification, d'en élargir la portée, soit dans le temps, soit dans l'espace, ou dans tous les deux. Gilles de Rais et Mme Chantelouve communient, à quatre ou cinq siècles de distance, devant le même autel maudit, dans *Là-bas,* et Mme Boutonneau, l'épouse de l'honnête coiffeur pour dames, de la rue de La Glacière, croit aussi dur, au pouvoir du *Mana,* que les indigènes de la Mélanaisie, dans *L'ânier du Luxembourg...* Aussi bien, tous les personnages du roman de M. Millet ont-ils une manière de foi. Cela va, en *dégradé,* des convictions sociales du communiste Jérôme Lenoir, à celles plus restreintes de nos amoureux, en passant par le panthéisme vague de l'ânier Alin, le libéralisme radicalisant du coiffeur Boutonneau et la crédulité de l'épouse de celui-ci, lamentable victime des mômeries d'une tireuse de cartes... L'homme est un animal religieux, voilà la vérité qui se dégage de l'attachant récit de M. Millet. Point d'arbitraire, dans ce récit; l'intention didactique en est discrète; et nous sommes loin, ici, des démonstrations partiales du naturalisme. Enfin, le drame s'éclaire, sourit presque d'avoir pour décor l'exquis jardin où firent connaissance Baudelaire et Banville.

Une évocation de « la zone », qui fait songer à Steinlen et à Raffaelli, voilà ce qu'on trouve dans **40 sous de bonheur** par M. Raymond Fauchet. C'est sordide, mais point ordurier, point agressivement répugnant, comme ç'aurait pu si facilement l'être. Une telle remarque est toute à la louange de ce jeune romancier auquel je me garderai bien, d'ailleurs, de reprocher d'être allé chercher ses personnages parmi les chiffonniers. Nous n'avons plus, depuis un certain temps déjà, la superstition des sujets nobles, et peu nous importe l'état de fortune des protagonistes d'un récit, pourvu qu'ils

soient véridiques ou seulement vraisemblables. Mais de roman, il n'y en a point, à proprement parler, dans *40 sous de bonheur* (c'est le prix que prend une tireuse de cartes du côté de Malakoff). L'histoire finit au bout de 216 pages, mais elle aurait pu se poursuivre pendant 216 pages encore, ou davantage, sans qu'on en attendît quelque chose... Une suite de scènes ou de tableautins sur les thèmes de la saleté, de la faim, de la mort et de l'amour, ou de ce qui en tient lieu, c'est tout. Ce pourrait être assez pour constituer un chef-d'œuvre (mais nous n'en demandons pas tant). J'allais oublier l'illusion. Elle ajoute l'accent de la poésie à ces images, qui sont d'un artiste.

La femme dont Mme Claude Harlès nous présente le « roman », dans **L'amour, cet ennemi,** est stylisée au goût du jour, ou de la veille : chic parisien; mari dans les affaires; cocktails et dancings. Cette même mondaine, Maupassant la faisait se déshabiller dans des garçonnières, et il eût appelé béguin ce qu'elle nomme, avec des majuscules, son Grand Amour. Voici comment c'est arrivé : « il » ne ressemblait pas aux autres; il avait infiniment plus de culture (et c'est vrai qu' « ils » sont, en général, bornés comme des mécaniciens de garage); elle le distingue et lui cède sans coup férir. Cela dura le temps qu'il fallut pour qu'il fît le tour des charmes corporels de cette personne de bonne volonté; s'il fit le tour de l'âme, on ne nous en dit rien, mais le périple doit être bouclé dans le même laps. Et aussitôt parachevé ce voyage de découvertes, il se défila vilainement, se cachant derrière une maladie, des amis interposés, un maquillage de sa voix au téléphone, juste comme on ruse pour mettre en défaut un créancier — ou comme fait Costa, mais avec plus de désinvolture, de crânerie jusque dans la goujaterie (Costa, Costaud...) Elle, remuant tout Paris, grâce à ses hautes relations, poursuit tenacement sa piste. Elle l'a poursuivie pendant près de deux cents pages (amusantes : on dirait d'un roman policier), pour découvrir, enfin, qu'il s'était, à la suite de sa maladie, tourné vers le sérieux, et ne songeait plus qu'à son salut; du reste, bien trop diminué pour un renouveau des exploits physiques du début. Sur quoi, elle jura, sans regret ni haine, de devenir sainte à son tour : autre façon de se dis-

tinguer de tout le monde, par une attitude moins plate. Souhaitons-lui de ne pas heurter ce bel élan à un second monsieur « distingué », et de culture au-dessus de la moyenne. Il me semble qu'on a dit : « comme le reste, l'amour chez la femme ordinaire, et qui ne croit pas l'être, c'est d'abord vanité ».

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Angelica, trois actes de Luigi Ferrero; *Quand vous voudrez*, un acte de M. G. Duhamel, au théâtre des Mathurins. — Le Tricentenaire de Boileau à la Comédie-Française.

Luigi Ferrero, l'auteur d'**Angelica**, mourut accidentellement à trente ans. C'était un jeune homme que l'on nous représente comme orné des plus beaux dons. Exilé volontaire, il vivait en France, et il avait formé le dessein d'écrire dans notre langue. Sa fin tragique, ce qu'elle brisa d'espoirs — comme toute fin d'homme très jeune, et peut-être plus qu'aucune autre — le chagrin de ses proches et de ses amis, tout cela constitue autour de son souvenir une atmosphère de sympathie et prédispose à l'admiration. C'est donc avec une bienveillance extrême que l'on a assisté à la représentation de cette pièce, car ce qui est posthume a toujours de quoi nous toucher sensiblement.

Si toutefois l'on consent à dépouiller l'ouvrage de prestiges si émouvants et qu'on le considère en lui-même, on se trouve en présence d'un exercice d'école distingué. C'est une bonne dissertation sur la liberté et la tyrannie; elle est chaleureuse, et en quelques rares moments elle s'anime même jusqu'à prendre une sorte de vie. Elle est plaisante aussi; les allégories qu'elle agite y font voir les dehors des masques italiens. Cela rend l'idéologie dansante, mais cela ne lui retire pas son caractère un peu vain. Assurément cette *Angelica*, que Luigi Ferrero écrivit à vingt-six ans, nest pas une œuvre accomplie comme le *Lorenzaccio*, autre drame de la servitude, que Musset écrivit à vingt-trois. Ce n'est qu'une aimable promesse et l'on peut déplorer qu'elle n'ait pas été tenue, comme on déplore de voir à terre des boutons de fleur qu'un temps contraire a brisés.

Mais aurait-on pris garde à cette relique touchante si, de

par sa naissance, Luigi Ferrero n'avait appartenu à une élite héréditaire? s'il n'avait été un privilégié? Tant qu'on ne contestera pas aux fils le droit de porter le nom de leur père, il y aura des privilégiés de cette sorte. Je n'y vois rien à redire, bien au contraire. Je trouve naturel qu'il y ait une présomption de talent chez un garçon qui est le fils de Guglielmo Ferrero. Nous avons lu récemment ici une excellente nouvelle signée du nom de Wladimir Porché. On pouvait à bon droit présumer du talent au fils de François Porché. Les enfants Curie, les enfants Berthelot ne furent-ils point des privilégiés dignes de leur privilège? Et bien que les noms de cette illustration ne soient pas multitude, n'en pourrait-on pas citer un très grand nombre d'autres : on présume du talent à Philippe Barrès, à Claude Mauriac. Si M. Julien Benda avait un fils, que n'en attendrait-on point?

Je m'excuse du ton de ces dernières lignes, et je crois bien que je m'emporte. C'est que je viens précisément de lire un article de M. Benda qui m'a irrité. Il conteste cette notion si simple du privilège héréditaire en feignant de prétendre qu'il n'est privilèges héréditaires que ceux de l'argent. On s'étonne qu'un esprit aussi délié fasse des confusions si grossières, qu'un homme qui fait profession de penser méconnaisse à ce point la réalité du spirituel, qu'une tête enfin si logicienne mène si peu distinctement ses idées. M. Benda prétend que la République refuse d'admettre les droits légaux de l'hérédité. Il faut donc lui dire que tant que la République admettra la famille, tant que l'état civil subsistera, la République aura admis les droits légaux de l'hérédité, — et tant qu'elle tolérera la transmission des patronymes, les Berthelot, les Curie, les Ferrero seront aussi privilégiés que purent jamais l'être les Chevreuse ou les Montmorency. Mais, pour le contester, M. Benda use de ce procédé qui consiste à attribuer à ses adversaires des idées et des raisonnements absurdes afin de les mettre dans leur tort. Ne serait-il donc qu'un bas polémiste? J'ai autre chose à faire qu'à rechercher la réponse qu'il convient de faire à cette question.

§

Avec *Angelica,* on nous a donné une représentation pleine

de qualités de **Quand vous voudrez.** C'est, on s'en souvient, un acte substantiel que Georges Duhamel composa il y a une douzaine d'années, et l'on aimerait que sa reprise signalât le retour au théâtre d'un écrivain qui s'en est détourné sans que l'on puisse voir une raison valable à son attitude. *Quand vous voudrez* est une moralité clairvoyante et mélancolique. Elle nous apprend que les hommes ne peuvent guère compter les uns sur les autres pour fonder leur bonheur. Cela paraissait une chose simple de se réunir à cinq ou six personnes modestes, de totaliser les ressources minimes que l'on avait et de louer à la campagne une villa où l'on aurait passé l'été et peut-être la vie entière. Eh bien! non, même ce programme si limité ne put se réaliser. Les hommes de bonne volonté ne sont pas capables de grand'chose!

On sait avec quelle bonté Georges Duhamel se penche sur les hommes. Moi, je n'ai pas grande indulgence pour eux, mais c'est lui qui a raison puisque enfin on peut mettre à l'actif de leur industrie un certain nombre de réussites. Même s'ils les anéantissent, il ne faudra pas oublier qu'ils ont eu d'abord l'honneur de les créer.

§

Boileau est né l'année de la première du *Cid.* Il y a trois cents ans de cela, chacun le sait. Les hasards de l'actualité ont présenté cet anniversaire à la Comédie-Française de telle sorte qu'il fût le premier dont le nouvel administrateur ait eu à étudier la célébration. Il l'a réalisée avec infiniment d'intelligence et de goût. Avec discrétion aussi, comme il convient, quand il s'agit d'un écrivain qui ne touche pas directement le théâtre. Boileau fut, entre tant, un critique d'une perspicacité singulière. Il sut distinguer parmi ses contemporains. C'est une chose extrêmement difficile. Le coudoiement des hommes, la proximité où l'on vit avec eux, les caprices de la mode, les cris de la vanité, tout cela, où s'ajoutent aujourd'hui les vacarmes publicitaires, empêche de distinguer la véritable proportion des œuvres, comme de ceux qui les créent. Boileau dans ce tumulte sut mettre à part Corneille, Molière et Racine. Sommes-nous sûrs qu'il y ait aujourd'hui trois auteurs à qui l'on puisse prédire qu'on

fêtera leur tricentenaire? S'ils existent, qui se charge de les désigner? Assurément pas moi.

On a donc lu à la Comédie-Française l'*Epître à Racine.* Boileau l'écrivit en 1677. Molière était mort depuis quatre ans et les circonstances qui entourèrent cet événement passionnaient encore le poète :

Avant qu'un peu de terre obtenu par prière
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière...

Quelle chaleur dans ces vers de Boileau! Ils n'ont pu jaillir que d'un cœur qu'on se sent obligé d'aimer. On ne pouvait mieux faire que de nous les remémorer pour fêter son anniversaire. Il a eu les plus beaux amis du monde, et il les a chéris. Je ne saurais pas même lui faire grief de son injustice envers Corneille. Elle s'explique trop par les trente-six ans dont il était plus jeune. Comment nous comportons-nous envers ceux qui ont trente-six ans de plus que nous? Anatole France n'est certes pas Corneille, mais voyez seulement comme on le maltraite de nos jours.

PIERRE LIÈVRE.

PSYCHOLOGIE

Une lettre de M. Marius Latour. — La psychologie du droit de réponse.

Le gérant du *Mercure de France* a reçu, par ministère d'huissier, sommation d'insérer l'écrit suivant, dû à la plume de M. **Marius Latour,** demeurant à Saint-Sébastien (Espagne), 5, Miramar. Nous insérons cet écrit sans y changer une virgule :

« Monsieur le Directeur,

« Je lis à l'instant, dans votre Revue (n° du 1er août, page 596, la critique de l'ouvrage *Premiers principes d'une théorie générale des émotions,* que j'ai publié l'année dernière à la Librairie Félix Alcan.

« Monsieur Dabrovitch (1) communique à vos lecteurs :

« C'est un gros volume (650 pages in-8°) témoignant d'une « très vaste culture. Et son titre ne correspond pas à son « contenu. Son titre devrait être : « *Du vrai, du bien, et du*

(1) Nous n'avons pas besoin de dire aux lecteurs qu'il s'agit de M. A. Drabovitch. (Note de la Rédaction.)

« *beau*. Car tous les problèmes philosophiques y sont traités.
« Pour les personnes âgées, qui ont un esprit éveillé et beau-
« coup de loisir, ce sera d'une lecture très attrayante. Mais
« cela n'apporte rien à la psychologie. »

« Tout d'abord, M. Dabrovitch [sic] n'étant peut-être pas très exactement de la corporation envisagée des « personnes âgées qui ont un esprit éveillé, et beaucoup de loisir » risque bien de trop préjuger de l'attrait particulier que la lecture de mon ouvrage pourrait y inspirer. Et je m'en voudrais de laisser induire quiconque en erreur par mon estimé critique.

« Ceci dit, je tiens à présenter les observations suivantes :

1° Contrairement à ce qui peut en sembler encore au profane, *le Titre du vrai, du bien et du beau*, est positivement contenu dans celui de *Théorie Générale des émotions*. J'ai déjà écrit autrefois que le vrai, le bien et le beau se reconnaissent à ce qu'ils inspirent en nous *l'approbation*, forme atténuée de *l'admiration* que le faux, le mal et le laid se reconnaissent à ce qu'ils inspirent en nous *la désapprobation*, forme atténuée de l'émotion du dégoût et de *l'indignation* sinon du *rire*. Depuis d'ailleurs, Bergson a fixé expressément les origines de la morale dans *l'émotion*. Et d'autre part la notion de *l'irréel*, familière dans les études sur l'aliénation, relève, suivant les psychiatres les plus modernes (notamment suivant Pierre Janet) du domaine effectif.

« Le titre demandé *Du vrai, du bien et du beau* est donc contenu dans celui de *Théorie Générale des émotions* ce dernier titre allant simplement plus profondément dans le sujet.

2° Encore que je me trouve avoir remis au jour dans mon ouvrage (voir page 574 en particulier) certain article oublié et fondamental sur le *Rire* paru dans le *Mercure de France* 1812, époque peut-être de plus d'originalité et de profondeur véritables qu'aujourd'hui, je ne saurais certes imposer dans cette Revue, l'analyse d'un ouvrage assez divers de 650 pages in-8° de rédaction d'ailleurs particulièrement dense. Mais puisqu'on m'y a fait tout de même l'honneur d'en parler, je ne puis pas laisser affirmer sans autre explication que mon ouvrage, en somme ne se rapporte pas à son objet : la *psychologie*. Je suis en train de fixer en ma faveur en Allemagne une priorité ancienne touchant la fameuse « *psycho-*

logie de la forme » et ma proposition plus récente de ramener l'origine de toute l'idéologie humaine, base de nos discours, à la reconnaissance chez le primitif de l'événement de la mort du semblable, vaudra, je l'espère d'être retenue. Enfin en dehors de mes analyses nouvelles du sentiment de dépersonnalisation et du sentiment de « déjà vu » mes études sur l'appréhension et l'espérance, par exemple, permettent de se représenter facilement les aspects différents de l'aliénation en attendant que la physiologie nous en rende mieux compte et même qu'elle puisse parallèlement nous expliquer les différentes variétés de comique... ainsi que l'espère peut-être M. Dabrovitch [sic].

« Veuillez agréer etc... »

§

Nous allons émettre quelques considérations sur la **psychologie du droit de réponse.** Mais pour écarter toute équivoque, nous déclarons tout d'abord que ce seront des considérations générales, sans allusions personnelles et qui n'autoriseront personne à accaparer les pages du *Mercure,* sous le prétexte d'une réponse à nous imposer.

Les lecteurs accoutumés à cette revue savent qu'il n'est pas de publication plus largement ouverte que le *Mercure de France* aux discussions et controverses. Maintes fois, des écrivains ont pu soutenir ici les points de vue les plus opposés. On ne leur demandait pas s'ils en avaient le droit; il leur suffisait, pour être accueillis, d'apporter quelque explication intéressante sur un sujet intéressant. La tradition libérale du *Mercure* nous rend plus à l'aise pour apprécier avec l'indépendance qui convient le droit de réponse.

La loi veut que tout écrivain attaqué puisse se défendre : voilà le principe, il est juste et bon. Mais le législateur n'a certainement pas voulu que, lorsqu'un périodique a commenté un ouvrage avec modération et bonne foi, l'auteur de cet ouvrage puisse profiter de l'aubaine pour forcer ce périodique à lui faire une publicité nouvelle, cinq ou six fois plus étendue que la première, en s'ouvrant aux élucubrations qu'il conviendra au protestataire de faire insérer. Cette interpré-

tation de la loi ressemblerait trop à une grossière plaisanterie.

Pour mieux éclairer la question, supposons un exemple concret. Alceste est critique littéraire. S'il attribue à Oronte, par mégarde ou malignité, le sonnet sur la fièvre qui tient la princesse Uranie, il est naturel qu'Oronte, justement vexé, ait le droit de faire savoir aux lecteurs d'Alceste que le fâcheux poème est de Trissotin. Si, examinant le sonnet à la belle Philis (qui, lui, est bien d'Oronte), Alceste y prend prétexte de faire des allusions à la vie privée de l'auteur, assurément celui-ci aura le droit moral et légal de répondre, voire de se fâcher. Mais si Alceste s'est borné à apprécier en critique le fameux sonnet, imprimé pour qu'on en parle et qu'on en écrive, Oronte n'aura rien à dire, même si Alceste n'y voit pas les mêmes beautés que lui; car Oronte lui-même, par le seul fait de publier son poème, a invité le monde à le juger, et si le juge n'était autorisé qu'à louanger, sa louange n'aurait aucun prix. C'est le droit au blâme qui lui en donne un. Il faut que la critique soit libre dans son domaine, sous peine de ne plus être. Elle peut se tromper, et malheureusement elle s'est trompée souvent; mais ses jugements étant question d'appréciation qui varie selon chaque homme et qu'on ne saurait peser dans des balances matérielles, il ne reste qu'à laisser faire la critique — ou à la tuer. C'est là le dilemme qui se pose et dont on va démontrer en quelques mots la vérité.

Dans chaque numéro du *Mercure de France*, il est rendu compte de cinquante à quatre-vingts ouvrages (livres, articles, pièces de théâtre, partitions, documents divers, etc., etc.) Si chacun des auteurs cités croyait devoir envoyer du papier timbré au *Mercure* sous prétexte que le critique des poèmes l'a comparé à Dante alors que c'est à Homère qu'il prétend se mesurer, — ou bien que le critique des romans a défiguré l'héroïne du livre, en dénonçant qu'elle louchait de l'œil droit, alors que c'est son œil gauche qui s'exerce au strabisme; — si, envahi par ces exploits d'huissiers, le *Mercure* devait, pour chaque page de compte-rendu, publier, dans son numéro suivant, trois ou quatre pages de rectifications, un numéro sur deux se trouverait entièrement confisqué, les

lecteurs ne manqueraient pas de se changer bien vite en non-lecteurs, et la revue n'aurait plus qu'à disparaître, ou à s'imposer la règle draconienne de ne plus jamais nommer un auteur ni signaler un ouvrage. Mais, dans l'un comme dans l'autre cas, la critique, elle, disparaîtrait sûrement, et c'est l'occasion de dire que ce serait « la mort sans phrase ».

Heureusement pour les Lettres, cette éventualité n'est pas à craindre; et, pour l'éviter, il ne sera pas nécessaire que les tribunaux fassent respecter l'esprit de la loi; car la quasi-unanimité des écrivains tient à honneur de ne pas recourir à un procédé de réclame si visiblement grossier. Leur patience, il faut le dire, est noble et méritante. Il est trop vrai que la plupart des écrivains de valeur (les plus grands, un Flaubert comme un Balzac, un Verlaine comme un Hugo) ont eu à souffrir des erreurs d'appréciation de la critique. Mais il n'est pas moins évident que c'est dans la liberté de celle-ci que réside leur meilleure ressource pour obtenir enfin justice. Au milieu des tâtonnements de l'erreur, la vérité a beaucoup de chances de faire, à la longue, triompher sa lumière. C'est une question de temps. La contrainte qui paralyserait la critique augmenterait l'obscurité sur le talent et le génie, et ne profiterait (bien peu du reste), qu'aux médiocres qui n'ont pas à compter sur l'avenir.

Voilà pourquoi le droit de réponse, légitime et indispensable quand il intervient contre l'indiscrétion ou la mauvaise foi de certains critiques assez rares (ce n'est pas dans les revues sérieuses qu'on a coutume de les accueillir), — le droit de réponse, disons-nous, est inadmissible quand un auteur y fait appel sans autre motif réel que sa vanité et son besoin de réclame. Cet auteur montre ainsi qu'il n'a pas pour sa plume tout le respect que sait avoir le véritable écrivain.

LOUIS MANDIN.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

W. Vernadsky : *les Problèmes de la Radiogéologie;* Exposés de Géologie, Actualités Scientifiques, Hermann. — W. Belousoff : *les Problèmes de la Géologie et de la Géochimie de l'hélium;* même collection. — V.-A. Kostitzin : *Evolution de l'atmosphère; circulation organique; époques glaciaires;* Exposés de Biométrie, Actualités Scientifiques, Hermann.

M. W. Vernadsky, membre de l'Académie des Sciences de

Léningrad, est l'auteur de plusieurs ouvrages sur la *Géochimie*. Il vient de publier chez Hermann les trois conférences qu'il a faites à la Sorbonne, en décembre 1933, sur **les Problèmes de la Radiogéologie.** Son exposé, bien que peu ordonné et confus, n'en est pas moins riche en idées originales.

La découverte des phénomènes de radioactivité a été le point de départ d'une véritable révolution dans les conceptions des géologues. Pierre Curie montra, en 1902, que les atomes radio-actifs en voie de démolition dégagent de la chaleur, et que la désintégration se fait en fonction du temps, suivant une loi si précise qu'il est possible de tirer de la perte de radioactivité un « étalon de temps terrestre ». Il y avait là une idée « entièrement neuve et sans précédent dans la pensée scientifique », mais les géologues ont mis beaucoup de temps à en comprendre l'immense portée.

Cependant, dès 1903, John Joly, professeur de minéralogie à l'Université de Dublin, décédé récemment, a admis la « genèse radioactive de la chaleur interne du globe ». Durant plus d'un siècle, on avait recherché la source de cette chaleur dans les phénomènes cosmiques et dans les processus cosmogoniques. Le premier, Joly a compris que cette chaleur est de source terrestre. L'effet thermique maximum se manifesterait à quelques dizaines de kilomètres de la surface de la Terre, et varierait suivant les régions; en chaque région, il serait fonction du nombre et de la nature des atomes radioactifs. On avait admis un refroidissement progressif de la masse du globe; il semble bien qu'il faille renoncer à cette hypothèse.

La notion de l'origine radioactive de la haute température interne de la Terre a ainsi renouvelé la face des problèmes géologiques. Une théorie fort intéressante est relative à l'existence d'un certain nombre de *cycles thermiques* dans l'histoire du globe. Le dégagement de chaleur accompagnant la désintégration des éléments radioactifs aboutirait à certaines époques à la fusion des roches basiques sous les océans; une fois la température de fusion atteinte, il se produirait un grand dégagement d'énergie libre; ensuite la température baisserait, et les roches se resolidifieraient. Cette hypothèse

ingénieuse est actuellement en pleine discussion, mais il n'est pas douteux qu'elle soit en définitive féconde.

La radioactivité n'est plus considérée comme un phénomène exceptionnel de la nature. On trouve du radium dans tous les êtres vivants; les organes vivants — et la matière organique après leur mort — doivent être considérés comme des sources de rayonnement. En particulier les *Lemna* ou Lentilles d'eau, qui se multiplient si rapidement à la surface des étangs, concentrent le radium, et sont des dizaines, des centaines de fois plus riches en radium que l'eau. Dans les grands amas fossiles de restes d'organismes, qui devraient contenir des centaines de grammes de radium, maintenant, après 40.000 ans, on n'en retrouve que des traces, car les corps radio-actifs se sont détruits au cours des âges géologiques. Les pétroles, qui proviennent en partie du métamorphisme des restes d'organismes vivants, sont plus ou moins radioactifs. L'auteur discute la genèse des gisements pétrolifères, qui sont liés, en Amérique du moins, à de grandes masses d'hélium. On a prétendu que la quantité d'hélium qui se trouve dans les régions pétrolifères des Etats-Unis est largement suffisante pour expliquer la synthèse radio-chimique des pétroles par les rayons α en partant du méthane. En réalité la question paraît très complexe. L'auteur aborde aussi la question des eaux souterraines riches en radium.

§

De tous les éléments constituant l'écorce terrestre exploités par l'homme, l'hélium est peut-être le plus singulier, et parfois le plus énigmatique aussi, quant à sa genèse et à sa distribution dans l'écorce terrestre. L'histoire de la découverte de cet élément compte parmi les épopées scientifiques les plus étonnantes et les plus romantiques.

En parlant de **la Géochimie de l'hélium,** W. Belousoff, de Léningrad, complète le livre de Vernadsky.

Le spectre du soleil, celui des étoiles, celui des nébuleuses avait révélé la présence de l'hélium; mais ce gaz ne fut trouvé sur la Terre qu'en 1895. Des gisements importants d'hélium n'ont été découverts jusqu'ici qu'en un seul pays, les Etats-Unis. L'hélium est un produit de désintégration des substances

radioactives; il reste d'abord inclus dans les minéraux, qui ensuite le cèdent à l'atmosphère; mais aux Etats-Unis la disposition tectonique des couches géologiques est particulièrement favorable à l'accumulation de l'hélium dans le sol.

§

V. A. Kostitzin étudie, en mathématicien, **l'Evolution de l'atmosphère et de la circulation organique.** C'est une brochure très savante, avec des aperçus fort intéressants.

Le problème de la circulation du carbone et de l'oxygène se ramènerait à la discussion de cinq équations différentielles.

L'origine des époques glaciaires dépend de tant de facteurs et a donné lieu à des hypothèses si nombreuses! Malgré cela, l'auteur n'hésite pas à traduire le problème de la glaciation en équations.

D'autres équations encore conduisent l'auteur à cette conclusion :

> A côté de l'instabilité des individus, des espèces..., on peut parler de la stabilité générale du processus vital. On peut être sûr que la durée de la vie de l'ensemble de tous les êtres vivants est assurée pour un temps indéfini, à moins qu'une catastrophe cosmique n'anéantisse brusquement la Terre.

Et voici qui est plus rassurant encore :

> Même la disparition de l'atmosphère ne peut être considérée comme la fin de la vie.

GEORGES BOHN.

VOYAGES

Ella Maillart : *Des Monts Célestes aux Sables Rouges*, Grasset. — Gaëtan Bernoville : *Le Pays des Basques*, J. de Gigord, Paris.

Une véritable curiosité est le volume que Mme Ella Maillart vient de faire paraître chez Grasset, **Des Monts Célestes aux Sables Rouges.** C'est un ouvrage de grand reportage, abondamment orné de photographies, qui dénote chez son auteur un tempérament et un courage peu ordinaire chez une femme. Le récit commence à Moscou, et ne contient aucune allusion politique. L'auteur se défend de prendre parti à ce sujet. Son

idée est bien arrêtée, elles veut absolument aller chez les grands nomades de l'Orient et la chose ne s'avère pas commode, car il lui faut approbation et aide des pouvoirs publics. On pourra se rendre compte que, même connaissant le pays, y ayant de nombreuses relations, ce ne fut que par une chance inespérée que son départ put avoir lieu avec quatre personnes, qui chaque année utilisent leurs vacances et leurs économies pour visiter, avec l'aide de la S. T. P. (Société de Touristes Prolétariens) les montagnes d'accès difficile. Ce ne fut pas une petite affaire que de se procurer l'équipement convenable, les papiers indispensables et un billet de chemin de fer. On ne peut se défendre de faire la différence entre ces contrées et la nôtre, et je doute que la lecture de ce livre, pour attrayant qu'il soit, incite beaucoup de touristes à suivre les traces de Mme Ella Maillart. Enfin, tous obstacles surmontés, elle put prendre place dans un wagon où elle s'installa sur une banquette supérieure, parce que les *punaises y accèdent plus difficilement;* et il y a six jours à rester dans ce train. Aux arrêts, les voyageurs achètent les comestibles que les habitants viennent présenter. Chaque fois que l'on passe sur un pont, il faut fermer les fenêtres. Nous reproduisons ici quelques lignes du volume qui pourront donner un aperçu du caractère de l'auteur.

Les visages rudes de la terre m'appellent violemment. La vie civilisée est trop loin de la vie tout court. — Je veux aussi, sachez-le, arriver à gagner ma croûte d'une manière qui me convienne. — Apprendre à connaître la vie. — Surtout la rendre vraie en la simplifiant moralement et physiquement. Alors seulement en goûter la saveur saine. Il faut tout réapprendre afin de pouvoir apprécier. C'est la notion que nous avons plus ou moins perdue : le prix de la vie. Près des peuples simples, montagnards, marins ou nomades, les lois élémentaires s'imposent à nouveau. La vie retrouve son équilibre. Je vais vers des contrées désolées, sans arbres et sans maisons. Après des mois passés dans une solitude millénaire, je pourrai juger ce que vaut la multitude; dormant sous le poids du ciel, je saurai ce qu'est un toit. Cuisant sur un feu de crottin, je connaîtrai la valeur du bois. Pour l'instant l'expression « pain à discrétion » s'enrichit d'une signification insoupçonnée jusqu'alors.

Arrêt, gare d'Emba où il y a de grands réservoirs de

naphte; des indigènes aux yeux bridés offrent des piles de « lipiochka », galettes de blé cuites au four. Plus tard, aperçue prenant une photographie d'un beau coucher de soleil, un soldat de la guépéou confisca l'appareil, qui heureusement fut rendu le lendemain. C'est au matin que les voyageurs descendirent à Frounzé, capitale de la Kirghisie, république soviétique d'un million d'habitants. Ils trouvèrent un logement dans une « Thaïkhana », maison de thé indigène. De leur balcon, la vue s'étendait magnifique sur des montagnes tachées de neige; et, à leurs pieds, sur la place du bazar, c'était le grouillement de la foule, circulant parmi les vendeurs accroupis sur leurs talons et les chars attelés de chameaux. La base de la S. T. P. est inexistante. Auguste, chef du groupe de Mme Ella Maillart, malgré l'absence du chef de la Guépéou, put, par son insistance, obtenir un permis général pour la continuation de leur voyage. Voici la composition de ce groupe : deux couples, Auguste, sa femme Capa; Volodia, sa femme Mila, et l'auteur. C'est en camion, par une route mauvaise et avec de nombreux incidents qu'ils gagnent Tcholpan Ata. Là ils s'embarquent pour Karakol où les démarches recommencent. Le spectacle du bazar est extraordinaire par la variété des individus que l'on y rencontre : Kirghises, Ouzbeks, Russes de tous types, etc. Après de longs pourparlers, les voyageurs purent enfin se procurer un guide, un interprète, acheter des chevaux et se mettre en route pour les montagnes où les nomades apprivoisent les aigles et les dressent pour la chasse. On vit sous la tente, nommée yourte; un aoul est un groupe de yourtes. Les femmes, de bon matin, tirent le lait des juments, lequel, baratté et fermenté, prend le nom de *kroumouis*, c'est une boisson agréable, très fortifiante, dont les Kirghises font un grand usage.

Suivre les voyageurs dépasserait trop le cadre de cet article. Lorsque les vacances des compagnons de Mme Ella Maillart furent terminées, ils rentrèrent à Moscou et elle demeura seule pour visiter le Turkestan et les villes d'Arys, Tachkent, Samarcande l'incomparable, où se trouve le mausolée de Tamerlan, Boukhara la déclassée, Tourtkoul, Khiva et enfin Kazalinsk où se termine le volume.

§

Dans la collection « Gens et Pays de Chez Nous », M. Gaëtan Bernoville vient de nous donner **Le Pays des Basques,** ouvrage déjà paru en une édition de luxe aux Horizons de France. Sur sept provinces, quatre sont espagnoles : Guipuzcoa, Biscaye, Navarre, Alaba; elles ont conservé la pureté du type, l'intégrité des traditions, mieux que celles du versant français qui seules font l'objet de ce volume: Labourd, Basse-Navarre et Soule.

Bayonne est la capitale du Labourd. Ses rues sont étroites et tortueuses; elle a résisté aux influences cosmopolites; elle reste une hôtesse qui fait les honneurs de sa maison inchangée. Son marché, ses chocolateries, ses magasins, s'honorent du défilé nombreux et fidèle des Basques de l'intérieur des terres. La côte, il n'y a pas encore bien longtemps, n'était qu'une suite d'agglomérations de pêcheurs; Saint-Jean-de-Luz fut le centre principal de la pêche à la baleine qu'on poursuivait jusque vers Terre-Neuve. Les Luziens fournirent à la marine de Louis XIV un nombre important de magnifiques corsaires. La vieille cité est encore le plus important port de pêche de la région; mais, petit à petit, les villas modernes, casinos et hôtels, menacent de la submerger. La langue basque, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, est très difficile; c'est elle qui a jusqu'ici maintenu la race et les traditions. De nos jours la pénétration de l'instruction et les visites des touristes sont préjudiciables à son unité. Le Basque est un taciturne, il aime par-dessus tout l'indépendance et la liberté, il goûte à l'extrême les divertissements; les fêtes de village durent plusieurs jours. Pour s'y rendre, il ne regarde pas à faire en montagne plusieurs lieues. La terre n'est cultivée que pour le bétail et les besoins de la subsistance du paysan; le maïs est un des éléments principaux de cette culture. Parmi les artisans, vient en premier le fabricant de « makilas », cette canne en néflier au manche en cuir tressé, couronné d'une rondelle de corne, dont le bas rentre dans un étui de cuivre, travaillé et terminé par une pointe triangulaire. Il faut une adresse de premier ordre pour confectionner les fameuses pelotes, gants de cuir, ra-

quettes, utilisés par les « pelotaris ». Sandalier est également un beau métier, mais le plus beau de tous, celui qui enrichit la chronique locale, est celui de contrebandier, pour lequel il faut une souplesse, une résistance particulières.

L'organisation familiale a conservé les traditions de respect, de hiérarchie; au sommet, le maître de la maison, l' « Etcheko jaun », sans excès, sans brutalité, règne et gouverne. Après lui, vient la maîtresse, l' « Etcheko Anderea », qui ne discute ni ne récrimine sur les décisions; elle sert à table; les femmes mangent, une fois les hommes servis; ce dernier usage n'implique nulle servitude. La coutume successorale est une cause de l'émigration, qui est d'ailleurs en décroissance. Dans le dernier siècle, 90.000 Basques partirent pour l'Amérique. La paroisse est la véritable cellule du pays, le centre de la vie y est l'église; les hommes occupent des tribunes s'étageant au long des murs, les femmes sont en bas, il n'y a que sur la côte, où s'est infiltré l'élément étranger, que cet ordre est transgressé.

Le livre de M. Bernoville est intéressant et rendu encore plus attrayant par une très belle illustration.

CHARLES MERKI.

SCIENCES OCCULTES ET THÉOSOPHIE

Gabriel Trarieux d'Egmont : *Le thyrse et la croix* (Editions Adyar, Paris). — Swami Vivekananda : *Ynana Yoga*, traduit par Jean Herbert, avec préface de Masson-Oursel (Adrien Maisonneuve, Paris).

M. Gabriel Trarieux d'Egmont est un des rares hommes qui unissent le grand savoir d'un occultiste avec les qualités d'un écrivain de race. C'est pour le lecteur une chose bien agréable que cette union. Plus la pensée est élevée, plus le style devrait être parfait et clair. Or, dès qu'un écrivain se hausse à la philosophie, il a une tendance à employer un langage conventionnel et où l'on sent fréquemment une volonté d'être incompréhensible. Rien de tel chez M. G. Trarieux d'Egmont et combien sa pensée y gagne!

Le **Thyrse et la croix** est un livre sur l'ésotérisme chrétien, sujet passionnant entre tous. S'il y a un moment dans la vie où l'homme aspire à découvrir la vérité métaphysique qui lui convient, il est certain que sa recherche serait moins aride s'il trouvait cette vérité dans sa propre religion, à peine

cachée sous le léger voile dont toute vérité doit être enveloppée pour ne pas être souillée et détournée de son rôle.

Est-il vrai que les clefs de la sagesse chrétienne furent perdues dans le IIIe siècle de notre ère? C'est possible. Mais celui qui veut atteindre la lumière qui doit briller derrière les symboles ne peut y parvenir. Il se heurte d'abord à une grande muraille de pierre, la Bible, les vaticinations des prophètes juifs. Pourquoi le livre sacré d'un petit peuple d'Orient est-il le livre de tant de races différentes qui n'ont ni les mêmes aspirations, ni le même idéal? Comment des races mystiques et avides d'une religion d'amour pourraient-elles admettre la violence de ce Jéhovah sanguinaire dont l'ombre emplit la Bible?

Il y a une énigme, en apparence insoluble, dans le fait que la pensée de Jésus a enfanté une religion qui s'est toujours efforcée de supprimer dans le sang les peuples qui n'adhéraient pas à son dogme. C'est à la solution de cette énigme que s'est attaché M. Gabriel Trarieux d'Egmont dans son livre, et il a peint en un saisissant raccourci l'évolution de la pensée de Jésus, gardée pure d'abord par les premiers chrétiens, mais s'altérant rapidement, à mesure que les églises s'organisaient.

Ce qu'il y a d'original dans le livre de Gabriel Trarieux, c'est d'abord l'affirmation que « Jésus n'a pas déserté notre globe et répond à ceux qui le cherchent ». Mais surtout, ce qu'il appelle « Le mystère du Christ ». Ce mystère « se produisit à l'instant exact où Jésus, s'étant plongé dans le fleuve, en ressortit pour que Jean-Baptiste versât sur son front l'eau lustrale ». Ce fut un autre être qui ressortit de l'eau, après le baptême.

Qui était cet hôte imprévu de l'Essénien juvénile? c'était un archange solitaire et pur, membre d'une évolution humaine très antérieure à la nôtre... Il ne devait pas se réincarner et pouvait s'élever, à son gré, vers les régions supérieures. Il entendit une plainte lugubre s'élever de notre globe souffrant. Il fut saisi de douleur, de pitié et voulut remédier à ce mal.

Ainsi, il y a une différence essentielle entre les deux plus grands initiateurs de l'humanité, Jésus et le Bouddha. L'un, Jésus, est un surhomme, un archange; l'autre, le Bouddha,

est le premier homme qui a atteint la perfection sur la terre, est arrivé à la fin de la course.

Il faudrait des pages nombreuses pour discuter ce problème, et je renvoie le lecteur au beau livre de Gabriel Trarieux d'Egmont. Il trouvera en outre dans la deuxième partie une remarquable opposition entre l'Eglise et les mystiques qui se sont dressés dans son sein même et, sous le nom d'hérétiques, ont représenté la vraie tradition du Christ.

§

Sur l'initiative de M. Jean Herbert, l'œuvre de Vivekananda commence à paraître. La personnalité et le rôle de Vivekananda furent considérables et nous les connaissons par le livre de Romain Rolland. Mais il faut regretter que cette personnalité se soit surtout manifestée par l'art oratoire. Beaucoup de grands penseurs, saisis d'une frénésie de propagande, donnent le meilleur d'eux-mêmes dans des conférences. Il en fut ainsi de Vivekananda.

Disciple de Ramakrishna, Vivekananda sentit en lui le besoin puissant, l'appétit divin de convertir l'Occident à la philosophie du Vedanta. Il commit à mon avis l'erreur de croire que la plus grande action s'exerce par la parole. Il donna en Europe et surtout en Amérique un très grand nombre de conférences dont quelques-unes des plus importantes forment la matière de Ynana-Yoga. Or quel que soit le génie d'un orateur, il se met malgré lui à la portée de ses auditeurs, il descend vers eux, il rabaisse sa pensée au niveau de leur compréhension.

Et ce faisant, il se trahit lui-même. Même s'il n'a pour but que la vulgarisation de sa pensée, il atteindrait bien mieux ce but par un livre, qui aurait un effet moins direct, qui ne toucherait qu'une élite. Mais il faut toujours commencer par toucher l'élite et attendre qu'elle laisse filtrer lentement ce qu'elle a reçu, vers un public plus étendu. Seulement, le propagandiste ne voit pas l'effet de sa propagande, il ne la sent pas monter vers lui en applaudissements. Mme Annie Besant, défendant une philosophie toute proche de celle de Vivekananda, tomba dans la même erreur.

M. Masson-Oursel, dans sa préface de Ynana Yoga, a mon-

tré lumineusement la tâche que s'était tracée Vivekananda. « Cette œuvre, dit-il, avait été de prêcher à l'Occident la religion unique, éternelle, son Vedanta, mais à l'Inde le progrès social. » Il voulait donner à chacun ce qui lui manquait, philosophie et sagesse aux uns, action et bien-être matériel aux autres.

Ynana Yoga contient dans le langage le plus simple, le plus vivant, le plus enthousiaste, les idées essentielles de la philosophie de l'Orient. Pour ceux qui ignorent cette philosophie, c'est le premier livre qui doit être lu, celui où l'on trouvera la conception hindoue de l'homme et de la divinité, exposée dans le langage ailé et suggestif que donne la foi.

Et c'est là une curieuse particularité de l'homme de génie. Les idées les plus simples, exposées dans le langage le plus simple, avec le minimum de mots, sont évocatrices d'idées plus profondes et plus subtiles. Grâce à l'amour qu'il porte à ce qu'il explique, Vivekananda parvient à traiter la métaphysique comme le ferait un artiste et laisse entrevoir derrière un exposé accessible à tous, l'infinie richesse de la philosophie Vedantine.

MAURICE MAGRE.

LES REVUES

Les Amitiés : pièces d'anthologie de Jean Palerne et d'André Gailleton. — *La Nouvelle Revue Française* : un clerc délateur de son bienveillant examinateur et assassin périodique en puissance; quelques lignes inédites du pur Vigny. — *Aguedal* : trouvailles littéraires de l'enfance; que l'ignorance n'est point la marque exclusive du génie. — *Jeux* : hommage à Georges Ardiot son fondateur qui est mort et un poème de celui-ci. — Mémento.

L'érudit Mario Meunier publie à la revue **Les Amitiés** (octobre), de fascicule en numéro, les éléments d'une anthologie forézienne dont l'ensemble sera précieux aux amateurs de vraie poésie. Cette fois, M. Meunier a choisi Jean Palerne, né en 1557 et mort en 1592. Secrétaire de François d'Anjou et d'Alençon, 4e fils d'Henri II, il ne publia rien. Quatorze ans après son décès furent édités par les soins d'un anonyme chez Jean Pillebrotte, à Lyon, ses écrits relatant ses voyages dans l'Orient méditerranéen. En 1884, Auguste Benoît publia un recueil de ses vers. Ils sont d'un « gentil » poète de la suite du grand Ronsard, témoin ce sonnet de belle couleur et de musique harmonieuse :

SONNET A MAGDELEINE.

Mignonne, levez-vous! Vous êtes paresseuse.
Jà la gaye alouette au ciel a fredonné;
Et jà le rossignol doucement jargonné,
Dessus l'épine assis, sa complainte amoureuse.

Debout donc! Allons voir l'herbelette perleuse
Et votre beau rosier de boutons couronné,
Et vos œillets aimés auxquels aviez donné
Hier au soir, de l'eau, d'une main si soigneuse.

Hier en vous couchant vous me fîtes promesse
D'être, plus tôt que moi, ce matin, éveillée;
Mais le sommeil vous tient encor toute sillée.

Ha! Je vous punirai du péché de paresse;
Je vas baiser vos yeux et votre beau tétin
Cent fois, pour vous apprendre à vous lever matin.

Un autre forézien qui ne publia pas et qui vient de mourir, collaborateur administratif des *Amitiés*, André Gailleton, est l'auteur de ce beau poème, d'une haute inspiration religieuse — vraie pièce d'anthologie :

ESPÈRE, PARDONNE, ADORE.

Lorsque tu sens la lassitude
Annihiler ta volonté,
Lorsque tu vois l'ingratitude
Répondre seule à ta bonté,
Pense au miracle qui s'opère
Dans un cœur touché par la Foi,
Et puis, reprends courage, *Espère :*
Jésus naquit pour toi.

Si tu vois le vide se faire
Autour de toi dans le malheur,
Ceux qui devraient parler se taire,
Tes amis te fermer leur cœur,
Souviens-toi que Dieu nous ordonne
D'aimer son prochain comme soi,
Et puis reste bon, et *Pardonne :*
Jésus souffrit pour toi.

Et enfin quand l'heure fatale
A ton foyer viendra sonner,
Quand la mort aveugle et brutale
Dans ton champ viendra moissonner,
Que ton cœur se soumette encore,
Docile à l'immuable loi,
Et puis, prosterné, prie, *Adore :*
Jésus mourut pour toi.

§

La Nouvelle Revue Française (1er novembre) termine « La Jeunesse d'un Clerc » de M. Julien Benda et publie, par les soins de M. F. Baldensperger, de nouveaux fragments inédits du « Journal d'un Poète ». L'opposition est piquante. Vigny passe de haut le « clerc », notre contemporain. Celui-ci aurait-il poussé son propre portrait aussi avant qu'on le voit, si Jules Renard n'avait laissé contre soi-même cet ahurissant témoignage qu'est son « Journal » ? Allons-nous voir une série de telles confessions où les écrivains convieront par l'autobiographie le public à mépriser davantage les tenants de la plus noble profession qui soit? On parle sous le manteau d'un « journal » de Jehan Rictus où l'auteur du « Revenant » ne se ménagerait, ni ses amis, ni les femmes des uns et des autres qui le prirent au sérieux en batifolant.

Parmi nos antidreyfusistes éminemment violents, se trouvait un certain Marcel Dubois, professeur de géographie en Sorbonne. Un jour, je portai à Yves Guyot, qui d'ailleurs ne l'inséra pas, le petit écho suivant : « Quant à la façon dont M. Marcel Dubois conçoit la justice, voici un document. Il y a quelques années, un candidat à la licence se présentait devant ce juge; ce candidat ne savait pas un mot de la question à lui posée; mais, comme il était recommandé à M. Marcel Dubois par un très haut personnage, il fut reçu avec note brillante. Je défie tout démenti, car ce candidat, c'était moi. Signé : Julien Benda. » Il y a là un trait de ma nature dont j'ai donné plusieurs exemples : la faculté de commettre, par passion idéologique, ce que beaucoup nommeront une goujaterie. Je pousse cette passion jusqu'à n'être pas sans orgueil pour l'acte que je viens de citer.

L'affaire Dreyfus m'apprit d'ailleurs que j'étais capable d'un vrai fanatisme idéologique. J'y connus des moments où j'eusse avec

plaisir tué le général Mercier, comme je l'eusse fait de Guillaume II en 1914, de Mussolini lors de l'affaire éthiopienne; comme je l'eusse fait, par une passion bien plus purement idéologique encore, de Maurras et de Bergson. J'aime ceux qui, incapables de faire mal à une mouche, sont susceptibles de devenir féroces au nom de l'Idée. Je ne crois, dit Pascal, que les histoires dont les témoins se feraient égorger. Je crois volontiers aussi celles dont les témoins égorgeraient. Ils sont au reste souvent les mêmes.

C'est pourtant le même qui, à propos du général Picquart, citant « les Vauvenargues et les Vigny » assure que « leur race » l'a « toujours si fort retenu ». Aussi bien, ce dernier mot inflige un ton glacial à un témoignage de sympathie. Par contraste, le souvenir d'un Paul Adam, magnifique de sa pensée et vibrant de tout son être généreux à l'occasion du moindre débat intellectuel, sollicite la mémoire. Et l'on s'en trouve mieux.

La rencontre avec Vigny montre le poète bon prophète. En 1851, il notait :

Le Taurobole. — Pour effacer le baptême chrétien, Julien l'Apostat faisait passer par le *Taurobole* les apostats qu'il entraînait au polythéisme.

Un taureau égorgé était placé sur une estrade, le renégat recevait sur tout son corps le sang du taureau immolé à Neptune.

Les partis feront-ils passer sous la pluie et le baptême de sang la pauvre France qui, toute épuisée, tombera souillée sous les pieds étrangers?

En mars 1852, il définit sa tenue par rapport avec « tout gouvernement ». Il a été :

Indépendant parce que nulle œuvre n'a de VALEUR, sortie d'une plume asservie.

Inoffensif parce que ce qui est faible en France depuis plus d'un siècle, c'est l'autorité et que l'attaque par la Presse est une manière de *mendier à l'Escopette.*

Séparé parce que les approches du pouvoir, *quel qu'il soit,* compromettent les écrivains et que tout gouvernement tend à *se parer d'eux* comme d'un cortège de chanteurs familiers, une volière d'oiseaux favoris et que *par sa nature* il doit redouter l'examen trop libre et trop attentif.

1853 date cette observation dont la nouveauté semble d'aujourd'hui :

Le péché originel d'Adam. — Ce fut sa lâcheté lorsqu'il accusa sa femme et la dénonça comme l'ayant séduit et lui ayant conseillé de manger le fruit défendu.

Ce péché pèse sur tous les mâles depuis et c'est pour les punir que la femme les trompe d'âge en âge.

Ce péché, dit Lucifer, ne sera racheté que quand une femme rencontrera un amant qui l'aime plus que lui-même et que sa vie, son Dieu et son *salut.*

Enfin, cette notation, située entre août 1857 et 1860 :

15 *juin.* — *La poésie.* — Je voudrais qu'elle fût lue entre trois personnes seulement :

1° Le lecteur ou le Poète, s'il n'est pas encore mort de chagrin.

2° Les deux amis ou amies.

Si l'on ne formait pour cette lecture qu'une assemblée de deux personnes, il y aurait fort à craindre que le livre ne glissât sur le tapis et que les deux amis de la Poésie ne pussent dire : ce jour-là nous ne lûmes pas plus avant. Mais si deux femmes écoutent un homme ou si le lecteur est une femme écoutée par son mari et son amant, la Poésie règne.

Autrement elle courrait grand danger de ne pas être la maîtresse.

§

Aguedal (octobre) contient de beaux poèmes de M. Louis Pize et, de M. Henri Bosco : « L'enfant devant les Muses », un article d'un grand intérêt sur le sens poétique de l'enfance. L'auteur note quelques trouvailles exquises.

Un petit garçon de douze ans, parle ainsi de son coucher :

Ah! qu'elle est jolie, ma chambre! et que je vais avec plaisir me coucher, *et alors maman me délecte.*

« P... Rabat », un garçonnet, est l'auteur de ces lignes étonnantes :

C'était un soir (ah! je m'en souviendrai) dans cette saison où les arbres deviennent d'or et où le vent est si propice aux cerfs-volants. Vent d'automne, grand vent, c'est le temps du cerf-volant.

Une fillette de Bruxelles, Dominique P..., est la créatrice d'une image exquise de vérité, de celles que seul permet de découvrir le don inné de la fantaisie :

Je vois dans les bois les petites feuilles qui courent sur leur côté : on dirait des roues qui s'en vont où elles veulent ayant perdu leur charrette.

D'enfants qui s'expriment en vers, M. Henri Bosco retient quelques bonheurs :

Calme et silencieux nous voyons sur la plaine
Descendre lentement le manteau de la nuit.

On n'entend plus les chants des oiseaux dans les blés
Mais la couleur vive du ciel est magnifique.

Le roi du ciel paraît...
Il monte lentement hissé par des fils d'or.

M. Henri Bosco s'autorise de tels exemples et d'autres, moins purs, parce que soumis aux lois élémentaires de la prosodie et déformés par une technique insuffisante — pour plaider en faveur du pragmatisme :

...bientôt interviendront les puissances de l'âge et les disciplines ennemies du chant. Les trésors naturels disparaîtront, absorbés par l'être lui-même. Sous l'afflux incessant des connaissances utiles, il seront peu à peu poussés vers la ténèbre d'où quelques-uns à peine ressurgissent. Le chant est un don, le plus pur, effusion spontanée. L'être qui chante n'acquiert pas; il se dépouille; il offre. Il n'apprend ni ne sait; et point n'obéit. Il découvre, il transforme, il délivre.

Toute connaissance imposée du dehors, toute loi, risque de n'infliger que morne tyrannie. Trop de notions exactes accumulées tuent l'esprit d'aventure, et le chant est une aventure. Pour partir, il faut ignorer quelque chose. On ne s'abandonne pas joyeusement aux lois de l'univers. On s'y plie. Mais dès qu'on veut les dépasser — et c'est la noblesse de l'homme — aller plus loin que les réalités provisoires, à quel appel absurde et gratuit réponds-tu, si ce n'est à celui du Chant?...

Certes, « le chant est une aventure » ; mais *l'aventure*, pour être *lisible* doit être celle d'une âme d'élite, d'un esprit né pour courir cette aventure insigne. C'est le baudelairien

...décret des puissances suprêmes

qui prédestine le poète. Celui-ci ne se réalise que s'il apprend son art. Il est temps de protester que l'ignorance n'est point la marque exclusive du génie.

§

Voici le numéro 17 (octobre) de **Jeux.** Son fondateur : Georges Ardiot, est mort le 22 août à 38 ans. A son fils, de 22 mois, Jacques, il disait : « Ah! Jackie, si je peux conduire la revue jusqu'à ce que tu aies 16 ans! ». Un de ses collaborateurs, M. Raoul Dubois, le très beau poète de *Sur mon terroir,* « que tu m'avais fait écrire et que tu voulais si beau », lui adresse un adieu profondément émouvant :

...Tu oubliais le mal, tu ne voyais pas les laideurs, tu ne pensais qu'à la Beauté. Tu étais jeune malgré les années terribles [la guerre]. Tu étais un donneur de vie. Tu étendais ta foi sur ceux qui t'écoutaient, comme du soleil sur un toit de tuiles.

....

Tu ne seras plus là, Ardiot, quand j'aurai besoin d'être encouragé, quand la ville pèsera sur moi comme un pont de pierre.

Tu ne seras plus là pour m'ouvrir en pleine cohue les routes de ma jeunesse, pour m'indiquer la direction.

Tu ne seras plus là pour m'accueillir chez toi, dans ta Revue.

Tu ne seras plus là pour me dire : « Voilà ce que tu dois faire. »

Je me sens seul, Ardiot, et j'ai beaucoup de peine.

Une pratique des revues — vieille de près de 40 années — me permet de dire que *Jeux, cahiers Georges Ardiot,* m'annonçait, par l'exceptionnelle qualité de son départ, une publication littéraire d'avenir.

Son fondateur et directeur écrivait en juillet dernier — soit un mois avant sa mort — ce poème étrange où l'on discerne une angoisse presque physique :

DÉLIRE

La flamme claire montera jusqu'au ciel
Et telle, qu'elle embrasera le ciel...
Car je veux brûler tous les livres...
Je n'ai pas vécu et je suis ivre
L'esprit est noir et mort et délétère
Et la vie me cache encore tous ses mystères.
Je sais la force de ma cervelle
Jalouse de ce qui vit en elle
Je sais la puissance du mot
Ses rires, ses lumières, ses sanglots.

Je sais aussi mon cœur, tel un rayon de lune
Qui ne se fond ni se consume,
Je sais la muse qui délivre...
Je veux brûler tous les livres.

MÉMENTO. — *La Grive* (oct.) : « Par la forêt vosgienne », un admirable poème de M. André Payer. — « Retour des îles », poème de M. J. Doysault, l'auteur d'une bien curieuse plaquette : *Extinction des feux.* — « Ogier d'Anglure », par M. C. A. Le Briard.

Eurydice (sept.-oct.) : « Trois poèmes » de M. Charles Maurras, avec un bois qui le représente, gravé par M. Robert Joël. — « Odes et Poèmes » de M. Xavier de Magallon, qui en confirment la maîtrise. — « Le Phœnix » par M. Noël de la Houssaye. — « Jubilé poétique à la mémoire d'Eugène Marsan » par M. P. Chardon.

Revue des Deux Mondes (1er nov.) commence « Romanesques », roman de M. Jacques Chardonne. — Lettres inédites d'Albert Sorel, pieusement publiées à l'occasion du trentenaire de sa mort, par son fils, M. Albert-Emile Sorel. — « Une sœur ignorée de Richelieu » découverte par MM. Deloche et de la Maduère.

Revue de Paris (1er nov.) : « En marge d'une partie de poker », par M. Roger Martin du Gard. — « J'accuse Moscou », par M. J. Bardoux. — « En côte d'Ivoire », par Mme Mad. Poulaine. — « Football », par M. Ph. Soupault.

Revue franco-belge (octob.) : « Edmond Glesener », par M. B. M. Woodbridge.

L'Archer (sept.-octob.) : M. Jules Marsan, étude sur le séjour de Poulet-Malassis en Belgique et lettres inédites de l'éditeur fameux à Ch. Asselineau. — « Les visages de France », poèmes de M. Pierre Jalabert. — De M. Paul Voivenel, suite de « Avec la 67e Division de Réserve ». — « La mort de Flocon », par Campagnou, belles pages inspirées par la mort d'un chien. — « Venise et le Veneto », par M. J. A'Welles.

Ma Revue (n° 67) : de M. le Colonel Godchot : « La rencontre de Verlaine et de Rimbaud. Le revolver de Bruxelles. Fin tragique du ménage. » A quoi bon remuer encore toute cette boue infecte? Seulement comptent les œuvres!

La Revue Universelle (1er nov.) : « Les cadets de l'Alcazar », par MM. H. Massis et R. Brasillach. — « Poèmes » de M. X. de Magallon. — « Paul Adam », souvenirs de M. L. Corpechot.

Les Marges (octob.) : « Notes sur Thibaudet », par M. Camille Mauclair, son labadens. — Poèmes de MM. Nicolas Beauduin et Cl. Chardon. — « Sur la vie et sur la mort », par M. R. Jaquet. — De

M. Ed. Deverin, un bien divertissant « Abel Hermant en robe de chambre ».

La Revue hebdomadaire (31 oct.) commence : « L'Escadre noire », roman de M. Jean Fouga. — « Conseils au philosophe », par M. Claude Mauriac. — De M. P. L. Berthaud : « La Catalogne et l'Espagne de demain ».

L'Europe centrale (24 oct.) : « Francophilie hongroise ou la fin d'une légende », par M. Jacques Ancel.

La Flamme (oct.) : Un bel éloge d'Henri de Régnier, par M. Louis A. Robert. — « Le Double », poème de M. Tancrède de Visan.

Cahiers Léon Bloy (sept.-déc.) : « La naissance et la mort de Berthe Dumont », par M. Joseph Bollery.

Yggdrasill (25 oct.) : « Poèmes d'enfants » recueillis par M. Maurice Carême. — La suite de « Blake, la Pensée moderne et les Gnostiques », de M. Denis Saurat. — Poèmes polonais de M. Juljan Tuwin, traduits par Mme Rosa Bailly. — « Faux-jour », un beau poème de M. Emmanuel Lochac.

Le Parthénon (20 oct.) : Numéro consacré à la mémoire de sa fondatrice, la baronne Brault.

Visages du monde (sept.-oct.) : « Chasses », souvenirs de Mme Lucie Delarue-Mardrus.

La Phalange (15 oct.) : premier de ses numéros consacrés à l'Espagne, témoignages unanimes en faveur de la révolution militaire contre le gouvernement populaire.

Points et contrepoints (oct.) : « En Espagne », par un témoin, Mme Blanche Messis.

L'Homme réel (oct.-nov.) : « Tempête sur l'Espagne », par MM. F. Delaisi, Jean Cassou et Pierre Ganivet, écrivains favorables à l'héroïque résistance des troupes improvisées par le gouvernement pour combattre le pronunciamiento de Franco.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Tino-Rossi ou la Nouvelle Idole (*le Petit Charitois*, 7 novembre). — Jehan-Rictus, curieux homme (*le Goéland*, 27 octobre). — Cubisme pas mort... (*le Temps*, 25 octobre).

Le jeune coiffeur qui, toutes les trois semaines, me rajuste les cheveux et me donne le coup de rasoir sur le cou, me disait l'autre jour, comme nous parlions « femmes » :

— Eh! bien, voyez comme c'est drôle, toutes les jeunes filles que je rencontre au bal, à peine leur ai-je parlé au cours de la première danse, me demandent ma photographie.

— Sans doute parce qu'elles vous trouvent beau gosse?

— C'est parce que, disent-elles, je ressemble à Tino-Rossi.

Tino-Rossi, l'homme du jour. L'homme à femme, le maître des cœurs. En écho aux propos... capillaires que notre malicieux confrère Scapin, *alias* M. Raoul Toscan, rapporte d'une plume indulgente dans **le Petit Charitois,** nous citerions aisément un cri comme celui-ci, cueilli sur les lèvres d'une toute jeune fille : « Ah! ce Tino, quelle voix! Ce que je voudrais l'embrasser! »

Colette l'avait dit dans un compte rendu du *Journal :* les petites amoureuses de Tino se soucient moins de l'artiste que de l'homme. Tino-Rossi a la voix pure, dépouillée, des pâtres, des mécanos, sans doute. Il est surtout très beau. Quant à son répertoire, si les paroles en sont pauvres, la musique n'est pas sans allant. Il y a dans *Marinella* un certain agencement de rythmes, comme rompus, puis rassemblés, tout-à-coup disloqués, et soudain réunis, qui fait fort bien. Les hommes volants ont longtemps disputé la suprématie aux vedettes de ciné dans les préoccupations, disons sentimentales, d'Eve dactylo, midinette ou bonne à rien. Aujourd'hui où on se méfie des premiers (« l'aviation, c'est la guerre », vous connaissez le slogan), où les seconds fatiguent l'écran à force de pitreries, il était temps que l'étoile de Tino-Rossi se rencontrât avec Vénus.

— Il a une voix à vous faire un enfant, disait une dame.

§

Le Populaire, que préfère-t-il, du répertoire de Tino-Rossi ou des complaintes d'un Jehan-Rictus? A l'occasion du troisième anniversaire de la mort de Jehan-Rictus, qui nous quitta le 3 novembre 1933, **Le Goéland,** « journal littéraire de la Côte d'Emeraude », consacre tout un numéro au poète du *Cœur populaire.* Voici, qu'on a pu lire dans les lettres d'Albert Samain parues aux éditions du *Mercure,* cette exclamation de l'auteur de *Polyphème* après lecture d'un poème de Jehan-Rictus :

Ah! il faut du temps, mon vieux, pour s'arracher un poème comme celui-là des entrailles.

Voici un portrait de Jehan-Rictus en 1891, dessin d'Albert Samain, que commente M. Léon Bocquet :

Ce portrait, précise le critique d'*Autour d'Albert Samain*, fait partie d'une série de croquis et de charges à la plume et au crayon qui conservent le souvenir de plusieurs rédacteurs, commis et employés du 3e bureau de la Direction de l'Enseignement à la Préfecture de la Seine, où Albert Samain était expéditionnaire.

On sait que Jehan-Rictus appartint quelque temps à l'administration, et qu'il débuta dans les bureaux de l'Hôtel-de-Ville comme commis auxiliaire en 1890.

C'est dans ces humbles fonctions qu'il connut Albert Samain. Il se lia avec son presque compatriote d'une étroite amitié jamais démentie.

Je fus pour Jehan-Rictus un ami de la onzième heure, dit M. Théophile Briant. En effet, c'est seulement en 1927, sur les conseils de René Martineau, que j'écrivis pour la première fois à Jehan-Rictus, qui cherchait alors un éditeur pour son *Album de squelettes*.

Jehan-Rictus l'invita à se transporter jusqu'à son sixième étage, 8, rue Camille-Tahan, « au coin de la rue Cavalotti, derrière l'Hippodrome ». Ce n'était plus

la silhouette étique, au masque de Chevalier de la Triste Figure, popularisée par les livraisons du *Chat Noir* et des *Quatz' Arts*

mais,

un gaillard de presque six pieds, haut en couleur, athlétique et souriant, tout à fait l'allure, avec sa petite barbe grise, d'un Templier ou d'un Burgrave.

Nous l'avons connu, ce Jehan-Rictus de soixante ans (« il est encore plus beau qu'à vingt ans! » s'écriait M. Tristan Bernard à la soirée Henri Duvernois des *Amis de 1914*), qui dans son logis, dont le seul luxe était le parfum d'un délicieux moka, à la relative faveur d'une lumière combien parcimonieuse, apportait une patiente, une dernière retouche à ces *Squelettes*, d'un caractère, dirai-je, « hamlétique », où M. Théophile Briant n'a pas tort de retrouver le trait de plume incisif et gras dont s'accompagnait la correspondance du dessinateur, ces *Squelettes* dont les légendes font penser

à des *Dialogues des morts* rédigés par un Lucien qui aurait longtemps fréquenté *le Lapin Agile*

et qui, dans les sacs plombés de la Bibliothèque Nationale, sommeillent, de pair avec les lettres de Léon Bloy à Jehan-Rictus, les papiers, tous les papiers du poète, et ce « journal » de sa vie qu'il tint jusqu'à ses tout ultimes moments, où il consigna ses malaises, son mal, nous allions écrire : sa fin... Aucune volonté dernière n'ayant été retrouvée, tout cela relevait des Domaines. Mais ne voyons-nous pas Jehan-Rictus toujours vivant? Est-ce qu'il n'éclate pas de vie à travers les souvenirs de M. Briant? Voyez-le qui s'enthousiasme pour les poètes :

Il n'avait pas oublié la leçon du *pauvre Lélian* — « de la musique avant toute chose — » il savait le merveilleux maniement des mots. Il en donnait comme exemple *le Balcon* de Baudelaire, chant des profondeurs vers l'amour maternel qui répondait si bien chez Rictus aux élans de son cœur orphelin.

Mère des souvenirs, maîtresse des maîtresses,
O toi tous mes plaisirs, ô toi tous mes devoirs...

— Voyez, disait Rictus, comme dans ce poème Baudelaire a multiplié les *m* qui sont l'expression phonétique du balbutiement originel : *Maman.*

(Puissance des allitérations et des consonances dont le *Mare Nostrum* de M. Nicolas Beauduin est un si heureux exemple).

Puis Rictus prenait *les Feurs du Mal* sur les rayons de la bibliothèque. Il revenait à *l'Imprévu,* un de ses poèmes préférés. Il le lisait avec cette voix étouffée que la cire nous a conservée, une voix de bénédictin psalmodiant *Media Vita.* Il récitait encore *l'Invitation au Voyage, le Jet d'eau.* Un vers comme : *O toi que la nuit rend si belle,* qu'une cuisinière, disait-il, aurait pu écrire, l'enchantait inépuisablement. Il voyait là le miracle poétique.

§

Faut-il tenir le Cubisme pour le miracle pictural? Le miracle, aux yeux de qui l'a vu naître, c'est que le Cubisme ait ses entrées à l'Institut de France. Lors de la plus récente « séance publique annuelle » — dont **le Temps** a publié le compte rendu — cependant que M. Charles Fabry, délégué de l'Académie des sciences, se tenait « sur les confins du ciel et de la terre », que M. Charles Adam, délégué de l'Aca-

démie des Sciences morales et politiques, remontait à Descartes et à sa correspondance féminine, M. René Baschet, délégué de l'Académie des Beaux-Arts, retraçait, non sans quelque courage, l'histoire du Cubisme. Histoire nouvelle, pour d'aucuns, qui, comme d'autres en sont encore à ignorer le vers-libre, n'ont jamais aperçu une toile cubiste. Histoire ancienne, à en croire l'auteur :

La naissance, la vie et la mort du Cubisme occupent l'espace d'une douzaine d'années.

Comment cela et pourquoi douze? Le mot *cube* appliqué à la peinture, M. René Baschet lui-même le précise, est apparu pour la première fois dans un article du *Gil Blas* en 1908 : M. Henri Matisse l'avait prononcé, M. Louis Vauxcelles l'écrivit. Et le Cubisme, dès l'année 1920, serait mort?

Cubisme pas mort, dirons-nous. Il est possible que les Salons naguère les plus acharnés à refléter les audaces des *fauves* aient perdu leur Cubisme avec le temps, mais ce n'est pas à la durée de son expression première qu'il convient de juger de la vitalité — ou de la disparition — d'une Ecole, c'est à son prolongement à travers mille modes d'expression : personne ne peignait plus M. Thiers, mais les pipes portaient toujours sa tête... Et le Cubisme ne nous a pas seulement laissé, à côté d' « un bon peintre de natures mortes », « la grande affiche d'un marchand de meubles ». M. René Baschet lui-même concède qu'

il a survécu aussi, mais combien épuré et adouci, dans les papiers de tenture, dans les reliures, les bijoux, et surtout dans les tapis, où les rectangles s'accordent avec la sévérité sobre et nue des appartements modernes.

Et M. Baschet ne peut pas ne pas remarquer :

Il n'est donc pas mort tout entier.

Ma foi, il se porte assez bien, et point du tout épuré, point du tout adouci, — ce sont, on l'a vu, les épithètes que M. Baschet accole à la présente expression du Cubisme. Bien plutôt lui arrive-t-il d'être criard, agressif, et on aimerait que chambre d'hôtel, vaisselier pour famille nombreuse, mouchoirs et jarretelles n'instaurassent pas la dictature à bon marché d'un Cubisme sans grâce ni nuances. Mais nos couturiers nous

feraient-ils des femmes en cubes, aurions-nous des amours, des appétits, des réflexes en cubes, que nous n'en saluerions que davantage le prolongement du Cubisme. Sans doute : « Nous n'avons pas voulu cela ! » disent les premiers fauves, et les premiers ouvrages qu'ait inspirés à des critiques le Cubisme, ainsi les plaquettes si touchantes d'Olivier Hourcade (1), annonçaient tout autre chose. Mais on reconnaît le bon écrivain à ce qu'il a de mauvais disciples. Des disciples honorables, aussi : l'architecture doit pour une part son évolution au Cubisme.

Peut-on dire qu'il a influencé l'architecture actuelle? dit M. Baschet. De tout temps l'architecture a été une question de volumes.

Si conduit par la machine à explorer le temps j'emprunte la rue des Boulangers, si j'ose regarder la maison innombrablement peuplée de fantômes où mon enfance a laissé ses rêves, ses angoisses, et si tout aussitôt après je vais par exemple chez M. René Louis, appliqué à traduire *la Chanson de Girart de Roussillon,* de très ancienne mémoire, dans le cadre très 1936 de tel immeuble sis rue Barrault, comment ne constaterais-je pas qu'il y a, pour un architecte, au moins deux façons de résoudre la question de volumes? Nos maisons ne sont pas les gratte-ciel dont New-York menace les anges. Et qui sait si le Cubisme ne nous a pas sauvés de paraître en appeler aux nuages, aux avions et à la justice du ciel?...

Mais qu'est-ce donc qui fait que les petites villes, les villages, possèdent des maisons qui sont tellement plus enviables, plus ouvertes au désir qu'on a d'avoir un toit, un foyer? Parce que, nées de l'unanime application des hommes à assigner des limites à leur bonheur, créées en accord avec le paysage, elles opposent un visage éternel aux séductions d'une mode, aux efforts si ingénieux, si attrayants qu'ils soient, des esthètes?... Mais entrez : dans le papier qui recouvre les murs, dans le dessin du service à thé, dans les impressions des tentures : le Cubisme.

GASTON PICARD.

(1) *Préface au Salon d'Automne,* 1911; *la Tendance de la peinture contemporaine,* 1912.

MUSIQUE

Orchestre Symphonique de Paris : *Jeanne d'Arc*, par M. Manuel Rosenthal. — Concerts Colonne : *Hymne Héroïque*, par M. René Guillou. — Concert à la mémoire d'Albert Doyen. — Le répertoire lyrique.

Quant parut la **Jeanne d'Arc** de Delteil, il y a quelque dix ans, l'ouvrage fut accueilli avec autant d'enthousiasme par les uns que de réprobation par les autres. Et la raison de l'un et de l'autre sentiment était le parti pris de familiarité, de vulgarité même, adopté par l'auteur, qui s'efforçait non point de rapetisser son héroïne, mais de transposer dans le langage le moins noble les paroles de ses personnages, le commentaire de leurs actions, la description des choses et des lieux parmi lesquels s'écoula l'épopée, et cela dans le dessein de les rapprocher de nous. Je ne fais pas ici de critique littéraire et je n'ai point à juger si le procédé — car c'en est un — est ou non licite. Il valut en tous cas à Delteil un prix littéraire décerné par un jury féminin. Aujourd'hui tout cela est loin et Delteil s'est volontairement condamné au silence. Mais il y a dans toute œuvre d'art un postulat qu'il faut admettre, sans quoi ce que l'on nomme au parlement, je crois, la question préalable se trouvant posée, ce n'est plus l'œuvre elle-même dont on discute, mais ses tendances; celles-ci, en fait, sont du domaine de l'esthétique transcendante et de l'éthique. Admettons donc le postulat deltelien. M. Rosenthal rend la chose facile, aimable même. Mais il n'opère pour cela nul tour de passe-passe : jamais difficultés n'ont été plus loyalement abordées, plus franchement résolues. Où Delteil met de la familiarité, M. Manuel Rosenthal écrit une musique familière; où Delteil met de l'héroïsme, M. Rosenthal écrit une musique héroïque. Mais il y a la manière. Certes la musique possède sur le langage la supériorité (ou l'infériorité) de se passer de mots, et par là elle échappe à certains risques, mais point comme on le pourrait croire. Elle n'échappe à la grossièreté que si l'on a du tact; elle possède, plus que le langage parlé, le pouvoir de suggérer, de prolonger bien au delà du sens concret certaines pensées. Je n'en veux pour preuve que l'épisode du sacre, où Delteil fait exécuter par la musique armagnaque la Marseillaise. Croyez-vous que M. Rosenthal nous fasse entendre la véritable mélodie de Rouget de l'Isle? Point.

Comme Schumann avait fait dans le *Carnaval de Vienne*, il procède par allusions, par touches légères; mais il dispose de moyens d'expression plus variés que le piano puisqu'il a l'orchestre, puisque les voix diverses des cuivres peuvent interpréter, suggérer tout ce qu'il lui plaira de nous faire comprendre à demi-mot. Jamais il n'insiste — et c'est sur ce point que le musicien l'emporte, de beaucoup, sur l'écrivain. Mais qu'il s'agisse de montrer Jeanne écoutant les « Copines du ciel », Jeanne au « Camp de Blois », Jeanne devant « le Roi de cœur », Jeanne assistant au « Sacre » et enfin Jeanne sur le bûcher de Rouen, devant « la Mort », il montre le même pouvoir de suggestion, la même habileté. Toutes les ressources de l'instrumentation lui sont familières. Il en use avec un art consommé, soit qu'il emploie les timbres à l'état pur, soit qu'avec un charme tout ravellien, il se plaise à les doser, à les combiner jusqu'au point de créer des « couleurs » qui semblent jusqu'alors inouïes. Nous savions depuis longtemps cette habileté de M. Rosenthal, depuis le *Rayon de soieries* (que, je l'espère, reprendra bientôt l'Opéra-Comique) depuis le *Baiser pour rien*, qui va reparaître à l'Opéra. Nous savons aujourd'hui quelque chose de plus, et qui confirme tous les espoirs que nous avions mis en son jeune talent. Voilà un des musiciens les mieux doués de sa génération. Il ne lui a même point manqué l'autre dimanche l'hommage maladroit du coup de sifflet qui, traditionnellement, salue le départ des œuvres destinées à un long voyage.

Dirai-je, en manière de post-scriptum, que le concert où l'Orchestre National, dirigé par M. Manuel Rosenthal, nous a fait assister à l'évolution de la musique de danse, du Quadrille à la Rumba, à la « Montée vers le Jazz », fut précisément un régal parce que le chef ne s'était point contenté de choisir avec habileté les exemples proposés aux auditeurs, mais qu'il les avait rehaussés, enluminés des couleurs instrumentales les plus fines?

Sous la direction de M. Paul Paray, l'orchestre Colonne a donné la première audition d'une pièce de M. René Guillou, premier morceau d'une suite de trois hymnes, **Héroïque.** Les suivants ont pour titres *Hymne Nuptial* et *Hymne Funèbre*.

Ainsi cette trilogie sans doute réalisera l'évocation complète d'une destinée humaine, la destinée de bien des hommes appartenant à la génération de M. René Guillou, et qui entrèrent dans la vie par la porte héroïque de la guerre. L'œuvre est brève. Elle débute par un thème majestueux, où l'éclat des cuivres étagés sur deux tons voisins cède bientôt à plus de douceur pour le développement du motif central, confié aux bois. Le premier thème est ramené par le finale, qui l'élargit. L'œuvre est solidement construite, bien instrumentée et elle fait souhaiter que nous connaissions bientôt les deux autres volets du triptyque.

La mémoire d'**Albert Doyen** a été honorée magnifiquement à l'occasion de l'anniversaire de sa mort. La Société des Concerts du Conservatoire lui a dédié, en effet, sa première séance à la salle Pleyel, en inscrivant à son programme *le Chant d'Isaïe le Prophète,* entre l'ouverture de *Léonore N° 3* et la *Neuvième Symphonie.* M. Georges Duhamel, en termes d'une éloquente simplicité, rappela l'histoire de la Société et parla de Doyen de manière fort émouvante. L'orchestre, sous la direction de M. Philippe Gaubert, les solistes, Mmes Malnory-Marseillac et Schenneberg, MM. Cathelat et Cabanel, interprétèrent l'œuvre de Doyen avec un élan et une ferveur magnifiques. Quant aux chœurs des Fêtes du Peuple, aussi bien dans *Isaïe le Prophète* que dans la *Symphonie* de Beethoven, ils montrèrent qu'ils étaient ce que leur fondateur avait voulu qu'ils fussent, réalisant pleinement sa pensée généreuse.

On parle beaucoup du renouvellement du **répertoire,** à propos de l'Opéra-Comique. C'est plutôt reclassement qu'il faudrait dire, car en vérité, l'occasion semble bonne pour procéder à un choix nouveau des ouvrages devant paraître sur les deux grandes scènes lyriques françaises. L'Opéra, en attendant que le palais Garnier lui soit rendu, va s'installer aux Champs-Elysées (enfin !). Les conditions de l'exploitation redevenant ainsi normales et le théâtre retrouvant un cadre qui convient à son existence traditionnelle, rien n'empêche de procéder immédiatement à ce classement nouveau.

Les temps sont abolis depuis bien des années où le « parlé »

servait de criterium pour répartir les ouvrages, que l'on jouait salle Favart quand il y avait des passages dits et non chantés, à l'Opéra quand il n'y en avait point. La distinction était si péremptoire qu'il fallut écrire des récitatifs pour le *Freischütz* et pour *Faust* afin de rendre ces opéras dignes de l'Académie Nationale quand on les y monta. Historiquement, cette tradition se justifiait : elle avait son origine dans les « querelles » du XVIIIe siècle, querelle des Bouffons et querelle des privilèges. Mais depuis bien longtemps l'Opéra-Comique n'exigeait plus que le « parlé » vînt interrompre la musique; des ouvrages comme *Le Roi d'Ys* par exemple, sont exactement des drames lyriques, des opéras, et n'ont aucun rapport avec les œuvres constituant, avec ou sans « parlé » le répertoire traditionnel de l'Opéra-Comique. Il semblerait donc nécessaire, afin d'éviter une absurde concurrence entre les deux théâtres, de diviser le répertoire selon les genres, d'une part, et les ressources des deux scènes spécialisées comme autrefois. On éviterait ainsi de voir la même semaine, l'Opéra et l'Opéra Comique afficher ensemble *Tristan* ou *Don Juan,* ou même *Fidélio.*

On n'a pu qu'applaudir à l'annexion par l'Opéra d'ouvrages comme *Ariane et Barbe bleue. Le Roi d'Ys. le Vaisseau Fantôme,* pourraient, par exemple, suivre le même chemin. Mais on verrait sans peine *L'Heure espagnole* retourner salle Favart (ou aux Champs-Elysées, si, une fois l'Opéra réinstallé, ce beau théâtre demeurait affecté à l'Opéra-Comique). Et on serait heureux que la place de Chabrier, avec des chefs-d'œuvre comme *L'Etoile, L'Education manquée* et *Le Roi malgré lui* fût enfin ce qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être — la première — sur une liste d'ouvrages constituant le répertoire de l'Opéra-Comique.

M. Jacques Rouché et M. Antoine Mariotte sont animés des meilleures intentions. Ils sont *the right men in the right places.* Il y a, cette fois, de grandes chances pour que le bon sens triomphe et pour que l'Opéra-Comique, ne mentant plus à son titre, redevienne le théâtre de musique gaie qu'il a, depuis si longtemps, cessé d'être.

RENÉ DUMESNIL.

ART

Jeune Sculpture française. — **L'art décoratif au Salon d'Automne.** — Le Salon des Surindépendants.

Au milieu de l'inquiétude, de l'insécurité et du désordre que traversent aujourd'hui les arts, lorsque les meilleurs se troublent et s'égarent, lorsque toutes les notions sont remises en question, c'est un réconfort de voir l'état de notre **jeune sculpture française.**

Une manifestation comme celle que notre confrère Waldemar-George vient d'organiser à la Galerie d'*Art et Industrie* nous donne des raisons de croire que tout n'est pas perdu, que les constantes de l'art français, que l'apport traditionnel des civilisations méditerranéennes sont choses encore entendues, encore senties, encore aimées, et qu'elles reçoivent une expression vivante par l'intelligence et le talent de nos jeunes modeleurs et de nos jeunes tailleurs de pierre.

La France est un pays de sculpteurs. L'effigie sculptée du corps humain est apparue chez nous au Moyen Age, bien longtemps avant qu'elle ne fût interprétée dans les autres pays. Les jeunes sculpteurs français contemporains sont de cette admirable lignée qui s'est perpétuée depuis l'art roman, à travers l'art gothique, à travers le classicisme de la Renaissance et l'ordre architectural du Grand Siècle.

Il est évident qu'ils ne sont pas sans défauts. Certains en possèdent même d'éclatants. Mais ce qui nous intéresse, c'est de retrouver chez eux un goût de l'équilibre plastique joint à ce sens de la grandeur qui fut toujours l'apanage de la sculpture française.

Hubert Yencesse est sans doute le plus doué d'entre eux — nous préférons cependant son envoi du Salon d'Automne à celui qu'il expose ici. Couturier pousse ses recherches avec cet accent spirituel et nerveux qui lui est propre. Dans l'ouvrage de belle envergure qu'a entrepris Kretz, le visage à peine ébauché est assez mal attaché au corps; ses petites figures avaient plus de charme. Auricoste fait toujours preuve d'une intelligence aiguë et sensible, un peu dispersée — semble-t-il.

Nous aimons beaucoup la grâce de Parayre, et la ferme élégance de Pryas. Mme Alalou-Jonquières nous montre des

bustes de qualité et Mme Berthe Martinie, dont les dessins atteignent une noblesse d'expression surprenante, présente des sculptures d'une belle densité plastique. Nous ne partageons pas l'attitude d'un certain nombre de critiques devant l'œuvre d'Isché : ses recherches, assez en dehors des tendances courantes, quel que soit leur aspect parfois irritant, nous semblent pleines d'intérêt. C'est un sculpteur à qui nous devons faire confiance.

Le petit groupe en taille directe de Deluol avait déjà révélé un artiste de race et d'une sensibilité raffinée, et les terres cuites d'Androusov, qui sait être décorateur en restant sculpteur, sont d'un incomparable agrément.

Gimond domine ce groupe dont il est l'aîné, avec une petite maquette en bronze de la statue infiniment séduisante qu'il destine au Trocadéro.

La plupart des exemples que nous venons de citer témoignent de la survivance dans la sculpture moderne de qualités éminemment françaises : la grâce, le charme, la distinction; et ces qualités sont bien dégagées du danger représenté par la mièvrerie et l'affectation. C'est pourquoi nous pouvons dire que la jeune sculpture mérite une place éminente dans les diverses manifestations de l'art contemporain. Elle s'est délibérément écartée de toutes les tendances naturalistes ou grandiloquentes qui l'avaient menacée, en conférant son accent personnel et vivant à l'héritage du passé.

— Nous n'avons pu parler dans notre dernière chronique de **l'art décoratif au Salon d'Automne.** Il est faiblement représenté parce que le malheur des temps oblige nos décorateurs à réduire leur propagande et que les frais d'installation dans des expositions de ce genre sont toujours assez onéreux.

La participation la plus importante est celle du groupe scolaire organisé par M. René Herbst avec le concours de l'Office technique pour l'utilisation de l'acier. Cette exposition, chargée d'intentions dont certaines ne sont pas sans intérêt, appelle quelques réflexions.

Nous retrouverons sous une forme bien appropriée à son objet toutes les conceptions chères à l'U. A. M. Il s'agit donc de donner à l'enfance un cadre pratique, hygiénique et gai,

en créant des prototypes de meubles qui sont par définition destinés à être répétés en série.

Une grande cloison en tôle perforée forme un cadre un peu rébarbatif qui ressemble à une cage. Maurice Barret a donné libre cours à son esprit pédagogique en présentant une petite salle-bibliothèque dont nous avouons ne pas avoir très bien compris toute l'originalité malgré les explications prodiguées. Maurice Gascoin nous montre un mobilier scolaire en acier pour un dortoir, assez ingénieux; et Mallet-Stevens des pupitres et des sièges accrochés à un énorme rail, suspendus au-dessus d'un parquet de briques en plan incliné; ainsi, nous dit-on, le plancher sera facilement nettoyé, puisque les meubles n'ont pas de pieds. Il nous faut bien déclarer, au risque de passer pour un de ces personnages rétrogrades qui ne comprennent rien à l'évolution des mœurs et de la société, que nous trouvons toutes ces choses bien laides, et que le désir légitime et honorable de construire du nouveau dans un but logique et utilitaire, mène à des conceptions, comme ces sièges en porte-à-faux, qui ne satisfont pas plus le goût que la raison.

Cet ensemble de constructions d'acier destinées aux jeunes enfants présente un aspect mécanique et rigide fort déplaisant. Seules les couleurs pimpantes dont on les recouvre arrivent à leur donner une certaine allure aimable qui ne nous fait pas trop regretter les gris et noirs des salles de classe de notre enfance (mais la peinture murale de Fernand Léger nous aurait certainement donné des cauchemars). Seules les belles planches photographiques de Laure-Albin-Guyot où les fleurs et les plantes sont si harmonieusement disposées apportent dans cette maison d'éducation de la cité future un parfum de fraîcheur naturelle.

Le **Salon des Surindépendants** est un amas hétéroclite de peintures parfois simples et naïves, parfois orgueilleuses et chargées des plus obscures prétentions. Pourtant, on peut croire qu'on trouve là les peintres les plus sincères et les plus spontanés. Ce que nous disons là n'est pas contradictoire. Le nombre des suiveurs que nous rencontrons dans les diverses manifestations plus ou moins officielles d'Automne, d'Hiver ou de Printemps est moins grand aux Surindépen-

dants. On y voit frémir l'esprit de recherche et se révéler quelques véritables tempéraments.

Ceux-ci, à vrai dire, n'apparaissent pas extrêmement nombreux. Au surplus, on reconnaît plus de tentatives et d'ébauches que de réussites achevées et l'on ne voit guère d'ouvrages qui puissent satisfaire entièrement. Nous citerons les compositions très frappantes de Cattiaux, imaginatif puissant, mais bien mauvais peintre, celle de Michau d'une meilleure qualité. Les intentions surréalistes trouvent de curieuses et hallucinantes expressions sous le pinceau de Herold et Ubac Michelet. Parmi les plus doués, nous devons noter Estève, coloriste et décorateur né, Pribyl qui possède un sens très vif de l'harmonie colorée et du rythme intérieur, Péronne qui fait preuve d'une personnalité très accusée dans le jeu de ses arabesques et la chaude richesse de sa palette.

Sans doute parce qu'elles exigent plus de fermeté, les gravures nous paraissent particulièrement intéressantes. Nous aimons beaucoup les architectures imaginaires de Vieillard, et les paysages surréalistes d'une vision aiguë de Mead. Dans ses gouaches et dessins, Robert Le Ricolais ne manque pas de noblesse.

En jetant un coup d'œil sur l'ensemble des signatures, on remarquera qu'au Salon des Surindépendants les Français se trouvent en minorité. Cette simple remarque pourrait amener à d'utiles réflexions sur les tendances actuelles de la peinture française.

BERNARD CHAMPIGNEULLE.

ARCHÉOLOGIE

ORIENTALISME. — Arthur Byhan : *La Civilisation Caucasienne*. Préface et traduction du Dr G. Montandon, Payot, 1936. — E. Mackay : *La Civilisation de l'Indus. Fouilles de Mohenjo-Daro et d'Harappa*. Traduction de A. et H. Collin-Delavaud, Payot, 1936. — Bartoloméo Nogara : *Les Etrusques et leur civilisation*. Traduction de M. T. Dromard-Mairot, Payot, 1936.

La maison d'éditions Payot, qui fait connaître au public français l'essentiel des publications étrangères dans des domaines si divers, vient d'éditer, dans ces derniers mois, trois volumes traitant de grands problèmes de l'archéologie orientale. A la conception primitive d'une civilisation mésopotamienne due aux Sémites, s'est substituée celle d'une civilisa-

tion empruntée par les Sémites aux Sumériens; mais ceux-ci, qu'étaient-ils? Ils ont des affinités avec les autochtones de l'Asie antérieure qu'on nomme les Asianiques pour ne rien préjuger de leur nature, affinités dans le type ethnique, dans le système de langage, et dans les croyances religieuses. Or, on a pu, sur certains points, rattacher ce bloc de peuples aux anciens habitants du Caucase. C'est à l'étude de ces derniers qu'est due la **Civilisation caucasienne,** où l'auteur passe en revue les mœurs et les coutumes des populations du Caucase parmi lesquelles les éléments les plus anciens sont les Kartvéliens, groupe du Sud qui comprend les Géorgiens, les Tcherkess (dits autrefois Circassiens), et les Abkhaz, les Tchétchenn et les Lesg. Nous laisserons de côté les autres groupes qui ont pénétré dans le pays à des époques plus tardives. Les éléments les plus anciens sont caractérisés par un crâne dont l'indice va de la sous-dolichocéphalie à l'hyperbrachycéphalie, et leurs parlers, ni indo-européens, ni sémitiques, ni « touraniens », sont, par leurs vocables et leurs formes, proches des anciennes langues de l'Asie Mineure (dont la connaissance est encore loin d'être complète), et des langues des peuples dits Asianiques.

Les anciens peuples du Caucase nous sont connus par les auteurs grecs et latins; il s'ensuit que les investigations s'arrêtent, environ au début de l'ère chrétienne, et que nous n'avons aucun renseignement sur les populations qui, dans les millénaires précédents, habitaient le Caucase.

Ce que l'enquête de M. Byhan, très bien menée pour la période qu'il a étudiée, ne peut nous donner, nous l'entrevoyons grâce à l'archéologie : les langues asianiques ressemblent en général, avons-nous dit, aux plus anciennes langues du Caucase; d'autre part, les fouilles permettent d'établir un lien entre les sépultures, les productions de la métallurgie et de la céramique du Caucase et du Nord de l'Iran. Ceci permet d'entrevoir un vaste élargissement de la famille asianique et de son domaine, en direction du nord.

Tandis que des prospections à travers le Sud-Est de la Perse montraient que la civilisation la plus ancienne (caractérisée par la céramique peinte), de la Mésopotamie et de l'Iran, s'étendait au loin vers le Balouchistan, les découvertes

récentes dans le Nord-Ouest de l'Inde révélaient une civilisation extrêmement ancienne qui paraissait avoir de grands rapports avec la civilisation archaïque de la Mésopotamie. **La civilisation de l'Indus,** de M. E. Mackay, qui a dirigé les fouilles de Mohenjo-Daro et d'Harappa, sites de la vallée de l'Indus, distants l'un de l'autre de 700 km., traite tout au long de la question. A Mohenjo-Daro, dans le Sind, au Nord de Karachi et près de la frontière du Balouchistan, à Harappa dans le Pendjab, très à l'Est de l'Indus, ont été déblayés des vestiges de villes à bâtiments construits en briques généralement cuites; ces édifices, maisons ou bains plus ou moins importants, étaient sans ornements, sans ouvertures extérieures, à étage ou terrasse reliée au rez-de-chaussée par un escalier de bois. La façon dont le problème du drainage des eaux usées a été résolu est tout à fait remarquable; les conduites d'eau sont soigneusement jointoyées ainsi que les pavages des salles de bains. Les restes d'escaliers en briques montrent, comme dans l'Orient moderne, l'usage de marches très hautes et étroites. La découverte de nombreuses armes ou d'outils de métal (cuivre associé à des impuretés qui peuvent donner l'illusion du bronze), celle de petits personnages en terre cuite, de poterie, permettent de restituer le costume des habitants assez analogue à celui qu'ils portent aujourd'hui, leurs parures, leur outillage. De nombreux cachets en stéatite portent avec quelques types d'animaux, un taureau le plus souvent, des signes d'écriture pictographique. De multiples indices, il paraît bien que les cultes de l'Inde, même les plus anciens, ont beaucoup emprunté aux porteurs de la civilisation de Harappa et de Mohenjo-Daro; l'image de ce qui sera le dieu Siva se trouve déjà sur ces cachets et l'on peut conjecturer que le culte des divinités de fertilité et de fécondité était répandu dans l'Inde ancienne.

En présence de telles particularités, l'idée est naturellement venue de comparer cette civilisation à la plus archaïque de la Mésopotamie, à celle des Sumériens. Le caractère pictographique de l'écriture n'offre rien de probant, puisque toute écriture débute par la pictographie; mais on a essayé de rapprocher les signes des deux systèmes, sans grand résultat d'ailleurs. La céramique n'est point directement comparable

à la plus ancienne de Sumer, mais offre de grandes ressemblances avec la poterie peinte du Balouchistan, qui forme un véritable trait d'union entre les deux. La conclusion qui paraît s'imposer est que les peuples de Mohenjo-Daro et d'Harappa auraient puisé leur civilisation à la même source que ceux de Sumer et que, par la suite, il y aurait eu entre eux de fréquents contacts commerciaux. Ceci est prouvé par la découverte, en Sumer, d'un certain nombre de sceaux de l'Indus; le fait qu'ils ont été trouvés dans les couches antérieures à celles de la dynastie d'Agadé, conduit à attribuer à la civilisation de l'Indus étudiée par M. Mackay, la date générale de 3.000 à 2.600 avant notre ère.

Depuis que les recherches des archéologues ont mieux fait connaître les peuples d'Anatolie, dont de nombreuses tribus sous l'égide d'instructeurs indo-européens ont constitué, au deuxième millénaire avant notre ère, la Confédération hittite, on s'est aperçu que la civilisation des Etrusques, dont l'origine était inconnue, offrait avec celle des Asianiques d'Anatolie de remarquables affinités. **Les Etrusques et leur civilisation,** volume dû à un spécialiste de la question, étudie ce problème sous tous ses aspects. Habitant l'Italie centrale, ayant eu leur période de floraison du VIIIe au Ve siècle, les Etrusques, dès l'antiquité, passaient pour être venus d'Asie; certains cependant leur ont assigné une origine septentrionale en raison des affinités qu'il y a entre les rites funéraires de l'Etrurie et ceux de l'ancienne Italie du Nord. Ils se révèlent aptes aux productions artistiques, qu'il s'agisse du métal ou de la céramique noire dite le « bucchero ». Bien que les textes étrusques ne soient pas très nombreux, ils suffiraient pourtant à assurer un grand progrès dans la connaissance de ce peuple; mais jusqu'ici, leur langue demeure indéchiffrée. Cependant l'étude des noms propres, matériellement lisibles, peut donner d'utiles indications et M. Nogara conclut que les Etrusques paraissent plus près de Rome et des races italiques que des peuples d'Asie de l'antiquité et même que les Etrusques et les Italiques purent avoir, non seulement des relations de proximité géographique, mais encore des relations ethniques et linguistiques (p. 225) .En somme, M. Nogara s'élève contre l'opinion qui a fait des Etrusques un peuple étranger à l'Italie et sans grande

influence sur elle; cette vue est devenue assez en faveur aujourd'hui et les monuments étrusques, par certaines transitions insensibles avec ceux des Italiques, fournissent assez de preuves pour la supporter. Quelques faits, cependant, témoignent d'influences asiatiques non négligeables; je fais allusion au « foie de Piacenza », modèle de foie, en bronze, destiné aux devins, analogue aux modèles en terre cuite dont se servaient les Babyloniens et les Hittites. C'est, schématiquement, un foie de mouton avec ses aspérités naturelles; toute la surface est divisée en quarante cases dans lesquelles sont inscrits des noms de divinités. Il ne s'agit pas là d'un fait exceptionnel; une statue d'aruspice du musée de Volterra montre justement le mort tenant un foie; l'examen de cet organe, courant dans la pratique divinatoire de l'Orient, est vraisemblablement un apport de l'Est en Italie. Si donc M. Nogara a fort diligemment réuni les preuves qui permettent de rapprocher les Etrusques des peuples italiques, celles qui ont permis de soutenir leur origine orientale n'ont pas toutes disparu, et il peut être prudent, comme l'auteur de l'ouvrage le reconnaît lui-même, de réserver encore son opinion sur le problème étrusque.

Dr G. CONTENEAU.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Kipling et le folklore (1). — *My own true ghost story* est l'une des nouvelles les mieux conduites de Kipling. Elle arrive, dans l'édition Macmillan sur papier de l'Inde, juste après une histoire de revenant (*The Phantom Rickshaw*) qui a déterminé une atmosphère de crédulité enfantine. Kipling la renforce par une description lugubre des hôtelleries autrefois établies le long de la Grand Trunk Road, sur le modèle des *stationes* et des *mansiones* romaines qui jalonnaient la Gaule. Pour un Français moderne, ce simple rapprochement des temps et des lieux transpose en arrière l'état de réceptivité. Mais pour un folkloriste, ce parallélisme n'est que normal, surtout s'il sait comment la route à la romaine a percé l'Afrique du Nord d'est en ouest et du nord au sud, prolongée par la voie de chemin de fer et la piste pour autos.

(1) V. *Mercure de France* des 15 février et 1er juillet 1936.

Remy de Gourmont, qui était réfractaire au début à Kipling, le comprit du jour où, sur mon conseil, il fit le transfert de l'Inde à la Gaule et remplaça des noms indiens par des noms celtiques. La nouvelle met en scène un vieux bonhomme qui a vu passer maints fonctionnaires anglais; dans nos *mansiones* aussi ont dû vivre des militaires retraités qui voyaient passer les fonctionnaires romains, pour apprendre un jour de l'un d'eux la mort d'un ami dans la Britannia, d'un autre dans la lointaine Germanie, au bout de laquelle on arrivait aux ténèbres fluorescentes de six mois.

Kipling parvient à cette hôtellerie fatigué, et dégoûté de la vie qu'il mène. Habitué à cette sorte de refuges, il prend la chambre qu'on lui a préparée et entend pendant la nuit jouer au billard dans la salle voisine. Sans aucun doute, ce sont les âmes de ceux qui, jadis, on ne sait quand, moururent ici, selon le témoignage du gardien. Il compte le choc des billes, reconnaît le jeu régulier, les arrêts. Tout est correct; même certains clics-clacs s'interprètent aisément. Dans la cour, des porteurs de palanquin font du bruit; ce sont les anciens occupants de ces chambres qui reviennent.

Ce qu'on aime dans cette nouvelle, c'est la manière dont Kipling prouve que plus on est logique, mieux on tombe facilement dans l'erreur ; plus on est observateur, mieux on se laisse entraîner dans l'au-delà. Le seul frein possible est, après un sommeil lourd, le coup de poing du soleil, qui remet en place gens, choses et ombres.

Tout, alors, s'explique : les porteurs de palanquin sont réellement venus, mais le domestique de Kipling s'est arrangé pour les faire partir; des rats dans le grenier et une fenêtre régulièrement battue par le vent sont le jeu de billard. L'homme civilisé se retrouve lui-même, fier de sa logique, honteux de son imagination. Mais c'est cette imagination, et la puissance d'évoquer des « fantômes », qui font à la fois le poète et le savant. Je ne sais si Kipling avait une intention en écrivant son histoire de revenant vraie ; ce qui est certain, c'est qu'on rencontre rarement dans la littérature internationale une leçon aussi précise sur notre incapacité à interpréter la réalité, même au moyen d'une technique mentale que nous jugeons correcte.

Maintenant, voici un parallèle français, qui n'a été publié que sous forme de document, bien que l'observateur, Paul Sébillot, me l'ait raconté d'une manière vive et, pour parler anglais, « sensible ».

Sébillot avait hérité d'un vieux château en Bretagne, château plutôt délabré et dont quelques pièces seulement étaient habitables. Après avoir fait faire quelques réparations à la toiture, M. et Mme Sébillot vinrent y passer l'été avec leur fille et leur fils, Paul-Yves. Cette année-là, l'été fut mauvais; on eut du vent et de la pluie tout le temps. C'est seulement après s'être installé dans une pièce relativement confortable que Sébillot apprit de ses domestiques qu'elle était restée longtemps inhabitée parce qu'elle était hantée. On y entendait trois sortes de bruits, mais seulement quand il faisait du vent : du métal qui grinçait; des chaînes qui cliquetaient; et le bruit produit par un cheval qui se promenait sous la fenêtre, parfaitement reconnaissable; ensuite, on entendait l'arrivée de deux chevaux; un silence; et le pas du cheval seul, puis celui des deux autres recommençaient.

Une nuit, Sébillot descendit dans la cour et Mme Sébillot resta dans la chambre; elle entendit distinctement les chaînes et les chevaux, mais Sébillot, en bas, n'entendit rien. Il leur fallut quelques jours d'écoute pour identifier deux de ces bruits.

Le grincement métallique était dû à la girouette du château; le cliquetis, à la chaîne de la porte d'entrée agitée par des coups de vent contrariés, qui se choquaient dans les angles irréguliers des murs du château. Mais les pas de chevaux? Sébillot me dit, vers 1905, qu'il n'avait jamais pu en trouver l'explication et que tout ce qu'il en pouvait savoir avait été raconté par lui au 107e dîner de Ma Mère l'Oye, le 30 juin 1896. Le parallélisme avec la nouvelle de Kipling est si net que je crois bon de citer le texte :

Le troisième bruit avait lieu la nuit vers dix heures du soir; il ne pouvait être mieux comparé qu'aux coups de bâton par lesquels les régisseurs de théâtre annoncent le lever du rideau. Croyant que des chats ou des rats pouvaient faire basculer dans les greniers des objets en équilibre, j'eus soin de faire déplacer tout ce qui s'y trouvait. Le bruit persista. Je me rendis dans le grenier vers l'heure

où avait lieu le bruit, ayant recommandé à Mme Sébillot, restée dans la chambre, de regarder à sa montre le moment précis où elle entendrait quelque chose. Elle l'entendit encore, alors que du grenier on n'entendait rien. Ce bruit persista pendant cinq ou six ans sans qu'il ait été possible de se rendre compte de sa cause. Il n'y avait aucun oiseau dans la cheminée de la chambre, ni dans les cheminées voisines (*Revue des Traditions populaires*, t. XI, 1896, p. 399).

Kipling décida de passer encore une nuit dans son hôtellerie, et s'amusa beaucoup à entendre le vent, le rat et la fenêtre jouer au billard avec leur régularité coutumière. « Si seulement, dit-il, j'avais interrompu mon enquête au bon moment, j'aurais pu faire *n'importe quoi* avec cette histoire. » Plus heureux que le romancier anglais, le folkloriste français resta dans l'ignorance; mais il n'en tira pas *n'importe quoi* tout de même.

A. VAN GENNEP.

NOTES ET DOCUMENTS POLITIQUES

Le mandement des évêques allemands et la lutte anticatholique dans le troisième Reich. — En août 1936, les évêques allemands se sont réunis à Fulda comme les années précédentes et, à l'issue de leur assemblée générale, ils ont publié le mandement dont nous donnons ci-après la traduction. Ce mandement, dès son impression, fut interdit en Allemagne, et il est jusqu'ici à peu près inconnu en France.

Bien chers Diocésains,

Auprès du tombeau de saint Boniface, le glorieux apôtre des Allemands, le martyr héroïque de notre foi chrétienne, nous, les évêques catholiques, nous nous sommes réunis cette année encore dans une communion d'esprit fraternelle, afin de procéder à des délibérations approfondies et de prendre des résolutions importantes. Nous avons apporté devant cette crypte vénérable toutes les inquiétudes amères qui troublent la foi de notre temps, les soucis d'une gravité sans cesse accrue que nous causent l'éducation et la formation religieuse et morale de notre jeunesse, toute la tristesse douloureuse que provoquent en nous les lourdes pertes que nous venons à nouveau de subir au cours de ces derniers mois dans les domaines les plus variés, sur le terrain ecclésiastique et sur le terrain général du catholicisme. Mais nous avons aussi

apporté devant ce saint tombeau, avec un esprit opiniâtre et heureux d'accepter des sacrifices, ainsi qu'il sied à nous, évêques qui descendons des Apôtres, la décision inébranlable de conserver et de protéger, dans l'intérêt du peuple allemand tout entier, les droits et les libertés que nous assurent les lois naturelles et positives. De cette attitude, fondée sur notre mission sacrée et apostolique, et de cette responsabilité devant Dieu et les âmes des fidèles, devant le peuple et la Patrie, nul ne peut nous délier. Elles nous accompagnent sur toutes nos voies épiscopales et comparaissent avec nous devant le tribunal du Dieu omniscient.

Comme il en avait déjà été le cas au milieu des soucis multiples de l'année passée, nous avons de nouveau fait parvenir un mémoire détaillé à M. le Führer et Chancelier du Reich à l'issue de cette assemblée générale. Avec un attachement sincère à la cause du peuple et avec la fidélité du chrétien envers l'Etat, mais aussi avec l'honnêteté et la franchise allemandes, nous y avons attiré son attention sur l'accroissement des troubles et des restrictions dont souffre la vie religieuse et ecclésiastique, sur toutes les généralisations injustifiées et les graves accusations portées contre nous, sur toutes les offenses faites au Saint-Père, aux évêques, aux prêtres et aux membres des Ordres. Puisse-t-il nous être donné cette année de ne pas informer seulement du contenu général de notre adresse le peuple catholique, par qui nos inquiétudes sont pleinement partagées, mais de l'avertir aussi de la disparition véritable de ces maux déplorables!

Nous ne revendiquons pas des lois d'exception ni des faveurs dans le nouvel Etat, mais seulement ce droit d'aller et de venir et cette liberté que nos adversaires s'arrogent avec excès chaque jour. Nous réclamons seulement ce droit sacré dont, il y a trois étés, le Führer lui-même s'est porté garant solennellement à la face du monde en signant le Concordat. Pour cela, nous nous basons sur notre conviction et sur le fait patent que, précisément à l'époque actuelle, le communisme et le bolchevisme s'efforcent avec une ardeur et une ténacité sataniques, à marcher de l'Est et de l'Ouest contre l'Allemagne, en qui ils voient le cœur de l'Europe, pour la prendre en une sorte de tenaille funeste. C'est pour cette raison que nous, nous ne devons pas ébranler la cohésion allemande en faisant de la religion un objet d'affliction et de discorde, en dirigeant sur elle le mépris et les coups. Il faut au contraire qu'une détente vivifiante et une prompte paix religieuse viennent renforcer sans cesse et retremper notre résistance nationale, afin qu'un jour l'Europe, purgée du bolchevisme, et même tout le monde

civilisé que nous aurons sauvé, nous en sachent merci. Les événements effroyables qui se sont produits, surtout pendant ces derniers mois, dans la malheureuse Espagne, nous donnent à penser. Que l'on nous épargne de raconter en détail les barbaries monstrueuses qu'a commises, pour l'épouvante de la civilisation entière, une populace fanatisée, exaltée par les promesses menteuses des émissaires russes. Mais il est une autre conséquence qu'avec toute notre pitié chrétienne pour les victimes nombreuses de cette persécution sans exemple dans l'histoire, nous ferons bien de tirer, même en Allemagne : si maintenant l'Espagne succombait, le destin de l'Europe ne serait pas irrévocablement scellé, mais il serait mis en question d'une manière angoissante. La mission qui en découle pour notre peuple et notre Patrie apparaît d'elle-même. Puisse notre Führer, avec l'aide de Dieu et la collaboration inébranlablement fidèle de tous les citoyens du Reich, réussir à accomplir cette tâche formidablement lourde!

Il est encore un second point que l'Espagne sanglante nous contraint d'examiner. Au cours des mois passés, à l'intérieur aussi des frontières allemandes, on a calomnié l'Eglise catholique, le Pape, les évêques et les prêtres; on a dit qu'ils étaient en relation avec le communisme et le bolchevisme; on a même dit dans des livres, des revues et des journaux que Rome fraternisait avec Moscou. L'Espagne ouvre les yeux à tous ceux qui sont encore capables de voir objectivement. C'est un fait que le bolchevisme russe et l'espagnol voient justement dans l'Eglise catholique, son clergé et ses Ordres religieux, leur ennemi le plus dangereux et le plus acharné. De là leur haine et leur volonté de l'anéantir, poussées jusqu'aux extrêmes les plus sanglants. Voilà qui fait pourtant apparaître nos prêtres et les membres de nos Ordres sous une lumière toute différente de celle qu'au cours des mois précédents répandaient certains projecteurs, çà et là en Allemagne aussi. Puisse l'avenir ne pas fournir la preuve que, même hors de la péninsule ibérique, la populace communiste commence par prendre tout premièrement pour cible les prêtres et les membres des Ordres, afin d'atteindre avec eux le rempart le plus solide opposé à ses idées et au progrès de celles-ci. C'est pourtant clair, la Russie et le Mexique en donnent la preuve : le bolchevisme ne peut commencer, ni surtout subsister, que si la religion, accusée d'être un opium pour le peuple, est mise hors la loi, et si la foi dans le Christ et en un Dieu personnel et transcendant au monde et en un au-delà de justice disparaît des cœurs et des consciences humaines. Cela suffit pour que nous défendions justement cette foi avec héroïsme

au sein de notre peuple et de notre patrie, en nous aidant de tous les moyens légaux, et notamment pour que nous en fassions le fondement, toujours plus profondément assis, de l'éducation de la jeunesse allemande. En face du bolchevisme, toutes ces conceptions modernes du monde, qui faussement et injustement prétendent porter le nom de religion, mais ne possèdent ni lumière pour l'entendement ni pouvoir déterminant pour la vie morale, se révèlent inopérantes. Car l'idole que l'on met à la place du seul vrai Dieu, du Dieu chrétien, ne se distingue pas de nous-mêmes; il est le sang de notre sang, ou pour mieux dire : une chimère inventée par l'imagination humaine. Que vaut un tel Dieu, que l'homme lui-même a créé? Et que valent enfin, lorsqu'avec la croyance en un Dieu personnel et transcendant au monde s'effondre aussi la croyance en l'au-delà, toutes ces obligations qui sont le fondement de la vie morale de l'homme?

De là la troisième pensée, dont en présence des horreurs d'Espagne l'actualité s'impose à nous : pas de lutte contre la foi en Dieu telle que l'enseigne le catholicisme, mais au contraire la certitude que seule, cette foi constitue la base de granit sur laquelle on peut élever contre le bolchevisme un rempart puissant et triomphant. Pas de lutte contre l'Elgise catholique, mais au contraire paix et entente avec elle, pour triompher des hypothèses intellectuelles du bolchevisme. Ce ne sont pas les armes de la guerre qui peuvent atteindre le bolchevisme en pleine racine, il faut que l'Europe en général et notre patrie en particulier ressuscitent en Jésus-Christ et en son Eglise. L'aide ne peut ici venir de conceptions du monde nées simplement de notre sang et du caractère de notre époque, mais de convictions qui résistent à tous les orages, parce qu'elles se fondent dans le Dieu saint et éternel et lient pour toute l'éternité. Qui ne se défend pas contre le bolchevisme dans le domaine religieux, lui ouvre aussi la porte dans le domaine politique et économique. Et il n'est pas de puissance terrestre qui la referme. C'est un enchaînement que ne prouvent pas seulement les lois de la pensée et la psychologie, mais aussi les faits historiques, et qui va jusqu'au cœur de notre époque.

Chers Diocésains, ces réflexions irréfutables font qu'évêques allemands, nous comprenons d'autant moins que dans notre patrie aussi et dans notre peuple, on rétrécisse sans cesse le cercle d'influence du Christianisme et de son Eglise et le limite finalement aux murs de l'église. Nous ne comprenons pas que l'on continue de s'opposer à nos associations catholiques et à leur action féconde, ni surtout que l'on aille jusqu'à mettre en question leur subsis-

tance. Nous ne comprenons pas que l'on continue d'interdire la double inscription aux membres des associations chrétiennes et même aux congrégations de jeunes filles, et que l'on aille en certains endroits jusqu'à menacer de braves pères de famille et leurs enfants de les priver du pain quotidien, s'ils ne cessent pas toutes relations avec les associations catholiques. Nous ne comprenons pas que l'on raccourcisse sans cesse le bras bienfaisant de la Caritas, ni que l'on chasse les sœurs catholiques du chevet des malades et des crèches d'enfants. Nous ne comprenons pas que la presse catholique, jusques et inclusivement la presse purement ecclésiastique et religieuse, soit liée par des décrets qui semblent aux yeux du peuple avoir pour but la ruine de la presse catholique en général. Nous ne comprenons pas que l'on soustraie fréquemment la jeunesse allemande aux influences chrétiennes, pour la convertir à des idées hostiles au catholicisme, ou affaiblir la vitalité de sa conviction catholique en la mêlant aux adeptes de l'autre confession. Nous ne comprenons pas que, dans certains pays du Reich, on essaie d'éliminer les écoles confessionnelles et les écoles catholiques privées, ou qu'on les élimine par des décisions populaires, quoique le Concordat signé avec le Reich allemand garantisse qu'elles seront conservées et réorganisées, ou du moins, en ce qui concerne les écoles privées, qu'elles seront autorisées et dirigées par des Ordres et des congrégations religieuses. Catholiques, nous n'avons pourtant d'autre but véritable que de contribuer au nom des principes de notre foi au bonheur du peuple allemand, et de lui conserver pour son plus grand bien ces forces bienfaisantes, qui ont fait la gloire et la grandeur de l'Allemagne par le passé.

Devant les événements émouvants d'Espagne, nous prions et nous conjurons tous ceux entre les mains et dans les consciences de qui reposent les destins de notre peuple, de ne pas refuser leur oreille à nos paroles épiscopales jaillies du plus profond de nos cœurs d'Allemands, mais au contraire d'établir l'unité et la cohésion de l'Allemagne en rétablissant au plus tôt la paix religieuse garantie par le Concordat, et de permettre à notre peuple de puiser aux sources chrétiennes la force nécessaire pour remplir les tâches de l'avenir. Quant aux catholiques eux-mêmes, nous les encourageons de notre amour et de notre fidélité épiscopales à garder, en dépit de tout ce qui nous inquiète et nous fait souffrir, la ferme assurance de leur foi chrétienne, et, par une vie catholique consciencieuse, à prouver aussi la force conservatrice et bienfaisante de notre religion divine. Et pourquoi donc, chrétiens et catholiques, devrions-nous perdre courage? La vérité éternelle est nôtre, ainsi

que la puissance de Dieu! Adjutorium nostrum in nomine Domini! Notre aide est dans le nom du Seigneur!

Que le Dieu tout puissant et miséricordieux vous bénisse au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen.

(Suivent les signatures des évêques allemands.)

§

Ce mandement a précédé le congrès de Nuremberg. Il est donc antérieur à la recrudescence de la propagande anticommuniste qui a constitué, à côté du nouveau plan quadriennal, le thème essentiel des discours prononcés à cette occasion par les membres du gouvernement.

En proposant un terrain d'entente au national-socialisme, l'Eglise ne trouve pas une tactique nouvelle. Elle a appliqué la même méthode en France sous la Troisième République, lorsque la restauration monarchique est apparue comme définitivement impossible. Le mot d'ordre était alors : accepter le régime pour le transformer. Il est à noter que le mandement fait mention de M. Hitler comme dictateur de l'Allemagne, alors que le Concordat signé le 20 juillet 1933 entre le Saint-Siège et le Reich, s'il a été rédigé sous l'influence directe de la révolution nationale-socialiste, ne mentionne celle-ci nulle part expressément. L'Eglise, dont les évêques, avant de prendre possession de leur diocèse, doivent jurer fidélité au gouvernement (1), adopte une attitude politique positive et réclame en échange l'observation du Concordat.

Le terrain d'entente est fourni par la lutte contre le communisme. L'Eglise prétend mener dans l'âme des fidèles une lutte que l'Etat ne peut efficacement soutenir que sur le plan

(1) Les évêques ne sont nommés qu'après un délai de vingt jours, pendant lequel le gouvernement doit faire valoir, le cas échéant, ses raisons de politique générale contre le choix du candidat (art. 14 et protocole final du Concordat, addition à l'art. 14, paragraphe 2). Avant de prendre possession de leur diocèse, les évêques doivent prêter serment de fidélité dans les mains du Reichsstatthalter de leur diocèse, ou le cas échéant, dans les mains du président du Reich, en usant de la formule suivante : « Devant Dieu et sur les Saints Evangiles, je jure et je promets fidélité, comme il convient à un évêque, au Reich allemand et à l'Etat de... Je jure et je promets de respecter et de faire respecter à mon clergé le gouvernement formé constitutionnellement. Comme il m'incombe de veiller au bien et aux intérêts de l'Etat allemand, je m'efforcerai dans l'exercice de la charge ecclésiastique qui m'est confiée, d'éviter tout dommage dont celui-ci serait menacé. » (Art. 16.)

politique. La thèse catholique est ici en désaccord complet avec celle du national-socialisme, qui fait son idéal d'une éducation purement laïque des générations nouvelles, d'une éducation fondée sur la théorie du chef et de l'homme nordique.

Il n'y a donc pas lieu de penser que la proposition catholique aboutisse à un résultat. Nous avons déjà été les témoins des concessions que se faisaient les deux conceptions du monde adverses : après la révolution par exemple, l'Eglise levait l'interdit jeté par elle sur le parti national-socialiste et renonçait à poursuivre son activité politique, en échange d'assurances précises sur le terrain de la vie religieuse et de la propagation de la foi. Plus tard, une accalmie se produisait avant le plébiscite de la Sarre, pour ne pas effrayer les catholiques de cette région. Il ne serait pas impossible que le rapprochement entre l'Allemagne et l'Italie conduisît à une détente : l'influence que M. Mussolini peut avoir sur le Saint-Siège permettrait la formation d'un front mondial antimarxiste, composé d'éléments fascistes, libéraux et catholiques. Une pareille détente semble pourtant assez invraisemblable depuis la campagne de persécutions qui s'est déclanchée après l'annexion de la Sarre et qui dure encore. Si les hauts dignitaires de l'Eglise tentent de prendre en face du national-socialisme l'attitude positive de collaborateurs à une grande œuvre de civilisation, le peuple catholique, exposé à toutes les vexations, et dont la conception du monde ne rencontre les doctrines officielles que dans des rêves assez vagues de grandeur nationale, a besoin de courage pour ne pas abdiquer.

Les catholiques représentent environ le tiers de la population allemande. Ils s'opposent au Nord protestant, de même que, lors de la décadence du Saint-Empire Romain Germanique, l'Allemagne luthérienne a lutté contre l'influence des Jésuites autrichiens; mais ils sont surtout en conflit avec la « religion nationale » de M. Rosenberg, qui veut retrouver dans l'âme contemporaine le sentiment immédiat et spécifiquement allemand de la divinité auquel les dieux du germanisme primitif durent leur existence. Abstraction faite de la lutte contre le communisme, les catholiques réclament leur

place au soleil en rappelant la mission civilisatrice qui leur est échue au cours des siècles, et dont le Romantisme a sans doute été, avec le Baroque autrichien, l'expression la plus saisissante dans les temps modernes.

Ils veulent participer à la lutte mondiale contre le bolchevisme, qui, disent-ils, s'attaque à l'Allemagne parce que celle-ci est le cœur de l'Europe. Comme le national-socialisme, ils veulent voir dans cette croisade la mission qui donnera à leur patrie le premier rang parmi les nations civilisées. C'est la thèse de l'humanisme qui disait avec Schiller : « Chaque peuple a son jour dans l'histoire du monde, mais le jour de l'Allemand sera la moisson du temps tout entier. » Mais c'est aussi la thèse d'un nationalisme presque pangermaniste. Les courants d'idées confluent de façon parfois bien arbitraire.

L'Eglise catholique réclame l'application loyale du Concordat. Pour ne citer que les points essentiels et qui font l'objet de plaintes expresses dans le texte du mandement, rappelons que le Saint-Siège avait, par l'article 32 du Concordat conclu avec le Reich, interdit toute activité politique aux membres du clergé séculier et régulier. L'Etat lui garantissait en échange le libre exercice du culte, sa protection en cas de troubles antireligieux (art. 5, 10), la libre disposition de ses richesses foncières et immobilières (art. 8, 17), le droit de lever l'impôt (art. 13 et protocole final), la liberté de correspondance avec le Vatican (art. 4), le maintien et le perfectionnement des écoles confessionnelles et des écoles libres (art. 19 à 25 inclus), et le droit d'avoir des patronages et autres organisations sans que les membres de ceux-ci soient en butte à des vexations à cause de leurs opinions religieuses (art. 31 et principes d'application de l'art. 31 en date du 18 juillet 1933).

Une violente campagne antireligieuse s'est déchaînée ces derniers temps en Allemagne. Pendant que les journaux accusent les catholiques d'être « ultramontains » et de sacrifier les intérêts de l'Allemagne à ceux du Pape, ou même, pendant qu'ils démontrent l'existence d'un front russo-catholique dirigé contre le national-socialisme, les membres du clergé sont arrêtés et emprisonnés pour les raisons les plus diverses. A la différence de l'Italie, le régime totalitaire allemand doit

nécessairement entrer en conflit avec l'Eglise catholique à cause de la conception du monde que symbolise la croix gammée. Le catholicisme a formellement condamné, du haut de la chaire, le mythe de la race.

Les écoles confessionnelles sont supprimées d'autorité ou après des semblants de consultation populaire, pour lesquels le gouvernement met en œuvre tous les moyens de pression sur les masses dont il dispose. La jeunesse doit choisir entre les patronages religieux et les formations hitlériennes. (Les chefs d'entreprise ont ordre de n'embaucher que des ouvriers et des employés inscrits au parti.) Les syndicats chrétiens ont été depuis longtemps incorporés au Front du Travail que dirige le Dr. Ley; on vient de donner aux bureaux de placement chrétiens jusqu'au 31 décembre pour liquider leurs affaires. Il est interdit d'appartenir à la fois aux associations chrétiennes et au Front du Travail, auquel doit s'inscrire chaque travailleur et qui seul paie les retraites; c'est la double inscription dont il s'agit dans le mandement. La Caritas est une association de bienfaisance qui centralise les organisations régionales et les initiatives privées. Tandis qu'en 1935 elle obtenait l'autorisation de faire des quêtes sur la voie publique (selon la méthode du gouvernement) pendant une semaine, elle n'a pu cette année quêter que pendant trois jours et simultanément avec la Croix-Rouge et une mission protestante. Au cours de la quête de 1935, autorisée par le gouvernement, des nationaux-socialistes munichois arrachèrent aux quêteurs les boîtes métalliques dans lesquelles ceux-ci recueillaient les oboles des passants, et les en frappèrent sur la tête; les insignes distribués en échange des dons furent arrachés aux donateurs. On fit subir un sort analogue aux affiches de propagande pour la quête, qui représentaient une religieuse tenant un enfant par la main, et qui portaient l'inscription : *Faites du bien partout.* On a cette année interdit la plaquette au moment où sa distribution allait commencer avec la quête. Elle représentait saint Martin partageant son manteau.

Ces exemples montrent qu'il ne reste plus grand chose du Concordat, surtout de son esprit.

JEAN GUITON.

LETTRES ITALIENNES

Glauco Natoli : *Stendhal*, Bari, Laterza. — Giovanni Comisso : *I Due Compagni*, Mondadori, Milan. — Marino Moretti : *Parole e Musica*, Vallecchi, Florence. — Luigi Ugolini : *La Zolla*, Vallecchi, Florence. — Maria Luisa Fiumi : *Il libro di Luca Signorelli*, Ceschina, Milan. — Guido Novelli : *In Fondo alle Tenebre*, Emiliano degli Orfini, Gênes. — Aldo Capasso : *Il Paese senza Tempo*, La Prora, Milan. — Angelo Gatti : *I Canti delle Quattro Stagioni*, Mondadori, Milan.

On a écrit beaucoup de livres sur Stendhal. M. Léon Blum lui-même en a fait un, et ce n'est pas le plus mauvais de toute son œuvre. Les Italiens n'abordèrent qu'avec une certaine timidité l'étude d'un auteur dont c'est peu de dire qu'il est l'objet d'un culte ésotérique de la part d'un certain nombre de ses compatriotes, bien qu'il ait pris soin, bien étonnamment du reste, de se proclamer milanais. C'est pourquoi le **Stendhal** de Glauco Natoli mérite toute notre attention. C'est un livre sérieux, et parfaitement au courant des plus récents travaux de la critique stendhalienne. Les reproches qu'on peut lui faire sont très largement excusables. L'un d'eux est imputable à presque toute la critique italienne, aussi bien historique que littéraire, qui nous juge encore selon l'esprit du siècle dernier, alors qu'elle s'en est à peu près débarrassée par ailleurs et que nous-mêmes l'avons généralement bien dépassé. Le second est une réserve bien compréhensible, et qui l'a sans doute empêché d'aller jusqu'au bout de certaines de ses conclusions.

Le plus intéressant, nous le trouvons dans la critique des œuvres de Stendhal qui concernent l'Italie. Nous savions déjà qu'il ne faut guère se fier à ses prétendus journaux de voyage, et qu'il y a souvent inscrit des noms d'endroits où il n'était jamais allé. Mais la *Chartreuse de Parme* appellerait un plus subtil commentaire. Nous avons peine à comprendre qu'il y a à peine plus de vingt ans, Francesco Novati soutenait que ce livre était un compendium de toute l'Italie. Comme dans tous ceux qu'il a écrits, on y trouve d'abord Stendhal, et encore Stendhal, et toujours Stendhal. Il reste très difficile de déterminer ce que son idéologie doit à l'extérieur, au décor et aux gens. Beaucoup moins qu'on ne croit généralement. Une fois de plus, Stendhal s'est servi là de ses vieux manuscrits, et l'histoire des Farnèses qu'il y trouvait, déjà très romanesque

pour le XVIe siècle, ne pouvait pas tenir dans le XIXe. Son prince de Parme n'est qu'une marionnette à côté de François IV, duc de Modène, dont on a trop dit qu'il en avait été le modèle. Les dessous aujourd'hui connus d'une affaire comme celle de Misley montrent que François IV avait des idées politiques étrangement modernes. La candeur de Stendhal était loin de les soupçonner. Il y a tout cela, et d'autres choses encore, dans le livre de Glauco Natoli.

Giovanni Commisso passait jusqu'ici pour un écrivain dont les notations subtiles ne sont pas faites pour le gros public. En tout cas, son livre *Gens de Mer* est-il l'un des plus remplis de poésie qui aient été écrits sur ce sujet éternel. Une note informative nous dit que son dernier roman, **I due Compagni,** peut être mis entre les mains des plus simples lecteurs, et qu'ils comprendront. Ce n'est vrai qu'en partie. Car, à part la grande simplicité du style, la fraîcheur de nombre de pages et l'aisance avec laquelle procède le récit, il se trouve, sous l'affabulation superficielle, des intentions philosophiques qui ne se laissent pas saisir si facilement. Psychologie individuelle, histoire, esthétique y sont assemblés en un tissu fort serré. C'est la vie parallèle, mais non concordante de deux jeunes artistes, des peintres, qui, vers leur vingtième année, sont jetés en pleine guerre; et les morceaux qui nous les montrent sur le front de la Vénétie et du Carso sont d'une étonnante franchise de touche. L'un a une destinée toujours malheureuse, tandis que l'autre semble moins infortuné. Ce n'est qu'une apparence. Ces deux existences aboutissent à l'insatisfaction; et l'un d'eux tire cette maxime, applicable à la fois à la vie et à l'art : « La réalité n'est qu'une garce! » Formule dont la verdeur exprime bien le pessimisme à peu près constant de la littérature italienne. Classique, elle mesure bien la différence de nature qu'il y a entre l'idée, qui est spéculation, et la vie qui est irrationnelle. C'est pourquoi l'art classique ne vise pas au vrai, comme on nous l'a seriné pendant toute notre jeunesse, mais au style. Ce n'est pas la même chose.

Marino Moretti a derrière lui une œuvre abondante. Son roman, *Soleil du samedi,* a été considéré comme représentatif d'une école et d'un genre. Nous avait-il déjà donné des pages

aussi savoureuses que celles que l'on trouve dans **Parole e Musica,** recueil de nouvelles et de *bozzetti?* Elles témoignent d'une admirable fraîcheur d'esprit. Aux yeux de Marino Moretti, les choses et les gens apparaissent toujours tout neufs. Cela lui permet de donner de l'intérêt à des sujets que dédaignent les auteurs qui sont habitués à chercher les leurs tellement loin que la terre leur apparaît désormais trop petite. Marino Moretti n'est pas aussi blasé; et nous devons lui être reconnaissants de nous avoir, avec la plus aimable simplicité, présenté, dans certains de ses morceaux, un Paris vrai, celui au milieu duquel nous vivons; mais qui a l'air étrange parce qu'on ne le trouve plus dans les livres. Surtout dans nos livres. Ses pages sur le bouquiniste Tocqué sont d'une très émouvante cordialité. Et sa Minoque, dont les parents tiennent un café-tabac du côté de Montparnasse, nous rappelle opportunément qu'on trouve à Paris des jeunes filles aussi jeunes filles que Virginie. Elles se gardent naturellement d'envoyer des lettres aux romanciers en renom. C'est pourquoi sans doute nous n'entendons pas beaucoup parler d'elles.

Le mouvement social, si j'ose dire, que nous voyons présentement en France, rappelle de bien des façons celui qui commença en Italie au printemps de 1919 et qui se termina dans les toutes premières semaines de 1922. Il y a cependant d'assez notables différences entre les deux. Le mouvement italien fut en grande partie agrarien et se manifesta peut-être plus dans les campagnes que dans les villes. C'est ce que nous rappelle **La Zolla** de Luigi Ugolini. C'est l'histoire d'un combattant qui rentre dans sa Toscane, la guerre finie, et qui trouve sa propriété occupée et même confisquée. Il arrive à la reconquérir par son énergie et par son labeur personnel. *Zolla* signifie motte de terre et se pourrait traduire ici par *le sillon.* Le livre serait intéressant à tout le moins comme document, car l'auteur n'y a rien mis qu'il ne l'ait vécu.

Maria Luisa Fiumi, qui a consacré déjà bien des livres à sa terre d'Orvieto, choisit aujourd'hui le sujet qui peut le mieux la célébrer : **Il Libro di Luca Signorelli.** La ville d'Orvieto passa longtemps pour être sous l'emprise de Lucifer; et les fresques magistrales que le grand artiste peignit sur les murs de la Cappella Nuova du Dôme agirent comme

une sorte d'exorcisme. Le livre est romancé, et nous donne une image très colorée de cette ville ombrienne au XVe siècle. Il y a davantage : l'esprit même de ce lieu d'un si grand caractère, et trop négligé par les voyageurs.

Guido Novelli a une sensibilité d'une extrême délicatesse. Elle ne va cependant pas jusqu'au raffinement. Elle reste toujours d'une franche sincérité : celle d'une âme profondément religieuse et qui ne saurait vivre en dehors d'une vie toute chrétienne. **In fondo alle Tenebre** contient les meilleurs vers et les meilleures pièces que le poète ait écrits. Malheureusement, cette plaquette, dédiée à la comtesse Clara Cadorna, n'est pas dans le commerce. La fluidité de la facture, une mélancolie pénétrante et d'une légèreté pour ainsi dire aérienne, appelleraient cependant un long commentaire esthétique.

La Sicile, qui eut autrefois une civilisation profondément originale, reçoit aujourd'hui la culture européenne en ses ondes extrêmes, et comme filtrée par l'espace, de même que dans l'antiquité elle avait filtré la culture hellénique. C'est ce que l'on peut saisir dans l'œuvre d'un Pirandello, d'un Borgese; et qualitativement aussi dans les œuvres de ceux qui, autour de Pietro Mignosi, forment ce que l'on peut appeler l'école néo-réaliste de Palerme. Il importe de le rappeler au moment où son chef, pour des raisons de pure commodité d'activité littéraire, va continuer à Milan un combat qui sera plus dur, mais aussi plus efficace.

D'une ligne plus accusée est **Il Paese senza Tempo,** d'Aldo Capasso. Dans sa poésie, le monde sensible et la vie intérieure s'unissent en un équilibre parfait. C'est la vie continuée et parachevée par le rêve. Ce pays hors du temps n'est pas seulement celui des souvenirs, mais aussi le monde de ces visions incertaines dont on ne sait si on les a vécues réellement ou si on les a rêvées. La nature de cet idéalisme, c'est qu'il est admis comme un exercice naturel des facultés créatrices, et non comme l'image décevante d'une félicité qui se dérobe sans cesse. Aldo Capasso a très clairement marqué ses intentions dans *l'Homme parle à la jeune fille* où visiblement il a voulu refaire le *Soir du jour de fête* de Leopardi. Tout comme ce dernier, il sait remplir son vers

de pensée sans lui faire perdre des qualités poétiques sans lesquelles il ne serait plus un vers.

Angelo Gatti est venu de la littérature militaire au roman, puis à l'essai philosophique; avec **I Canti delle Quattro Stagioni,** le voici à la poésie. Ce recueil fort abondant est très varié aussi dans son esprit et dans ses formes. Il va de la ballade romantique à l'impression dans le genre de Pascoli et à la pièce civique dans le ton de Carducci. On y sent aussi des influences françaises; la *Jeune Fille et le Spectre,* par exemple, rappelle évidemment Maeterlinck. Plutôt que des réminiscences, ce sont là, si l'on veut, des termes de comparaison. Nous sommes en face d'une poésie loyale et sincère. Qu'elle se trouve hors des écoles et des cénacles ne saurait lui nuire; c'est plutôt à sa louange.

PAUL GUITON.

LETTRES CATALANES

La Catalogne et la Paix. — Bien que nous nous trouvions aux portes de l'Espagne, il n'est pas rare de surprendre dans les conversations une vue simpliste des événements ou du caractère de ce pays. Il m'est arrivé de rencontrer des personnes qui déclaraient à brûle-pourpoint : « Ne me parlez plus de la Catalogne. Je ne veux plus entendre parler des Catalans. » Cela signifiait qu'elles rendaient toute une province coupable des excès des extrémistes et des maux qui l'accablent. Cette manière de juger me paraît beaucoup trop rapide. Quelle que soit la force élémentaire de notre sentiment national, nous devons faire un effort pour mieux connaître nos voisins. Quelle que soit notre tendance à l'unitarisme, nous n'avons pas le droit d'éluder un fait historique comme le problème catalan ou de l'interpréter à contre-sens. L'esprit de révolution, tel que nous l'entendons aujourd'hui, et le catalanisme sont deux choses fort différentes. S'il est vrai que les révolutions ont le plus souvent des précédents idéologiques, ce n'est certes pas dans le catalanisme que l'on découvrira le principe de celle qui soulève ou désole le pays voisin. Il n'est pas un seul livre de sentiment catalan qui l'ait préparée ou qui en porte seulement le germe. Disons plus encore, rien n'est plus opposé à la révolution et à ses

formes actuelles que l'esprit architectural qui est à la base de la pensée catalane.

Celle-ci est dirigée vers l'humanisme. Elle ne se manifeste point par les procédés douteux d'une vulgarisation médiocre, puisqu'elle propose l'effort et la difficulté intellectuelle. Elle tend moins à dissocier l'Espagne qu'à se parfaire elle-même. Il serait puéril de nier que la littérature catalane est une manifestation naturelle de l'esprit du pays. Je ne m'étendrai point sur une vérité trop simple et qui ne saurait être discutée par des hommes de bonne foi, mais je n'oublierai point d'observer que depuis des siècles la Catalogne n'avait pas donné un tel exemple de vitalité intellectuelle. Cette littérature n'est pas basée, à proprement parler, sur une idéologie sociale. Ce qui nous frappe en elle, c'est moins son idéologie que son évident souci de parvenir à la pureté linguistique. On peut la résumer ainsi et la comparer sans trop d'exagération au mouvement de la Renaissance du XVIe siècle qui a affirmé l'éclat des langues novolatines. On observe surtout des groupes d'érudits qui étudient les ressources et les aspects de la terminologie. C'est un travail placide et bienfaisant comme celui du pêcheur qui jette ses filets dans la mer, en gardant le même horizon familier dans ses yeux. En fait de révolution on n'y découvre que celle qui se forme au fond de l'encrier et parmi les mots du dictionnaire. Cette littérature s'est éteinte ces derniers mois, ce qui prouve que la révolution n'est pas un climat favorable. La presse elle-même, dont s'est emparé le Comité de Contrôle Ouvrier, n'a plus de liberté. Elle n'est que l'ombre d'elle-même. Il s'est fondé dernièrement une association d'écrivains catalans, mais elle n'a été créée que pour trouver des accommodements dans le régime syndical, et, comme on le conçoit, elle ne s'est constituée que grâce à des adhésions fortuites. Un meeting d'intellectuels a eu lieu ces dernières semaines à Barcelone. On n'y comptait que des écrivains étrangers, et à côté d'eux l'excellent poète communiste Rafael Alberti, natif de Cadix. En un mot, les écrivains catalans ne participent pas à la révolution et ceux qui s'y trouvent engagés sont comme pris dans l'engrenage. C'est assez dire le caractère exotique de cette révolution. On objectera qu'elle est d'abord le fait de la masse

ouvrière. Sans doute, mais l'élément catalan ne représente pas la majorité dans cette masse des ouvriers de Barcelone et n'est pas l'élément le plus agissant. Les organes de la F. A. I. et de C. N. T., comme la *Solidaridad Obrera*, sont toujours rédigés en castillan, et jusqu'à ces derniers temps, ces partis n'avaient pas fait usage du catalan dans leur propagande.

Il convient cependant de considérer l'aspect politique du problème et l'action du catalanisme en Espagne durant ces dernières années. Quelques notes brèves y suffiront si elles permettent de rappeler l'essentiel des faits. On sait qu'au lendemain de la dictature, le catalanisme, qui avait été brimé par Primo de Rivera, fit avec les partis de gauche une alliance politique, connue sous le nom de Pacte de Saint-Sébastien. La République espagnole fut proclamée le 14 avril 1931, quelques heures après le coup de Macià, qui devait plus tard rétablir l'ancienne Généralité de Catalogne. L'effort de Macià obtenait encore le *Statut* catalan, tandis que les événements politiques, et notamment le coup d'Etat avorté du général Sanjurjo, démontraient que la cause catalane et la cause républicaine étaient parfaitement liées. Mais les élections législatives de 1933 furent favorables à la Confédération espagnole des droites autonomes, la C. E. D. A., le parti de Gil Robles. Cela ne tarda pas à produire des frictions entre conservateurs et catalanistes de gauche. C'est ainsi que la loi des Contrats d'affermage, votée par le gouvernement catalan, fut annulée à Madrid par le tribunal des garanties constitutionnelles, où dominaient les droites. A la même époque, l'agitation nationale gagnait le pays basque, tandis que la révolution anarcho-communiste ne tardait pas à se déclarer dans les Asturies. Quelle fut alors la position de la Catalogne? Le président Companys, voulant assurer les libertés reconnues par la Constitution, fonda l'Etat Catalan. Comme il craignait la révolution sociale, il n'accepta pas de compromissions avec les anarchistes qui demandaient des armes. A peine proclamé, l'Etat Catalan s'effondrait. Il avait suffi de quelques pièces d'artillerie amenées tout près de la place Sant-Jaume. Companys fut destitué; mais le 16 février 1936, une imposante majorité, celle du *Frente Popular*, le ramenait au Palais de la Généralité. Si le Président avait pu éviter la révolution

sociale de 1934, s'il avait pu maintenir le calme à son retour, alors que des troubles ensanglantaient l'Espagne, il se trouva par contre désemparé devant la menace des généraux rebelles et livra des armes aux anarchistes. C'était appliquer à contre-cœur un remède plus dangereux que le mal. Une double révolution s'installait en Espagne. Et aujourd'hui, la question qui se pose est la suivante : Quelle sera l'attitude des rebelles devant la Catalogne? Il n'est pas douteux que ceux-ci ont toujours méconnu le problème catalan. Rien, si ce n'est la tactique générale, ne justifiait le coup d'Etat dans la Catalogne. Il y avait bien des grèves politiques dans la province. On n'y déplorait pas les attentats qui ravageaient l'Espagne de l'Aragon à l'Andalousie. On ne saurait prévoir le résultat de la lutte, mais tous les hommes dignes de ce nom désirent qu'elle s'achève le plus tôt possible. On ne voit pas davantage comment la paix pourra s'établir. Mais si la Catalogne se donne un régime communiste, la guerre est installée à demeure dans le pays. Si Franco restaure un régime unitaire, comme l'indique son programme, la question catalane subsistera toujours. Mais s'il tient compte de la réalité catalane, et s'il tempère le pouvoir dictatorial, il donnera quelques apaisements à une partie importante de l'opinion. Nous ne sommes pas partisans d'une dictature. La dictature est la faillite d'un ordre que nous croyons meilleur; mais la paix est toujours préférable à la guerre.

JOSEPH-S. PONS.

LETTRES PORTUGAISES

Teixeira de Pascoaes : *S. Jeronimo e a trovoada;* Lello, Porto. — Hernani Cidade : *Luis de Camões, O Lirico;* Imp. Nacional, Lisbonne. — Virginia de Castro e Almeida : *Vie de Camoens;* Duchartre, Paris. — Antonio Sergio : *Ensaios,* Tomo V; Seara Nova, Lisbonne. — M. Maia Pinto : *A Viuva sem o veu;* Imp. moderna, Porto. — Emma Romero Santos Fonseca da Camara Reys : *Divulgação musical,* Tomos I, II et III; Seara Nova, Lisbonne. — Manuel de Figueiredo : *A Monja e o Rouxinol*; Tavares Martins, Porto. — João de Castro Osorio : *O Cancioneiro sentimental;* Ed. Descobrimento, Lisbonne. — Antonio Botto : *Baionetas da Morte;* Anuario Comercial, Lisbonne. — José Cabral do Nascimento : *Poesias escolhidas;* Ed. Biblion, Lisbonne. — Mémento.

Pour passionnément discuté qu'il puisse être par les fanatiques de l'Art ou de la Foi, le visionnaire de génie qui habite en Teixeira de Pascoaes n'en taillade pas moins d'éclairs

révélateurs le ciel brûlant de la pensée ibérique contemporaine. Prosateur fiévreux, il excelle à ouvrir, au détour de ses phrases drues et denses, de brusques perspectives. Ainsi des routes et sentiers granitiques de son pays abrupt; car il est avant tout le fils de la montagne, où s'agrippèrent farouchement les vieux Celtibères. Connaissant cette origine et ce climat, l'on s'étonnera moins des parentés qui le rapprochent à la fois de Miguel de Unamuno et de notre Victor Hugo. Parentés qu'il n'a point cherchées. C'est un subjectif. Hagiographe, c'est sa propre âme qu'il nous livre et ses vies de saints sont en quelque sorte un fragment de ses Mémoires. Son *Saint Paul* surprit, déconcerta, entraîna. Je ne sais si l'on en discerna l'actualité philosophique. Le poète nous donne aujourd'hui **Saint Jérôme et l'orage,** et l'orage gronde aux portes du Portugal; l'orage menace de déferler comme au IVe siècle sur le monde occidental tout entier, et l'immense fresque que Teixeira de Pascoaes fait rutiler sous nos yeux porte à méditer longuement, non seulement sur les angoisses du Saint, mais sur l'imprévisible et tragique retour des choses humaines. « Aux jours d'orage, dit le Poète, les servantes de chez moi invoquaient naguère saint Jérôme. » Plus tard l'avocat des éclairs s'est transformé pour lui en docteur de l'Eglise; il devint pour lui l'interprète de l'amitié mystique, de l'amitié qui présida, dit-il, à la *Cène* de Jésus et non au *Banquet* de Platon. Pascoaes s'est plongé avec passion, à l'instar de Thérèse d'Avila, dans les *Epîtres* du moine dalmate. Ce commerce intellectuel et moral lui a permis d'accompagner le saint dans les salons aristocratiques de Rome, où se propageait l'idée chrétienne; de le suivre en imagination au long de ses études, de ses voyages en Gaule, de ses pérégrinations au désert, quand l'assaut des Barbares amoncelait ses menaces à l'horizon. Il l'évoque, méditatif, en la grotte de Bethléem, vieux déjà, émacié, barbu, devant une Bible et une tête de mort, avec un lion couché sur ses pieds nus.

Jérôme, dit Pascoaes, vit dans la grotte de Bethléhem à la façon de saint Paul sur la route de Damas et de Napoléon à Sainte-Hélène. C'est une grande figure sentimentale, un être d'annonciation, d'amour divin et de paix, à travers l'écroulement d'un monde.

En le faisant minutieusement revivre devant nous, Pascoaes

n'a obéi à aucune pensée préconçue; il n'a fait que céder à une nécessité spirituelle de révélation ou de confession. Il a accompli, dit-il, une loi de la vie. Il n'ignore point cependant que les combats de la pensée entraînent fatalement les luttes armées et sanglantes; car du Verbe à son incarnation, dit-il, la distance est imperceptible. *Saint Jérôme et l'orage,* en tout cas, est un grand livre. Nous attendons maintenant *Napoléon.* Le beau travail de M. Hernani Cidade sur **Luis de Camoens,** *poète lyrique,* est d'une autre nature. M. Hernani Cidade est un critique érudit, que ne rebute aucune investigation méthodique, et qui sait le prix de la vérité scientifique. Chez lui, tout est mesure et prudence, et il sait judicieusement résister aux entraînements romantiques de l'imagination. Désireux de faire comprendre l'homme et le poète par l'analyse de son œuvre lyrique, il s'efforce d'abord de clarifier les incertitudes de la biographie camonéenne et de replacer le poète en son milieu d'époque, en écartant délibérément tout ce que la légende a pu ajouter aux péripéties réelles d'une existence particulièrement tourmentée. Passant ensuite au crible d'un examen sévère le travail d'épuration et de classification opéré par MM. J. M. Rodrigues et Afonso Lopes-Vieira, l'éminent critique en montre le caractère provisoire et insiste sur la nécessité d'une exégèse plus approfondie. Il analyse dans le suivant chapitre les diverses influences qui ont agi sur la formation du poète; puis il dégage habilement les thèmes dont il s'est servi et la façon dont il y a versé ses confidences d'homme imprégné de platonisme amoureux. A ce propos, M. Antonio Sergio, mis en cause, se défend (*Seara Nova,* n° 478), d'avoir soutenu que la pensée de Camoens sur l'Amour soit née sans l'intervention du sentiment. Il affirme l'indissoluble unité dans l'âme du poète de l'Amour-pensée et de l'Amour-sentiment.

Dans un dernier chapitre, M. Hernani Cidade esquisse la synthèse de la personnalité de Camoens; il montre les répercussions de son œuvre lyrique en Europe et en Portugal jusque dans la poésie des contemporains. Ainsi peu à peu la lumière se fait et la vérité se dégage.

De son côté, Mme Virginia de Castro e Almeida offre aux lecteurs de langue française une **Vie de Camoens,** qui n'est,

selon son dessein, ni une biographie romancée, ni une étude purement scientifique, mais un essai de reconstitution de l'atmosphère à travers laquelle se déroula la vie mouvementée du Poète, selon les données historiques de l'époque. Mais l'existence de Camoens est le plus passionnant des romans, et le récit solidement documenté de Mme Virginia de Castro est particulièrement attachant.

Aux dernières pages du tome V récemment publié de ses **Essais,** M. Antonio Sergio, camoniste fervent lui aussi, revient sur la conception de l'Amour exprimée par le Poète. Pour lui, il n'y a pas incompatibilité entre la sensualité de l'homme — (Camoens, à la différence de Ronsard, n'est jamais érotique dans l'expression) — et la théorie idéaliste du philosophe. Ce sont deux choses appartenant à deux plans différents. Ce qui ne veut pas dire que Camoens n'ait pas bâti sa doctrine sur l'expérience directe.

Cette dualité organique, qui caractérise toute création, toute personnalité, M. Antonio Sergio, logicien subtil, la retrouve dans les sociétés humaines, dont l'origine est à la fois naturelle et spirituelle, comme notre être lui-même. Leur essence est une opposition, qui aboutit à la compénétration des deux principes; d'un côté les nécessités fondamentales de la vie, de l'autre les tendances constructives de la Raison. Ainsi la vie politique tourne-t-elle sur cette antinomie de base : Liberté, Autorité. Entre les deux pôles, et pour réaliser l'indispensable équilibre toujours prêt à se rompre, n'est-il pas nécessaire, suggérerons-nous, d'envisager une action médiatrice, celle des idées morales, si méconnues de nos jours?

Analysant, à la lumière de son œuvre multiple, la géniale personnalité d'Oliveira Martins, le plus actuel des écrivains portugais, dit-il, l'éminent essayiste marque l'opposition flagrante qui existe entre l'imagination débordante de l'historien-poète et le réalisme constructif de l'économiste et du réformateur. Il s'efforce ainsi de dégager l'influence de ses peintures et de sa pensée dans les événements contemporains. De même, il dénonce l'illusion révolutionnaire d'Antero de Quental comme part nécessaire de son génie poétique, en contradiction avec la justesse de ses idées démocratiques prématurées. Ces contradictions souvent trop accusées

semblent inhérentes au tempérament portugais. Doit-on en chercher la racine dans le trouble engendré dans les consciences religieuses par les grandes découvertes, qui inclinèrent, par exemple, des esprits tels que les deux jésuites José de Acosta et le P. Vieira vers la recherche critique de l'intelligibilité et de la relativité des phénomènes, à la faveur de l'observation directe? Raison et expérience contre l'Autorité et la lettre. Le conflit n'a pas pris fin.

Au passage, M. Antonio Sergio dénonce certaines inconséquences du bergsonisme, réhabilite le satirique Nicolas Tolentino, pénètre aux profondeurs où le sentiment subit l'étreinte de la raison.

> Il y a, dit-il, deux erreurs fondamentale dans l'attitude d'esprit de l'Européen actuel : celle de ne s'être pas pénétré jusqu'aujourd'hui de la mobilité essentielle des institutions sociales; en second lieu d'avoir confondu le progrès de l'homme et le progrès des choses dont il se sert. Tout le monde se tourne vers un Absolu, tout le monde se plaint, accuse, proteste. Et la faute est toujours à celui d'en face. Ce ne fut ni ceci ni cela, mais l'évolution dialectique de la réalité dans les faits et dans les pensées, qui a créé la situation où nous nous trouvons.
>
> ...Bien des projets ont surgi pour la réorganisation de la société sous l'étiquette socialiste. Ces doctrines, disait Herculano, sont fortes et justes pour la partie critique, mais inanes pour les plans de reconstruction; car elle sont incompatibles avec la liberté morale.

Mais quelle importance doit-on accorder à l'action des sociétés secrètes et en particulier de la Franc-Maçonnerie dans l'évolution des événements politiques? Tel est le sujet que traite avec indépendance Manuel Maia Pinto dans **La Veuve sans le voile,** qu'on lira avec intérêt. Pour l'auteur, la Maçonnerie est moins le quartier général des luttes pour les libertés politiques, moins encore un antre où se préparent les crimes politiques et sociaux qu'une foire aux vanités où se vendent quelques utilités. Pour lui, ses rites visent à mettre les consciences en sommeil. Il combat le naturalisme et l'hérésie qui consiste à croire que, sans une grâce, on peut entrer en relations avec le surnaturel. Et le surnaturel existe, dit-il; il fait partie de la réalité.

Quoi qu'il en puisse être, il semble que la musique soit mieux apte que tout autre art à préparer les âmes à certaines communions extra-matérielles.

J'ai là sous les yeux trois gros et luxueux volumes, les tomes I, II et III d'un ouvrage intitulé **Vulgarisation musicale** par Mme Emma Romero Santos Fonseca da Camara Reys. Chaque tome nous offre le résumé d'une trentaine de séances de musique vocale, précédées de conférences érudites sur les chants de telle ou telle époque, de tel ou tel pays d'Europe ou d'Amérique. Chaque concert a donné lieu à divers articles de critique, dont l'essentiel est également reproduit. Parmi les auteurs des conférences, nous relevons les noms déjà connus de nos lecteurs : MM. Camara Reys, Antonio Sergio, Hernani Cidade, Joâo de Barros, Rodrigues Lapa, Souza Costa, Aquilino Ribeiro, Augusto Casimiro, Ferreira de Castro, Castelo Branco Chaves, etc. Mme Emma da Camara Reys poursuit avec une persévérance rare, depuis 1923, son œuvre éducative et révélatrice, qui met à contribution à peu près tous les pays du monde. Ainsi en 1934-35, elle a fait entendre tour à tour les chansons populaires du Brésil, de la Sicile, de la Sardaigne, de la Corse, de la Galice, les chansons patriotiques et politiques de France, les chansons de bord des gondoliers, les Noëls de Portugal, après avoir fait connaître les chants de la Renaissance, les modernistes français et allemands, etc. Chacune de nos grandes villes françaises pourrait s'inspirer d'un tel exemple, pour la prospérité de nos Universités populaires. Le sens moral des foules y gagnerait infiniment.

Musique et Poésie sont sœurs et furent longtemps accouplées dans tous les genres. Mme Emma da Camara Reys a su, avec un succès mérité, exalter leur double puissance en un pays où le lyrisme n'a jamais cessé d'être en honneur.

On a dit que l'âme portugaise tenait du rossignol. M. Manuel de Figueiredo s'en est souvenu sans doute, qui a pris pour thème de son *Livre d'amour* la belle légende de **La Nonne et le Rossignol.** Manuel de Figueiredo psalmodie tour à tour en une prose délicieusement lyrique et sur un ton de légende pour l'amour de sa chère femme la *Romance de l'Amour condamné*, la *Romance de l'Amour fidèle*, la *Romance de l'Amour*

repenti, la *Romance de l'Amour saudade*, etc., et termine par *l'Elégie du plus pur, parfait et bel Amour*.

Nous sommes au pays de la *Diana* et de Bernardim Ribeiro; nous sommes aussi avec saint François d'Assise. On sent que le poète vit en pleine nature et que le plus pur sentiment portugais habite en lui. Il faut remonter jusqu'à la *Maria do Ceu* de Julio Brandâo pour retrouver l'accent de cette prose enveloppante.

Et voici, dans ce domaine lyrique où nul en Occident n'excella davantage que les poètes portugais, un événement capital, une somme et une annonciation : le **Chansonnier sentimental** de Joâo de Castro Osorio. Fruit de longues années de silence et de recueillement, ce livre est une œuvre d'amour, d'aspiration intense vers la souveraine Beauté, qui est à la fois découverte de soi-même et vœu brûlant de certitude, et il a l'accent du génie. On sent qu'il a été vécu comme une ascension spirituelle vers une nouvelle conception de la vie et de l'amour, qui soit en prolongement de tout le passé de la Race. Là le lyrisme occidental atteint sa plénitude. Ce sont d'abord les *Chansons de l'aube d'amour*, qui font revivre les formes chères aux anciens troubadours et dont l'accent fait parfois songer au *Jardinier* de Tagore, puis les *Chansons du Matin anxieux*, où la divine passion module *rondels*, *vilancetes* et *trovas* dans une tonalité qui eût ravi Bernardim. Suivent les trente *Sonnets* camonéens *du Jour clair* où les larmes de la tendresse et de l'insatiable amour trouvent leur rédemption. Les *Chansons du Soir* sont celles de l'Ange blessé et de la Lumière douloureuse. La lyre du Poète vibre jusqu'aux étoiles et rejoint Joâo de Deus. Les *Chansons du Jour renouvelé* affirment une foi dans les vérités du cœur, qui peut devenir l'évangile d'une poésie vraiment moderne, le cri anxieux de l'Homme vers la Divinité. Joâo de Castro Osorio, maître des rythmes et des pensées, est un grand Poète.

N'oublions pas Antonio Botto. Son lyrisme, un peu mièvre, mais dépouillé de toute vaine rhétorique, prend l'âme par la justesse du ton, par la simplicité pénétrante du verbe. **Les baïonnettes de la mort** ne sont pas seulement un viril hommage aux combattants portugais, mais encore et surtout

un cri de haute humanité, un appel poignant d'amour, une œuvre de claire beauté. Antonio Botto rejoint, comme sans effort, les plus purs lyriques de sa race. Le **Choix de Poésies** de João Cabral do Nascimento, sonnets et impressions de nature, dénonce un artiste plein de sensibilité, de goût et de mesure. Le poète chante à Madère, par devant l'immense océan, et le songe met en lui une ivresse féconde, où vibrent des élans de pur amour. Cette anthologie est un petit chef-d'œuvre.

Mémento. — Pour l'illustration de l'Art et la défense éclairée de ceux qui le servent, M. Adolfo Faria de Castro a réuni, sous le titre d'*Impressoes de Arte* un certain nombre de brillants articles consacrés à la peinture à fresque, à la sculpture (Soares dos Reis), aux tableaux peints par des femmes, à l'orfèvrerie, à l'architecture. En un monde voué à l'utilitarisme le plus grossier, cette voix convaincue de la supériorité des valeurs esthétiques et morales sonne un ralliement nécessaire. La lecture des pages de M. Faria de Castro nous a engagé à rouvrir le beau livre que l'émouvant poète Julio Brandão a consacré naguère aux *Miniaturistes portugais*, livre abondamment illustré et précédé d'un aperçu sur les origines et le développement de l'enluminure, d'où la miniature est sortie. Nous avons relu également *Galeria das Sombras*, où l'auteur de *Perfis suaves* conte avec humour maintes anecdotes concernant les représentants de la littérature d'hier en Portugal, entre tels ou tels aperçus critiques : Camilo, Cesario Verde, Fialho, João Penha, M. Teixeira Gomes, Eça de Queiroz, Junqueiro, Rocha Peixoto, le peintre Antonio Carneiro défilent devant nous, pour notre enchantement.

La vaillante revue d'art et de critique *Presença*, qui est dans sa dixième année, s'est donné pour mission de défendre, elle aussi, toutes valeurs spirituelles et esthétiques. C'est pourquoi elle a consacré son numéro 48 à la mémoire de Fernando Pessoa, qui rêva le *Cinquième Empire* et dont quelques fidèles ont entrepris d'exalter la juste gloire, sans toutefois vouloir déchirer le voile de mystère, dont le poète s'enveloppa de son vivant. Au même numéro, un remarquable essai de Guilherme de Castilho sur la poésie d'Alberto Caieiro, l'auteur des *Poemas do guardador de rebanhos*.

Reçu *Roteiro da Africa*, délicates impressions de croisière autour de l'Afrique portugaise par le fin critique Osorio de Oliveira; *Re surreição*, gerbe de sonnets où s'exprime fiévreusement l'aspiration d'une jeune âme vers la vie nouvelle.

Lire à *Portucale* (nº 50) les curieuses notes d'Amorim de Carvalho consacrées aux dernières années et à la mort de Basilio Teles, avec les beaux vers de Fausto Guedes Teixeira : *O Lago morto; à Seara Nova; Eça de Queiroz e a França*, par Pierre Hourcade.

PH. LEBESGUE.

VARIÉTÉS

Le **suaire de Cadouin.** — Cadouin est un chef-lieu de canton à 36 kilomètres de Bergerac. On y trouve les restes d'une abbaye cistercienne, fondée en 1115, et un magnifique cloître de style flamboyant.

Mais la gloire de Cadouin à travers les âges est due à une relique insigne, une pièce d'étoffe longtemps vénérée. Elle ne serait autre qu'un linceul du Christ, ayant enveloppé sa tête: le *sudarium capitis*. Depuis le début du XIIe siècle, les fidèles sont accourus en foule prier devant ce précieux vestige de la Passion.

D'après Baronius, ce suaire aurait été donné à Joseph d'Arimathie par la Vierge Marie elle-même, qui l'avait préparé de ses mains. Un moine de Cîteaux, Albéric des Trois-Fontaines, nous a laissé un récit circonstancié de l'invention du suaire et de son transfert à Cadouin. En voici les grandes lignes.

Le linceul fut découvert à Antioche et l'archevêque du Puy chargea un de ses chapelains de l'apporter en France. Les chanoines du Puy montrèrent peu d'enthousiasme pour la relique; aussi le chapelain l'emporta-t-il dans son pays natal. le Périgord. A la suite de l'incendie de son église, où le suaire fut miraculeusement protégé, le chapelain en fit don aux moines cisterciens de Cadouin.

Ce récit qui contient de graves invraisemblances, a été fort discuté. Il semble bien que le suaire fut apporté à Cadouin, seulement à la suite de la quatrième croisade. Cependant, un évêque de Sarlat, Jean de Lingendres, déclara avoir vu des bulles pontificales relatives à la relique et prouvant qu'elle se trouvait à Cadouin dès 1118.

Quoi qu'il en soit, la vénération du suaire se répandit de plus en plus dès le XIIIe siècle. Des personnages illustres vinrent à Cadouin; on a même soutenu que saint Louis fit le

voyage. Comme nous le verrons plus loin, l'Eglise encouragea les pèlerinages et de nombreux papes attribuèrent grâces et indulgences aux pèlerins.

Pendant l'occupation anglaise, le suaire est transporté à Toulouse en l'église du Taur, en 1392, où les miracles se multiplièrent. Charles VI atteint de folie se fit apporter la relique, à Paris, mais sans succès.

Les Anglais partis, les moines de Cadouin réclamèrent leur propriété. Les Toulousains refusèrent de se dessaisir d'un bien si précieux. Un procès interminable s'engagea. Lassés d'attendre, les moines se firent cambrioleurs. Ils fabriquèrent de fausses clefs de l'église du Taur et s'emparèrent de la relique. Le roi leur permit de garder leur butin.

Les pèlerinages continuèrent de plus en plus nombreux, accompagnés de miracles éclatants et prodigieux (résurrections). Les ostensions avaient lieu le 8 septembre, en grande pompe.

Pendant les guerres de religion, Cadouin perdit beaucoup de son importance; une longue période de décadence succéda à la période triomphale. Ce n'est qu'en 1643 que l'évêque de Sarlat réussit à restaurer le culte. Jusqu'à la Révolution, le suaire est de nouveau tenu pour une des plus importantes reliques de France. Au XVIIIe siècle, le R. P. Frison proposait le linceul à la vénération publique et l'appelait « le très antique et très assuré monument de la Religion (1). »

Durant les troubles révolutionnaires, le suaire est sauvé par des notables de l'endroit. Le calme revenu, les pèlerinages recommencent avec les ostensions et durent jusqu'en 1935. Cette année-là, Mgr Louis, évêque de Périgueux et de Sarlat, supprime toute cérémonie. Nous allons voir pourquoi.

§

Le suaire de Cadouin est une pièce d'étoffe qui mesure 2 m. 81 de long sur 1 m. 13 de large. Près de ses extrémités, se trouvent deux bandes tissées dans le lin avec des fils de couleur. On en trouve la photographie dans la brochure de M. Francez (2). Ces bandes comportent des carrés, où l'on voit

(1) *Opera poetica.*
(2) R. P. Francez, S.J. : *Un pseudo-linceul du Christ.* Paris, Desclée de Brouwer, 1935.

des signes que l'on avait pris jusqu'à nos jour pour des motifs d'ornementation.

Dès 1900, A. de Longpérier avait prétendu que ces signes étaient des lettres orientales; mais des spécialistes, à cette époque, déclarèrent que c'était une erreur et conclurent à l'authenticité.

En 1935, un jésuite, le R. P. Francez, mis sur la voie par une étude historique de la question, examina plus attentivement les fameux signes et crut reconnaître, lui aussi, des lettres orientales. Il envoya des photographies des bandes à M. de Wiet, professeur à l'Ecole des Langues orientales, à Paris, qui lut assez facilement l'inscription suivante :

(Au nom de Dieu) clément et miséricordieux. (Il n'y a de Dieu qu'Allah) sans associé. Mahomet est l'envoyé d'Allah. Que la bénédiction de Dieu soit sur eux deux et sur les membres de leurs familles, les purs imans... Etc., etc.

Plus loin, il est question de Moustali, qui fut calife d'Egypte de 1094 à 1101 (3).

L'étoffe a donc été tissée à cette date. L'écriture est du coufique stylisé qui fut précisément en usage vers cette époque. Il s'agit, non pas d'un suaire, mais bien d'une sorte de manteau, porté par les riches musulmans.

Ainsi donc, pendant plus de 700 ans, les fidèles ont vénéré un manteau portant des inscriptions à la gloire d'Allah et de Mahomet! La relique était fausse, comme bien d'autres reliques qui furent l'objet d'un culte aussi répandu. Il est probable, en particulier, que la plupart des suaires n'ont pas plus de valeur que celui de Cadouin.

N'oublions pas, en effet, que les apôtres ou leurs amis ne devaient pas recueillir les vêtements préparés pour les morts. Ceux-ci étaient « assour behana », c'est-à-dire interdits et « devaient être détruits. D'autre part, la loi mosaïque mettait en garde contre le culte des reliques (4) ». Enfin, d'après le témoignage de saint Jean (5), le corps de Jésus-Christ fut lavé et enveloppé de bandelettes. Cet enveloppement empêchait

(3) *Loc. cit.*, p. 20.
(4) Chevalier, in *Revue Biblique*, 1902, 564-565.
(5) Evangile, XIX, 39.

la production d'une image comme celle de Turin. Le *sudarium capitis* aurait de même supprimé l'image de la face.

§

Le suaire de Cadouin n'est donc qu'une fausse relique. Mais son histoire est pleine d'enseignements, à cause des miracles qu'il a produits et des décisions solennelles de l'Eglise, à son endroit. Un linge portant une invocation au Dieu des musulmans a fait des miracles et les papes ont engagé, à maintes reprises, les fidèles à le vénérer! Voilà qui frappe vivement croyants et incroyants dans cette aventure. Mais il est bon, avant d'en tirer les conclusions, de donner des détails sur ces miracles et ces décisions pontificales.

Les miracles opérés par le suaire de Cadouin sont très nombreux. Le R. P. Francez, lui-même, qui découvrit que la relique était fausse, écrit cependant :

> Nous ne nions point la réalité des miracles. Si certains peuvent être suspects, on ne peut douter que, sur ce grand nombre, il y en ait eu de véritables.

Le R. P. Carles écrit, de son côté :

> Dieu vint à son tour ajouter sa suprême sanction, celle du miracle. Si jamais, disent les historiens, la vérité d'une relique a été avantageusement approuvée et confirmée par des prodiges, nous pouvons dire hautement que c'est celle de Cadouin (7).

Les religieux cisterciens de Cadouin, dans leur *Histoire du Saint-Suaire*, de 1644, signalent déjà près de deux mille miracles parmi lesquels la *résurrection* de plus de soixante morts!

A Toulouse, ces miracles furent si multipliés que le peuple accourait de toute part. En 1413, l'archevêque de cette ville déclare que « Jésus-Christ correspond miséricordieusement aux vœux des fidèles en opérant un grand nombre de miracles ».

Le R. P. Carles nous a rapporté quelques-uns de ces prodiges éclatants : incendies arrêtés subitement, aveugles qui retrouvent la vue, enfants morts, ressuscités, Guillaume de

(6) *Loc. cit.*, p. 53.
(7) *Histoire du Saint Suaire*, 1875, p. 65.

Bières, en 1394, voit de même son fils décédé rappelé à la vie. Une enfant de trois ans noyée est ressuscitée elle aussi. Des paralytiques se remettent à marcher. Une jambe cassée en trois endroits est soudée subitement. Une violente tempête est apaisée. Des tuberculeux, des lépreux, recouvrent la santé. La peste à Condom disparaît tout à coup. Une muette de naissance se met à parler, etc., etc. En somme tous les miracles que le Bureau des Constatations de Lourdes signale à la piété des fidèles, et d'autres encore (résurrections), qui ne se font plus de nos jours, on se demande pourquoi.

Devant ces faits merveilleux, l'objection se présente aussitôt à l'esprit, et le R. P. Francez, lui-même, la signale avec force :

> Ces miracles prouvent donc que le suaire est réellement un de ceux qui enveloppèrent N.-S. Jésus-Christ au tombeau de Joseph d'Arimathie. *Sinon Dieu lui-même aurait induit ses fidèles en erreur* (8)..

C'est l'évidence même. Le P. Francez, naturellement, essaye de répondre à l'objection, mais son explication est bien embarrassée, on le conçoit. Le culte de la relique s'adresserait à Dieu et non pas au suaire et Dieu a récompensé la foi des croyants!

Mais la difficulté demeure. La divinité a induit en erreur ses fidèles. qui voyaient la preuve de l'authenticité dans les miracles. Même en admettant que la relique soit accessoire, Dieu qui voit tout et prévoit tout, qui savait que le drap était dédié à Allah et que la fausseté de la relique serait découverte plus tard, aurait dû faire en sorte, raisonnablement, pour que les hommages de la foule qu'il voulait récompenser s'adressent à un suaire véritable. Cela ne lui aurait pas été plus difficile que de ressusciter un mort!

Si l'on admettait la théorie du P. Francez, il n'y aurait plus de raison de croire à l'authenticité d'une relique quelconque. Un vulgaire ossement animal pris pour celui d'un saint ferait aussi bien des miracles! Cela rappelle l'histoire de cette possédée qui tombait en crise et proférait des injures, quand on approchait des reliques de son corps. Un seigneur lui fit

(8) *Op. cit.*, p. 53.

toucher un os de chien en lui affirmant que c'était une vénérable relique. La crise fut plus violente que d'habitude et le diable proféra mille imprécations.

On a cité des faits semblables dans les autres religions. Les apologistes catholiques n'ont pas manqué de souligner ces faits et d'en conclure à la fausseté de doctrines où de pareilles erreurs sont possibles. Cette conclusion peut se défendre dans le cas présent.

N'oublions pas enfin que l'Eglise a toujours considéré les miracles comme des preuves éclatantes de l'authenticité d'objets sacrés. De même, dans les procès de canonisation, il faut qu'il y ait des miracles dans la vie du saint pour que la cause soit étudiée.

La valeur probatoire de ces prodiges est donc bien établie. Mais peut-être repoussera-t-on une objection soulevée par les sceptiques. Faite par un croyant, elle a certainement plus de poids. Or, nous la trouverons clairement exposée par M. l'abbé Parcot, licencié ès sciences et professeur au Séminaire de Versailles, à propos du suaire d'Argenteuil, qu'il déclare authentique et qui, lui aussi, fit des miracles, mais bien moins éclatants que ceux de Cadouin.

Voici ce que l'abbé Parcot écrit avec bon sens, et où il suffit de remplacer relique d'Argenteuil par suaire de Cadouin pour trouver l'argument exprimé dans toute sa force :

Si la relique d'Argenteuil n'a pas été portée par le Christ et n'est qu'un vêtement ordinaire, ayant même pu appartenir à un infidèle ou à un hérétique, il est difficile d'admettre que Dieu fasse des miracles en faveur d'un pareil vêtement. Si, d'autre part, Dieu récompense la foi seule en sa miséricorde, sans tenir compte du mérite de l'intermédiaire en qui le fidèle place sa confiance, on est en droit de douter de la valeur probante des miracles que l'Eglise retient pour la canonisation des saints, miracles qui, d'ordinaire, sont obtenus par les mêmes moyens : neuvaines, application ou vénération des reliques. Ces miracles ne seraient plus alors une preuve indiscutable de la sainteté des personnages invoqués. La foi et le bon sens chrétien ne peuvent admettre cette conclusion. Le fidèle qui a obtenu un miracle en faisant une neuvaine en l'honneur de la sainte Tunique ou par son contact n'admettra jamais qu'il a été l'objet de cette faveur par le moyen d'une relique

fausse. Pour lui le miracle est une preuve certaine d'authenticité, et, à notre avis, il est dans le vrai (9).

Il est bien difficile de répondre à cela, si l'on est croyant. Au contraire, tout s'explique naturellement si l'on admet que ces pseudo-miracles (comme ils le sont tous) ne sont que des guérisons dues à la suggestion des fidèles, ou des faits mal observés et embellis par l'imagination populaire. C'est la thèse rationaliste, qui l'emporte incontestablement en l'occurrence.

§

D'ailleurs devant tous ces miracles, l'Eglise a fait comme les fidèles, elle a conclu à l'authenticité de la relique. Ainsi que l'écrit le P. Francez :

> Un suaire apocryphe a été tenu pendant des siècles pour véritable, sur notre vieille terre catholique de France, les honneurs qui lui furent rendus furent approuvés par les autorités ecclésiastiques régionales et par les Souverains Pontifes eux-mêmes (10).

L'Eglise institua une fête et un office en l'honneur du suaire. Elle approuva et encouragea les pèlerinages, leur attribua des indulgences et autorisa les signes extérieurs de respect : construction d'une belle église romane, encensements, etc. Clément VI en 1344, Urbain V en 1368, Grégoire XI attribuèrent tout spécialement de riches indulgences aux pèlerins venus vénérer le suaire.

Quatorze Souverains Pontifes ont consacré par leurs *bulles* la dévotion à la relique. Citons Clément III, Innocent III, Alexandre IV, Boniface VIII, Urbain V, Innocent VIII, Clément VII, Jules II, Paul III, Léon X, Alexandre VI, Pie IX. Ces bulles exhortent les fidèles à honorer la sainte relique de Cadouin. Elles accordent à l'abbaye toutes sortes de privilèges et de faveurs, elles la placent sous la protection spéciale du Saint Siège. Enfin, comme l'écrit le R. P. Carles :

> *Elles affirment l'authenticité du Saint Suaire* et attestent qu'il opère chaque jour les plus grands prodiges (11).

(9) Abbé Parcot : *La Sainte Tunique d'Argenteuil,* Paris, Mignard, 1931, p. 26.
(10) *Op. cit.,* p. 51.
(11) *Op. cit.,* p. 30.

Les archevêques et les évêques suivent, bien entendu, l'exemple des papes. Beaucoup vinrent prier à Cadouin et faire l'ostension du manteau musulman! Ils autorisèrent les quêtes pour la confrérie et fondèrent des messes. On trouvera leurs noms dans le livre du P. Carles.

En 1480, le Pape autorise les quêtes pour le suaire dans toute la Chrétienté, insigne et rare faveur. Les rois, tels saint Louis et Louis XI, ont une vénération particulière pour la relique.

Un des évêques qui fit le plus pour Cadouin est Mgr de Lingendres, qui, en 1643, prescrivit une enquête canonique au sujet du linceul vénéré. Tous les manuscrits conservés dans le monastère furent attentivement examinés par des spécialistes. L'évêque écrit, dans un procès-verbal qui nous a été conservé, que « le Saint Suaire est la plus précieuse et la plus remarquable relique qui soit en l'Eglise de Dieu,... que les fidèles ne peuvent douter de la vérité de la sainte relique, laquelle est des plus insignes ». Et plus loin, il conclut : « Nous ne croyons point qu'il existe dans toute la Chrétienté une relique mieux avérée (12) ».

Etudiant, plus tard, cette enquête, Mgr Dabert y trouve réunies : « Toutes les conditions exigées par la prudence et le droit pour lui donner une autorité décisive », et il affirme : « Vraiment, si, en pareil sujet, de telles garanties ne suffisaient pas à la bonne foi, il faudrait désespérer de la valeur du témoignage humain (13). »

Enfin, suprême consécration, les papes ont institué un office spécial en l'honneur du Suaire de Cadouin, dans lequel celui-ci est déclaré, à maintes reprises, vénérable et authentique!

Il est incontestable que l'Eglise tout entière a conclu, jusqu'en 1935, à l'authenticité du linceul.

Il est non moins incontestable qu'elle s'est trompée et que les papes, dans leurs *bulles ont erré.*

A cette erreur collective, écrit le R. P. Francez, ont participé des Papes, des saints aujourd'hui canonisés, des grands et des savants et une foule innombrable (14).

(12) *Op. cit.*, p. 45.
(13) Lettre pastorale du 29 juin 1866.
(14) *Op. cit.*, p. 55.

Mais, ce qui est le plus important en l'espèce, c'est l'erreur des Souverains Pontifes. Dans des bulles solennelles, répétons-le, ils ont déclaré que la relique était véritable. Or, les Bulles pontificales sont réservées aux actes particulièrement importants du Saint-Siège. Mettent-elles en jeu le dogme de l'infaillibilité du Pape? On sait qu'il s'agit d'un privilège « par lequel l'Eglise et le Pape ne peuvent se tromper en matière de foi! » Le P. Francez reconnaît bien que « la croyance à la valeur d'une relique est un acte de foi ». Mais il déclare cependant qu'en l'espèce l'infaillibilité pontificale n'est pas en cause!

Nous nous garderons bien d'entrer dans une discussion théologique toujours délicate. Au lecteur de bon sens et sans parti pris de juger, d'après les faits que nous venons d'exposer.

Que conclure? Un fait incontestable : un manteau musulman datant du XIe siècle fut pris par l'Eglise, les Papes, les Evêques pour un suaire authentique de Jésus-Christ. Des actes pontificaux le consacrent relique véritable; il produisit de nombreux miracles, dont plusieurs résurrections.

L'histoire ne manque pas d'intérêt. Si elle était arrivée dans une autre religion, nul doute que nos apologistes catholiques s'en seraient emparés pour dénoncer une fois de plus les fausses croyances. Nous n'irons pas si loin pour notre part, nous contentant d'avoir posé le problème. Et nous terminerons par cette réflexion d'un jeune et savant musulman, après avoir lu le travail du P. Francez :

> Voilà la preuve irréfutable que notre sainte religion musulmane est la seule véritable puisqu'un manteau portant des invocations à Allah produisit des miracles éclatants, pendant des siècles, chez les infidèles!

DOCTEUR BROTTEAUX.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Capitaine Alfred Dreyfus : *Souvenirs et Correspondance*, Grasset. — Baron Boris Noldé : *L'Alliance franco-russe* (Les origines du système diplomatique d'avant-guerre). Librairie Droz, Paris, 1936. — Mémento.

Le très intéressant volume intitulé : **Souvenirs et Correspondance** du capitaine Alfred Dreyfus réveille chez les gens de ma génération le souvenir des luttes et parfois des souf-

frances causées par son affaire. La génération actuelle pourra, en le lisant, s'initier à la connaissance de passions qui, heureusement, n'influencent plus guère. Le Dr. P. Dreyfus, fils du capitaine et éditeur du volume, le constate en commençant :

La grande guerre a passé... Parmi les principaux acteurs du grand drame... combien se retrouvèrent sur les champs de bataille!... Le lieutenant-colonel du Paty de Clam, le fils unique du lieutenant-colonel Henry, le fils unique de Joseph Reinach, le fils unique de mon oncle Mathieu Dreyfus, et bien d'autres encore, tombèrent au champ d'honneur.

L'ouvrage comprend trois parties. La première est une *Vie du capitaine Dreyfus exposée par son fils* (1859-1899). C'est naturellement un abrégé de l'admirable ouvrage de Joseph Reinach. Mais celui-ci n'était pas exempt de fautes, et M. P. Dreyfus répète certaines d'entre elles. C'est ainsi qu'il dit, page 24, que le bordereau a été apporté par l'agent Brücker; or, les témoignages de l'enquête de 1904 mettent à peu près hors de doute qu'il provient d'une des remises de la Bastien (laquelle vivait, il est vrai, maritalement avec un neveu de Brücker). M. P. Dreyfus ajoute que Schwarzkoppen n'a jamais vu le bordereau. C'est évidemment un souvenir erroné de sa part (comme sa négation d'avoir déchiré le petit bleu). M. P. Dreyfus réédite ensuite l'erreur que le commandant Henry « reconnut l'écriture de son ami Esterhazy » et que ce fut Brücker qui empêcha Henry de détruire la lettre. C'est une fable. Les crimes d'Henry s'expliquent tout naturellement sans qu'on suppose qu'il a trahi. Il était antisémite ardent et dépourvu de moralité. Il partagea l'inquiétude de Sandherr quand il vit que Mercier rendait le bureau des renseignements responsable de son incapacité à trouver le traître. Quand l'hypothèse fut exprimée que ce dernier était Dreyfus, Henry l'admit avec allégresse. Lorsqu'il vit que Du Paty hésitait à affirmer la culpabilité de Dreyfus, il se dit que son collègue était un maladroit et, pour forcer l'état-major à faire le procès de Dreyfus, prévint de l'arrestation la *Libre Parole* et l'*Eclair*. Etant donné l'organisation qui existait, il savait qu'il serait l'agent de liaison entre l'état-major et le capitaine rapporteur. Ce qui se passait à l'instruction, l'état-major en fut donc informé par Henry. Il commença par donner des assu-

rances que la culpabilité de Dreyfus se démontrait et elles inspirèrent une telle confiance à Mercier qu'il déclara au *Figaro* et à d'autres journaux qu'il était sûr de cette culpabilité. Mais, à mesure que l'instruction avança, Henry se rendit compte que Du Paty n'avait pas été si maladroit quand il avait présenté la culpabilité de Dreyfus comme douteuse. Seulement, il était désormais trop tard pour qu'Henry l'avoue. Si Dreyfus venait à être reconnu innocent, celui qu'avant tous autres on en rendrait responsable serait Henry. Pour y obvier, il fit demander par les journaux avec lesquels il avait des relations la communication d'un dossier secret. Mercier finit par céder. Henry savait d'avance que c'était lui qui choisirait les pièces du dossier secret puisqu'il en avait la garde. On sait qu'il y a deux versions sur ce dossier : celle de Picquart, complétée par du Paty, et celle de Freystætter, confirmée par l'article de l'*Eclair* du 15 septembre 1896 (lequel est dû à Henry). Il n'y a pas de preuve sûre permettant de décider entre ces deux versions. Quoi qu'il en ait été, Henry, pendant les débats à huis-clos, demanda à déposer une seconde fois et affirma alors avec véhémence aux juges l'exactitude d'un mensonge dû à un agent véreux nommé Guénée et contenu dans une des pièces secrètes rejetées par Sandherr et Du Paty quand ils avaient rédigé le commentaire vu par Picquart.

Quand il a accompli ces fourberies, Henry comprenait-il nettement que Dreyfus était innocent? Il devait au moins fortement douter de sa culpabilité. Mais peut-être eut-il un certain temps encore des illusions. Des renseignements *circonstanciés* vinrent vite lui souligner l'innocence de Dreyfus. De ces renseignements, il a *peut-être* étouffé certains : ceux provenant des papiers apportés par la Bastien, mais il ne put agir de même pour les révélations d'agents du contre-espionnage. Il se produisit en effet en 1895 ce qui semble s'être produit aussi dans l'affaire Froger : les agents ennemis cherchèrent à exploiter la situation où s'était mis le traître français. Un premier avis de ce genre arriva de Berlin en avril 1895, annonçant que celui qui renseignait Schwartzkoppen était un décoré de 45 ans. En août suivant, un autre (?) agent, Richard Cuers, révéla à l'agent Lajoux qu'on s'était trompé

pour Dreyfus et que le traître était un décoré à longues moustaches. Du coup, Henry frémit et il envoya à Dreyfus une lettre signée Blenheim où il avait écrit à l'encre sympathique : « Nos deux tentatives ont échoué... Faites savoir où était 2249. » Cette mention ne fut remarquée ni de l'administration pénitentiaire, ni même de Dreyfus (du moins à cette époque). En juin 1895, Henry avait eu un nouveau chef : Picquart. Ce dernier lui avait *ordonné* de ne pas trier les papiers apportés par la Bastien, voulant le faire lui-même. Henry n'obéit pas à cet ordre; mais sa mère étant morte le 28 mars 1896, il ne prit pas cette précaution à ce moment pour un petit bleu déchiré en morceaux d'un centimètre carré : ce petit bleu révéla à Picquart la trahison d'Esterhazy. Mais ce ne fut que fin août que Picquart, ayant reçu deux lettres écrites par Esterhazy, remarqua que l'écriture de ce dernier était celle du bordereau. Il demanda alors à Gribelin le dossier secret. C'était la fin du mois. Gribelin, après avoir donné le dossier à Picquart, envoya sans doute sa solde à Henry qui était en vacances; il y ajouta probablement, entre autres détails sur la vie du bureau, celui de la remise du dossier à Picquart. Henry comprit tout de suite que ce dernier allait découvrir la vérité. Il commença aussitôt la manœuvre Blenheim par le faux Weyler, mis à la poste vers le 4 septembre.

M. P. Dreyfus s'est aussi laissé entraîner à répéter les assertions de M. J. Reinach au sujet de la collaboration de Lemercier-Picard. Ce sont des conjectures peu vraisemblables. Il est certain qu'Henry a évité le plus possible de se compromettre inutilement par l'emploi de collaborateurs de ce genre, ce qui d'ailleurs ne rend pas certain qu'il n'y ait jamais eu recours.

La seconde partie du volume est constituée par les Souvenirs de Dreyfus, de 1899 à 1906. C'est l'attachant récit de sa lutte pour la réhabilitation. Les amis de Dreyfus, pour l'obtenir, cherchèrent à prouver que les juges de Rennes avaient été influencés par des pièces fausses. Celles dont on essaya d'abord de prouver l'emploi furent le bordereau « annoté et sur papier fort », les sept lettres de Dreyfus à Guillaume et la lettre de Guillaume à Dreyfus. Jaurès, dans des discours des 6 et 7 avril 1903, chercha à le démontrer. Boisdeffre, le colonel Stoffel et

d'autres avaient, dans des conversations privées, attesté l'existence de certaines de ces pièces. Devant la Cour de Cassation en 1904, tous durent se rétracter. Je suis convaincu d'ailleurs que *ces faux n'ont jamais existé*. C'est Henry qui avait répandu le bruit de leur existence. Il avait déjà soutenu dans l'article de l'*Eclair* du 15 septembre 1896 que Mercier avait su dès l'origine que le coupable était Dreyfus, mais avait d'abord fait chercher l'Etat-major pour arriver à un recoupement. Au procès Zola, Henry suggéra que Sandherr lui avait montré un dossier contenant des documents terribles prouvant la culpabilité de Dreyfus, mais sans lui dire en quoi consistaient ces documents. Le sens de la déposition de Henry était que ces documents *avaient été détruits par Picquart*, successeur de Sandherr. Mais, d'une part, les Dreyfusards ne comprirent pas la manœuvre d'Henry; d'autre part, à l'Etat-major, aucun des grands chefs n'osa *devant la justice* se compromettre pour assurer le succès de la manœuvre. La Cour de Cassation put donc affirmer qu'elle n'avait trouvé aucun indice de l'existence et par suite de l'emploi de ces pièces. Ce fut grâce à la découverte par André et Targe de pièces *réellement* falsifiées par Henry que la réhabilitation put être finalement obtenue.

Le volume se termine par une troisième partie où le Dr P. Dreyfus raconte la fin de la vie de son père. Celui-ci souffrit une longue année avant de s'éteindre. « La vie, disait-il alors, m'a été bien cruelle. »

ÉMILE LALOY.

§

« On a chez nous la rage de faire des alliances », écrivait au début du siècle dernier le vieux comte Simon Vorontsof, ambassadeur de Russie auprès de la cour de Saint-James, à son ami le comte Kotchoubey, ministre des Affaires étrangères de l'empereur Alexandre Ier. Et Kotchoubey répondait : « Dieu veuille que nous n'ayons de longtemps rien à démêler avec ces malheureuses affaires d'Europe qui nous ont fait tant de mal. » Bref, les deux amis trouvaient que la Russie n'avait rien à faire en Europe, qu'elle devait « corriger les mœurs » à l'intérieur, répandre l'instruction publique, se choisir des ministres intelligents et des fonction-

naires honnêtes, et en général, « congédier les idiots ». Mais aucune de ces suggestions et aucun de ces avis ne furent suivis, ni par Alexandre Ier ni par ses successeurs. On ne congédia pas les idiots, tout au contraire on les laissa se rapprocher encore plus du trône, les fonctionnaires honnêtes furent l'exception, l'instruction publique resta à l'état d'ébauche, et la Russie se mêla toujours davantage des affaires de l'Europe pour rehausser le prestige de la couronne, pour montrer qu'elle avait aussi son mot à dire dans les questions qui divisaient cette Europe, enfin pour flatter la vanité d'aucuns qui se croyaient vraiment être des Européens.

Ainsi, après les guerres napoléoniennes, la Russie prit une part active aux affaires de la Grèce, aux divergences qui se produisirent entre l'Autriche et la Hongrie; elle subit la campagne de Crimée, qui fut la conséquence directe de son intervention dans la politique de l'Occident. Enfin, elle s'enlisa pour longtemps dans les affaires balkaniques. Et, fait à remarquer, aucune de ces interventions de la Russie ne lui rapporta profit et réelle gloire, mais par contre la fit saigner à blanc. Certes, les ambitions et les conceptions erronées de la couronne furent pour beaucoup dans cette malheureuse politique européenne de la Russie. Cependant, à partir d'un certain moment, le gouvernement tsariste agit moins de son gré que poussé par une partie agissante de l'opinion publique. Ce moment coïncida avec l'épanouissement du panslavisme en Russie ou plutôt de ce qu'on appelait là-bas le « mouvement slavophile ». Mais le slavisme russe qui fut, je le répète, non une invention de diplomates, mais d'écrivains, de poètes et d'idéologues teintés de mysticisme, n'avait d'yeux que pour les Slaves orthodoxes (Serbes, Monténégrins, Bulgares), et le but qu'il assignait au gouvernement de son pays ne consistait nullement à organiser une véritable solidarité slave sur le plan culturel ou même politique, mais uniquement à soustraire, les armes à la main, les Slaves balkaniques au joug musulman. Tels furent les prodromes de la guerre russo-turque des années 1877-78, qui eut son dénouement au congrès de Berlin de 1878. Ce fut un véritable désastre pour le prestige de la Russie, car tout ce qu'elle avait gagné sur les champs de bataille au prix de mille efforts et de sacrifices

en vies humaines et en argent, elle le perdit autour du tapis vert de la conférence. Il aurait dû sembler qu'après un échec si retentissant dans son effort de jouer un rôle de premier plan dans la politique européenne, la Russie songerait enfin à se dégager de l'emprise qu'exerçaient sur elle les affaires de l'Occident. Il n'en fut rien. Le triumvirat dont l'empereur de Russie faisait partie avec ceux de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, connu sous le nom de *Dreikaiserbund*, subsista bien des années encore après le congrès de Berlin et bien qe ce soit à l'issue de cette réunion des diplomates des grandes puissances européennes que M. Boris Noldé fasse remonter, dans son remarquable ouvrage sur **l'Alliance franco-russe**, les premiers symptômes d'un rapprochement de la Russie et de la France, il fallut attendre une dizaine d'années encore avant que la politique étrangère des deux pays prît une direction commune. Et même alors, on n'était aucunement sûr que les deux chemins allaient se confondre. En 1887, l'alliance des trois empereurs fut remplacée par un traité avec l'Allemagne, signé le 18 juin. La conservation des anciens liens intimes avec l'Autriche-Hongrie n'était pas du goût de l'empereur Alexandre III, qui se méfiait de l'Autriche à cause de sa politique balkanique. Au mois de septembre de la même année, M. Giers, ministre des Affaires étrangères de Russie, disait à M. von Bülow :

> Les rapports entre la Russie et la France sont excellents; les Français tâchent d'être agréables à la Russie à tous égards. Rouvier et Flourens sont des hommes excellents. Il n'en est pas moins vrai que la bonne entente avec l'Allemagne doit rester le pivot de la politique russe et reste telle pour l'empereur Alexandre, comme par le passé. L'empereur ne désire pas d'alliance avec la France, une action de l'empereur et de la France contre l'Allemagne est inimaginable; elle n'aura jamais lieu. (*Noldé*, p. 514.)

Le traité russo-allemand de 1887 était un des instruments de l'hégémonie européenne de Bismarck. L'accord répondait aux besoins russes, mais il n'en était pas moins vrai que la Russie en achetait les avantages par une reconnaissance de la prépondérance européenne de l'Allemagne et par son consentement de servir les buts qu'elle poursuivait. Du reste, la Russie était complètement désarmée devant l'Allemagne. Déjà,

en 1884, on pouvait lire dans le journal le *Temps* du lundi 21 avril le passage suivant, inséré dans une « Lettre de Russie » :

L'abandon des lignes stratégiques dans le réseau des chemins de fer entrepris par le gouvernement russe n'est pas un des moindres avantages des relations amicales avec l'Allemagne.

Mais les choses changèrent d'aspect après la retraite de Bismarck. Les successeurs du chancelier de fer sentirent instinctivement qu'ils n'étaient pas de force à manier l'instrument qu'avait forgé leur prédécesseur. Ils préférèrent recouvrer leur « liberté d'action » (c'est ce qu'on appela à Berlin par euphémisme : *Der Neue Kurs*) en refusant de renouveler le traité d'alliance avec la Russie, sans trop penser au fait qu'ils obtenaient leur liberté d'action au prix de l'émancipation diplomatique de la Russie. Il faut rendre cette justice au gouvernement d'Alexandre III qu'il sut profiter de la liberté que lui procurait l'Allemagne pour nouer des relations plus suivies et plus intimes avec la France. Du reste, bien des circonstances le poussaient à se rapprocher de cette dernière puissance : le désarmement militaire de la Russie devant l'Allemagne et surtout les embarras dans lesquels se trouvait sa trésorerie. Les entreprises extérieures de grande envergure imposées par la politique étrangère de l'Empire avaient grevé d'une dette publique énorme le peuple russe et l'Etat. Si on prend les chiffres de 1886, on constate que le service de la dette absorbait 28 % des revenus globaux de l'Etat. On comprend facilement que, dans un pays pauvre et arriéré, où le Trésor trouvait avec difficulté de quoi couvrir les besoins les plus urgents d'une administration normale et était obligé, en même temps, de consacrer le tiers de ses revenus au service de la dette, la question du crédit extérieur revêtait un caractère extrêmement grave. L'effort financier du gouvernement d'Alexandre III porta sur ce point et se traduisit dès 1888 par l'émission de titres russes sur le marché français, émission qui ouvrit une longue période pendant laquelle l'épargne française alimenta continuellement le Trésor russe. Le caractère politique de ce rapprochement financier était incontestable. Il fut souligné le

27 août 1891 par un échange de notes diplomatiques entre Alexandre Ribot, ministre des Affaires étrangères de France, et le baron Mohrenheim, ambassadeur de Russie à Paris, qui consacrèrent l'entente politique franco-russe. Enfin, le 17 août 1892, un projet de convention militaire fut établi entre les généraux Boisdeffre et Obroutchef. Certes, aussi bien la Russie que la France avaient exercé l'une sur l'autre une action directe et leur rapprochement final ne fut pas un pur hasard de route. Néanmoins, pour chacun de ces deux Etats, l'alliance était en tout premier lieu une conclusion tirée de certaines prémisses imposées par son développement historique.

> La diplomatie, écrit M. Boris Noldé, n'a fait que constater en dernier lieu et assez tard le résultat logique de tendances provenant de sources purement nationales.

Mais ces tendances, remarquerons-nous, ne dégageaient pas la Russie de sa servitude devant l'Europe. Elles ne firent que déplacer la somme de ses obligations.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

§

MÉMENTO. — Ch. Appuhn : *La Crise de Juillet 1914, documents saxons et wurtembergeois;* Costes. (Traduction de documents inédits qui « ont été remis, en allemand, dans des conditions qui paraissent en garantir l'authenticité; ils n'apportent d'ailleurs aucune révélation ».)

Al. Arnaoutovich : *Le Français langue internationale;* les Presses universitaires de France (communication faite au IIe Congrès international de la parole, Bruxelles, septembre 1935).

Mariano H. Cornéjo : *Le Déséquilibre constructif;* Alcan. (L'auteur l'étudie à la fois dans ses manifestations économiques et politiques; aux premières il propose comme remède le symétallisme, c'est-à-dire l'emploi simultané de l'or et de l'argent comme monnaies, ce qui est aussi excellent en théorie que le libre échange, mais échouerait dans la pratique pour la même raison : les égoïstes et les habiles se refuseraient aux sacrifices que cet emploi imposerait et tricheraient effrontément. Aux manifestations de déséquilibre politique, l'auteur voit comme remède l'association de la France et de la Russie avec l'Empire britannique; « le militarisme allemand n'est pas une menace pour l'Italie, au contraire la crainte qu'il inspire accroît pour les autres puissances la valeur du con-

cours italien... Mais l'Italie ne voudra jamais se dissocier de ses anciens partenaires [??]).

Charles Gibert : *La S. D. N. s'amuse;* Baudinière. (Roman « anachronique ».)

Henri Laporte : *La Nouvelle Europe vient d'avoir 16 ans (1919-1935);* F. Lanore, 48, rue d'Assas (analyse intéressante de la situation de l'Allemagne, des petits Etats de l'Europe centrale et balkanique et de la Finlande.)

B. de Ligt : *Mobilisation contre toute guerre!* Bruxelles, Pensée et Actions, 19, Grand'place (Discours tenu à la Conférence de l'Internationale des résistants à la guerre à Welwyn, Herts, le 29 juillet 1934; l'auteur, comme les autres naïfs qui font partie de cette Internationale, ne comprend pas qu'il fait le jeu de Hitler.)

Emmanuel Malynski et Léon de Poncins : *La Guerre occulte,* Beauchesne (Machinations des « Juifs et des Francs-Maçons pour la conquête du monde »; spécimen d'un genre de divagations auxquelles correspondait jadis la jésuitophobie chez les libres-penseurs.)

Philippe Simon : *Essai d'une doctrine radicale;* Cahiers de la Quinzaine, 30, rue Monsieur-le-Prince (après avoir étudié le collectivisme de l'usine et les collectivismes juridiques, et critiqué les vues grégaires, l'auteur conclut : « Ce qu'il importe d'affirmer en face des fascismes, des bolchévismes, de l'américanisme, c'est la prééminence de l'individu sur les classes. »)

Yves Simon : *La Campagne d'Ethiopie et la pensée politique française;* Lille, S. I. L. I. C., 41, rue de Metz (l'auteur, qui ne s'était occupé jusqu'ici que d'études philosophiques, a voulu, dans ce livre, faire « une rigoureuse analyse des positions morales qui ont commandé les réactions de l'opinion française », au sujet de cette campagne; malheureusement, il a laissé des appréciations inexactes prendre place dans son exposé. C'est ainsi que ce qu'il dit à la page 14 : « On détestait l'Italie » avant la Grande Guerre, n'a jamais été vrai que d'une fraction ultramontaine; une manifestation significative eut lieu à la Chambre vers 1912 : il ne se trouva qu'une infime minorité pour faire des réserves au sujet de notre amitié pour elle.)

CHRONIQUE DE LA VIE INTERNATIONALE

L'Entente italo-allemande et l'Europe centrale. — Parmi toutes les menaces pour la paix qui subsistent dans le monde et qui font que tous les peuples doivent se résigner à vivre dangereusement, une des plus graves est incontestablement

celle qui pèse sur l'Europe centrale. La détresse de petites nations qui ne peuvent retrouver la prospérité que par une organisation économique durable de la région danubienne, organisation contre laquelle la passion politique déchaînée et la rivalité permanente des grandes puissances ont dressé jusqu'ici des obstacles insurmontables; la poussée brutale du germanisme vers les Balkans, à travers l'Autriche et la Hongrie; les résistances de la Petite-Entente, adossée à l'Entente balkanique, mais avec des flottements dans une action extérieure commune provoqués par les préoccupations particulières des cabinets de Prague, de Bucarest et de Belgrade; enfin les efforts de l'Italie pour maintenir dans ces régions sa suprématie, ce sont les principaux facteurs d'un vaste problème que la diplomatie n'a pas réussi à résoudre après quinze ans d'efforts soutenus.

L'enchaînement implacable des événements, à la suite de la crise éthiopienne et du désordre politique et social où se débat l'Europe, a une fois de plus bouleversé les positions prises, et qu'on pouvait croire définitives après les accords franco-italiens de janvier 1935 et les décisions de la conférence de Stresa fixant une base pour une action solidaire italo-franco-britannique. Tout ce qui avait été si laborieusement, si péniblement édifié s'est trouvé anéanti par le seul fait du rapprochement italo-allemand, lequel a abouti, en conclusion des entretiens que le comte Ciano, ministre des affaires étrangères d'Italie, eut avec le baron von Neurath, ministre des affaires étrangères du Reich, à la décision du gouvernement de Rome et du gouvernement de Berlin de pratiquer désormais une politique concertée sur le plan européen. Il n'est pas besoin d'un traité formel pour faire produire à une telle politique ses plus redoutables effets aux heures de crise, et le fait pour les deux puissances de réserver leur liberté d'action et de ne s'inspirer que de leurs seuls intérêts, suivant les circonstances, est assez dans la manière traditionnelle de la diplomatie italienne comme de la diplomatie allemande, et expose à de singulières surprises.

La cause profonde de ce bouleversement des positions prises jusque-là, il faut évidemment la chercher dans la crainte de l'Italie de se trouver isolée en Europe au lende-

main de la conquête de l'Ethiopie, dans son différend avec Genève et dans la tension de ses relations avec la Grande-Bretagne, dont les répercussions peuvent être graves dans la Méditerranée pour l'impérialisme fasciste. L'Italie a sacrifié à cette crainte quelques-uns de ses intérêts immédiats les plus importants en Europe centrale. Elle s'est résignée à la conclusion de cet accord austro-allemand qui replace en fait l'Autriche dans le sillage économique et politique du Reich, — et on sait ce que cela veut dire pour un peuple de race, de langue et de culture allemandes et pour un pays qui se définit lui-même un « Etat allemand », — et à un partage d'influence à Vienne. Quant aux conditions de cette politique concertée de Berlin et de Rome, il semble bien qu'elles se résument dans trois formules assez simples : la résistance à toute activité de la Société des nations — M. Mussolini a dit, à Milan, que celle-ci n'avait plus qu'à mourir tranquillement, — la fin dernière de la cause du désarmement général, l'argument étant que le système de la sécurité collective s'est révélé impossible, — et la lutte solidaire contre l'influence révolutionnaire se traduisant par la propagande communiste et le péril bolcheviste.

Les visites du comte Ciano à Vienne et à Budapest, sous le couvert de la conférence italo-austro-hongroise pour la mise en œuvre des protocoles de Rome, ont eu surtout pour objet, on est en droit de le supposer, d'associer directement l'Autriche et la Hongrie, déjà liées à l'Italie, à cette nouvelle politique italo-allemande concertée. Ainsi se trouverait constituée, dominant l'Europe centrale, une coalition des quatre puissances qui, avec des nuances sensibles dans les méthodes, ont des régimes s'inspirant de la même doctrine autoritaire : le national-socialisme allemand, le fascisme italien, le corporatisme autrichien et le nationalisme magyar, lequel a des sympathies marquées pour l'hitlérisme. Un rempart autoritaire, non seulement contre le danger révolutionnaire, ce qui serait normal, mais aussi contre l'influence libérale et démocratique et contre toute coopération internationale basée sur les principes de Genève, est donc en voie de construction au centre du Continent, de la Mer du Nord à la mer Adriatique. C'est un fait nouveau, autant d'ordre moral et social

que d'ordre politique, dont il ne faut pas se dissimuler la gravité pour l'évolution de la situation générale en Europe.

Pourtant, on est en droit de se demander si un bloc constitué sur des bases aussi imprécises, sans règlement préalable des intérêts permanents des puissances associées pour une tâche déterminée, réunit les conditions d'une combinaison durable. C'est précisément l'organisation économique et politique de la région danubienne — c'est-à-dire l'essentiel pour les Etats intéressés — qui apparaît comme le point faible du système italo-allemand. L'Autriche ne peut vivre et prospérer comme Etat indépendant que si elle trouve en Europe centrale les débouchés indispensables à son commerce et à son industrie; une organisation danubienne ne peut se concevoir qu'avec le concours actif et permanent des pays de la Petite-Entente, mais la Hongrie, uniquement préoccupée de retrouver les territoires qu'on lui a enlevés, rend ce concours impossible, parce qu'elle ne veut se prêter à aucun règlement définitif avant d'avoir obtenu la révision des clauses territoriales du traité de Trianon aux dépens de la Roumanie, de la Tchécoslovaquie et de la Yougoslavie. L'Allemagne, elle, n'a jamais renoncé, que l'on sache, à son rêve d'une « Mitteleuropa » économique dont elle serait la seule bénéficiaire et qui constituerait la ligne de départ de l'hégémonie politique pour la conquête de laquelle elle déchaîna la guerre de 1914-1918. Enfin, l'Italie a toujours considéré, non sans raison, que la prépondérance de son influence en Europe centrale, avec toutes les possibilités d'expansion vers les Balkans que celle-ci doit logiquement comporter, a été sa meilleure part dans la victoire commune des alliés, et elle ne saurait y renoncer sans abdiquer son rôle européen.

Il y a d'autres questions, moins vitales, comme celle d'une éventuelle restauration des Habsbourg, qui laissent subsister des divergences profondes de doctrine et de fait entre Rome et Berlin, entre Vienne et Budapest. Pour impressionnante que soit cette coalition improvisée des Etats nationaux-socialistes et fascistes au centre du Continent, elle paraît donc par bien des côtés singulièrement fragile. Pour l'Allemagne, le but immédiat est la dislocation de la Petite-Entente, tandis que l'Italie, au contraire, recherche un rapprochement avec

ce groupement contre toute hégémonie allemande. De là les avances de M. Mussolini à la Yougoslavie. Mais le récent discours de Milan, avec son passage encourageant les revendications territoriales de la Hongrie, a eu pour effet de resserrer les liens entre Prague, Belgrade et Bucarest pour la défense commune des trois Etats contre toute menace à leur indépendance et aux territoires qu'ils tiennent des traités. Une organisation durable de la région danubienne semble bien difficile à réaliser dans ces conditions, et le spectacle que nous offrent actuellement les remous politiques en Europe centrale est un des plus caractéristiques et des plus angoissants parmi tous ceux qui évoquent le spectre de la guerre pour une civilisation dont l'armature morale est dangereusement ébranlée.

ROLAND DE MARÈS.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie, Voyages

André Parrot : *Mari, une ville perdue;* Edit. Je sers. 15 »

M. Percheron : *La Chine.* Avec 148 illust. photographiques et 4 h. t. en couleurs; Nathan. 16 »

Art

Encyclopédie Alpina illustrée : *Images de Bruges.* Introduction de Camille Mauclair. Photographies de Jean Roubier; Alpina. » »

Samivel : *Neiges;* 10 estampes; Delagrave. » »

Esotérisme et Sciences psychiques

Hélène de Harven : *Regarde... et connais-toi toi-même;* Henriquez, 43, rue du Pépin, Bruxelles. » »

Gastronomie

Maurice des Ombiaux : *L'amphitryon d'aujourd'hui.* Introduction à la vie gourmande (Du Porto au Havane); Dorbon aîné. 15 »

Histoire

Henri d'Alméras : *L'amour sous les verrous. Les prisons révolutionnaires.* Avec 34 gravures; Albin Michel. 20 »

Robert Burnand : *Le chemin des aigles;* Edit. de France. 15 »

Guglielmo Ferrero : *Nouvelle Histoire romaine;* Hachette. 25 »

G. Lenôtre : *Sous le bonnet rouge*, croquis révolutionnaires; Grasset. » »

Karl Tschuppik : *Marie-Thérèse*, traduit de l'allemand par Constantin de Grunwald; Grasset. » »

Littérature

Les aventures de Maître Renart et d'Ysengrin, son compère. Texte établi et préfacé par Paulin Paris. Hors texte et lettres ornées de Guy Dollian; Edit. Jean Crès. 15 »

Louis Alexandre Bergounioux : *L'esprit de polémique et les querelles savantes vers le milieu du XVIIe siècle. Marc Antoine Dominici 1605?-1650. Un controversiste quercynois ami de Pascal;* Boivin. 60 »

Léon Côte : *Un grand poète catholique, Armand Godoy, ou l'ascension d'une âme;* Vitte, Lyon. » »

Fernand Desonay : *Léopold II ce géant,* imagé par P. Devos; Casterman. 15 »

Gabriel Dubois : *Dans la ronde du Puys.* Préface d'Emile Guillaumin. (Les lettres limousines); Derviller, Limoges. » »

A. Farinelli : *Guillaume de Humboldt et d'Espagne. Goethe et l'Espagne.* Nouv. impression avec une préface; Alcan. 30 »

Gustave Flaubert : *Les meilleurs textes de G. Flaubert.* Introduction de René Dumesnil : *Gustave Flaubert, sa vie, son œuvre.* Avec un portrait, une bibliographie, une table analytique; Desclée De Brouwer. 15 »

Jeanne Galzy : *Catherine de Médicis.* Avec 6 illust. h. t.; Nouv. Revue franç. 20 »

André Gide : *Nouvelles pages de journal 1932-1935;* Nouv. Revue franç. » »

Henri Lambert : *Faims 1936;* Rieder. 12 »

Armand Praviel : *Les Imposteurs* (Coll. *Les Vies parallèles*); Nouv. Revue franç. 15 »

Jacques Verd : *Deux lapins sauvages,* psychologie animale; Messein. 12 »

Littérature enfantine

Le Roman de Renard, adaptation de Gisèle Vallerey. Avec des illust.; Nathan. 12,50

Mœurs

Francisque Gay : *Dans les flammes et dans le sang. Les crimes contre les églises et les prêtres en Espagne;* Bloud et Gay. » »

Philosophie

René Renard : *Commentaires philosophiques et politiques;* Edit. du Moghreb, Casablanca. » »

Poésie

Amédée Béjot : *Sonnets à Eros;* Lemerre. 12 »

Nausica Bellos : *Glane;* Messein. 9 »

Pierre Caille : *Archives;* Edit. R. Debresse. 15 »

Victor Colin : *Plus tard;* Messein. 12 »

Luce Doll : *Regards,* Haï-Kaï; les Feuillets poétiques et littéraires. 5 »

Marcel Gault : *Poésies choisies;* Revue du Languedoc, Lamalou-les-Bains, Hérault. » »

Louis Guillaume : *Occident,* avec la reproduction d'une statue de Marcel Lemar; La Hune, Lille. » »

Robert Mallet : *Sincérités;* Revue Septentrionale. » »

Gaston Maudet : *Moments poétiques;* Messein. 12 »

Nadia Rousseau : *Le Calice.* Préface de Maurice Rostand; Figuière. 10 »

Paul Saintaux : *Par la main d'Antigone;* Imp. auxiliaire. » »

Germain Trézel : *L'Ile héroïque et dolente.* Illust. de Luc Barbier; La Flamme, Lyon. 15 »

Police, Criminologie.

Robert Boucard : *Les Dessous de l'Intelligence-Service.* Des documents, des faits. Avec 40 illust.; Editions documentaires. 12 »

Jean France : *Autour de l'affaire Dreyfus,* souvenirs de la Sûreté générale; Rieder. 15 »

Politique

André Gide: *Retour de l'U. R. S. S.;* Nouv. Revue franç. » »

Jean et Jan Le Sauvage : *Le César de Rome;* Technique du livre. 10 »

Wladimir d'Ormesson : *L'Europe en danger : le communisme c'est la guerre;* Flammarion. 1,50

Préhistoire

André Godard : *Le Christ et les religions primitives;* Figuière. 12 »

Questions coloniales.

Jean Marsillat : *L'abbé Lambert et les Oranais;* Edit. Africaines. 10 »

Questions militaires et maritimes

Jean Auzanet : *Le Corsaire Duguay-Trouin;* Edit. de France. 15 »

Questions religieuses

Cardinal Lépicier, O.S.M.: *Le miracle, sa nature, ses lois, ses rapports avec l'ordre surnaturel,* traité philosophico-théologique, traduit par Charles Grolleau sur la version italienne revue et augmentée par l'auteur; Desclée De Brouwer. 25 »

Roman

Alin Alexandre : *Le meurtre du poète* (Coll. *Détective*); Gallimard. 6 »

Francis Beading : *Les deux missionnaires,* roman policier; Edit. de France. 6 »

Georges Bénard : *Madinina ou le voyage d'amour;* Edit. Rivarol. » »

André Calvus : *Wast Herlot;* Figuière. » »

Alexis Donan : *Maternité;* Albin Michel. 15 »

Jean Davray : *Fraicheur;* Albin Michel. 15 »

Lucienne Ercole: *Jeux du ciel;* Rieder. 15 »

Gustave Flaubert: *Madame Bovary;* Nelson. 7 »

Gustave Flaubert : *Salammbô;* Nelson. 7 »

André Gide : *Geneviève;* Nouv. Revue franç. » »

Pierre Lagarde: *Poison;* Technique du livre. 10 »

René Laporte: *Les chasses de novembre;* Denoël et Steele. 18 »

Luc Mégret : *Kha chat égyptien;* Revue moderne des arts et de la vie. 7 »

Stuart Palmer : *Un drame au collège,* traduit de l'anglais par R. Dupont; Nouvelle Revue franç. 12 »

Claire Sainte-Soline: *Antigone ou l'Idylle en Crète;* Rieder. 12 »

Nicolas Ségur : *La fleur du mal;* Tallandier. 12 »

Rex Stout : *Fer de lance,* traduit de l'anglais par Edmond Michel Tyl; Nouvelle Revue franç. 13,50

Jean Variot : *Le prince de Hombourg;* Nouv. Revue franç. 15 »

Sciences

G. Allard : *Polarisation diélectrique;* Hermann. 10 »

A. Bouzat : *Chimie générale.* Avec 28 figures; Colin. 10,50

Congrès international de physique, Londres 1934 : I: *Les rayons cosmiques.* II: *Transmutations.* III: *L'état solide de la matière;* Herman. 10 », 18 », 18 »

Guy Emschwiller : *Les données spectrales;* Hermann. 12 »

René Fortrat : *L'effet zeeman dans les spectres de bandes;* Hermann. 12 »

R. Freymann : *Les ondes hertziennes et la structure moléculaire.* I: *Méthode d'étude du spectre hertzien.* II: *Absorption et dispersion dans le spectre hertzien. Applications;* Hermann. 10 » 15 »

A. Froumkine : *Couche double. Electro-capillarité. Surtension ;* Hermann. 10 »

P. Rumpf : *La théorie de l'ion amphabère;* Hermann. 12 »

J. Solomon : *Théorie du passage des rayons cosmiques à travers la matière;* Hermann. 18 »

Sociologie

Edgard Emmanuel Bonnet : *Pour sauver la France et la République;* Legrand. » »
Corréard : *Votre angoisse.* I: *La misère;* Figuière. 12 »
Emmanuel Mounier : *Manifeste au service du personnalisme;* Edit. Montaigne. 9 »
Jacques Renner : *Georges Sorel et le Syndicalisme révolutionnaire ;* Edit. Liberté, 6 *bis*, rue de l'Abbaye; Paris. 10 »
René Savatier : *Le droit, l'amour et la liberté;* Pichon et Durand-Auzias. » »

Théâtre

A. Loslever : *Jacqueline Pascal,* pièce en 3 actes; Lethielleux. » »

Varia

Docteur Julien Bourguet : *La véritable chirurgie esthétique du visage.* Avec 28 croquis dans le texte et 299 photographies h. t.; Plon. » »
Indicateur de la production française 1936; Association nationale d'expansion économique. » »
Miguel Zamacoïs ; *Le costume.* (Les Egyptiens. Les Hébreux, Assyriens. Mèdes et Perses, Lydiens, Etrusques, Phrygiens. Les Grecs et les Romains. Byzance. Les Gaulois. Les Germains. Les Francs. Les peuples asiatiques. Les Chinois. Les Russes. Les Scandinaves et les Anglais. La France. Charles VII. Louis XI. La Renaissance. Henri IV et Louis XIII. Louis XIV. Au XVIIIe siècle. La Révolution et le Directoire. Le Consulat et l'Empire. La Restauration. Napoléon III. Et aujourd'hui). Texte inédit. 142 illustrations. (Coll. *Voir et Savoir*); Flammarion. 5,50

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Les journées symbolistes de Monaco. — Emile Verhaeren vu par Remy de Gourmont. — Ernest Raynaud, le général Boulanger et les faux Rimbaud. — Un supplément à « Madame Bovary » : « Monsieur Homais voyage ». — A propos du saule de Musset. — Sur les traces de Conrad. — Le Sottisier universel.

Prix littéraires. — Le prix Nobel de littérature pour 1936 a été attribué à l'écrivain américain Eugène Gladstone O'Neill. Quant au prix qui avait été réservé depuis 1935, il sera ajouté au fonds Nobel.

§

Les journées symbolistes de Monaco. — La célébration du Cinquantenaire du Symbolisme, après les réunions de Paris, Liége, Vichy et Lyon, s'est terminée par celles de Monaco, les 31 octobre et 1er novembre derniers.

L'*Académie méditerranéenne* dont le siège est dans la principauté, et qui poursuit une route parallèle à celle du *Centre universitaire de Nice,* avait organisé tout un cycle de réceptions, conférences et concerts où les noms des grands poètes et grands prosateurs de l'époque symboliste ont été dignement honorés.

Le gouvernement italien avait délégué M. le professeur Dante Dini pour assister à la fois à ces fêtes et à la remise d'une coupe à

M. Andrea Païs, lauréat d'un concours ouvert par l'*Office du tourisme* de la principauté. L'Académie méditerranéenne avait également profité des fêtes pour procéder à la réception solennelle de Mgr Ribière, évêque de Monaco, élu membre de l'Académie.

Dans une conférence très riche de pensé, M. Robert de Souza a fait le tableau de la grande période symboliste, et de nombreuses poésies et poèmes en prose ont été dits par Mmes Edouard Dujardin, Marcel Millet, Renée Chéca, Paulette Pari-Badord et d'autres encore, qu'une assistance de choix a longuement applaudies.

Avant la récitation de ces poèmes, M. Robert de Souza a donné lecture d'un très beau sonnet envoyé par Saint-Pol Roux, qui n'avait pu se rendre aux fêtes.

Voici la liste des œuvres récitées :

PREMIERE PARTIE

I. LA MER. — Henri de Régnier : *Ode Marine* (Mme Renée Chéca). — Henri Mazel : *Le Royaume de la Mer* (M. et Mme M. Millet). — Louis Mandin : *L'Evadé*. — Alfred Mortier : *L'Ile* (Mme G. Demaret). — Stéph. Mallarmé : *Brise Marine* (Mme Ed. Dujardin).

II. ITALIE. — Louis Le Cardonnel : *Printemps d'Ombrie et de Toscane*. — Henri de Régnier : *Le Palais Rouge* (Mme Renée Chéca). — Maurice Maeterlinck : *Monna Vanna* (M. et Mme M. Millet).

III. ALGÉRIE. — André Gide : *D'Alger et de Blidah* (Mme Claire Olivier).

IV. PROVENCE. — Gustave Kahn : *Images de Provence* (Mme Pari-Badord).

V. LA CÔTE. — André Fontainas : *De la Plage* (Mme M. Millet). — André Spire : *Poissons de Roche* (Mme Pari-Badord). — Robert de Souza : *La Plainte des Collines* (par l'auteur). — Jules Supervielle : *Je nage sous la vague* (Mme G. Demaret). — Paul Claudel : *Cantique du Rhône* (M. Marcel Millet).

DEUXIEME PARTIE

I. — LES MYTHES HELLÉNIQUES. — F. Viélé-Griffin : *Le Satyreau* (Mme Ed. Dujardin). — Ferdinand Herold : *Petites Pastorales* (Mme G. Demaret). — Stéph. Mallarmé : *L'Après-midi d'un Faune* (M. Robert de Souza). — Paul Valéry : *Naissance de Vénus, Ode Secrète, La Fausse Morte* (Mme Pari-Badord). — Paul Fort : *Amaryllis* (M. Marcel Millet). — Jean Royère : *Naissance du Jour* (Mme Renée Chéca). — Robert de Souza : *Le Faux-Dieu, Nijinski* (par l'auteur).

II. HÉLÈNE. — F. Vielé-Griffin : *Au Tombeau d'Hélène* (M. et Mme M. Millet). — Georges Marlow : *Hélène* (Mme P. Pari-Badord). — Em. Verhaeren : *Hélène de Sparte* (Mme Claire Olivier).

TROISIEME PARTIE

L'AME BIBLIQUE ET CHRÉTIENNE. — André Spire : *Alischag* (M. Marcel Millet). — Ch. Van Lerberghe : *La Chanson d'Eve* (Mme Pari-Badord). — Albert Mockel : *Un Ange* (Mme G. Demaret). — Edouard Dujardin : *Mes Dieux, Monte, ô ma Plainte, Les Trois Amies* (Mme Ed. Dujardin). — Antoine Orliac : *Conquête du Silence* (Mme Claire Olivier). — F. Vielé-Griffin : *Sainte Lerida* (Mme Pari-Badord). — Edouard Dujardin : *Sainte Istar* (par l'auteur).

Le lendemain, à la séance solennelle de l'Académie méditerranéenne, le poète Maurice Canu-Tassilly a souhaité la bienvenue à

ceux des représentants du Symbolisme qui se trouvaient là, et a trouvé de chaleureuses et élogieuses paroles pour glorifier leur œuvre.

Le soir, un concert de gala, avec présentation des musiciens de l'époque symboliste faite par M. Edouard Dujardin, a réuni sur le programme les noms de Paul Dukas, Maurice Ravel, Gabriel Fauré et Claude Debussy. On a acclamé l'orchestre dirigé par M. Marcel Mirouze.

Un dîner avait été offert la veille à ses hôtes par l'Académie méditerranéenne et à l'allocution de M. le docteur Primo, président de la Société des Amis de l'Académie méditerranéenne, M. Henri Mazel avait répondu par quelques mots en rappelant que sa propre œuvre développait le côté méditerranéen du Symbolisme, que l'on croit trop souvent uniquement nordique.

Au déjeuner de gala, le ministre d'Etat de la Principauté a également salué les poètes symbolistes présents aux fêtes.

L'organisation de celles-ci fait le plus grand honneur à M. Jean Desthieux, secrétaire général de l'Académie méditerranéenne. — S.-A.

§

Emile Verhaeren vu par Remy de Gourmont. — C'était tout récemment le vingtième anniversaire de la mort d'Emile Verhaeren, victime d'un accident dans la gare de Rouen, le 27 novembre 1916. Rouvrons à cette occasion le petit livre que Remy de Gourmont consacra à la *Belgique littéraire*. L'auteur des *Epilogues* écrivait de Verhaeren :

Pour l'ampleur de la métaphore, la richesse tourmentée du verbe, c'est le seul poète d'aujourd'hui que l'on puisse sans ridicule comparer à Victor Hugo, dont il a aussi les aspirations humanitaires et la philosophie spiritualiste. Mais naturellement ce n'est là qu'une comparaison toute de superficie et destinée à montrer sous la diversité des tempéraments la parenté des talents. Cela veut surtout dire que Verhaeren est quelqu'un.

La Belgique littéraire a paru tout juste une année avant la mort du poète. Gourmont disait plus loin :

Il faut peut-être lire Verhaeren comme on lit un prophète.

Et il citait ces vers :

Le lent défilé des trains funèbres
Commence, avec ses bruits de gonds,
Et l'entrechoquement brutal de ses wagons,
Disparaissant, tels des cercueils, vers les ténèbres...

§

Ernest Raynaud, le général Boulanger et les faux

Rimbaud. — Comme on priait telle diseuse de vers de dire des vers d'Ernest Raynaud :

— Volontiers, fit-elle.

Et de réciter ce sonnet :

MÉMORATION

Dans les salons dont les volets ne s'ouvrent plus,
Le lustre et les fauteuils se sont voilés de housses
Depuis que l'enfant s'est éteinte sans secousses,
Un soir, qu'au ciel saignaient les Roses des Elus.

Vestiges douloureux qui nous restez inclus!
Son pas s'inscrit encor sur les tapis des mousses
Et l'on voit tels que les quittèrent ses mains douces
Epars au clavecin les feuillets qu'Elle a lus.

Son souvenir est un parfum. La pièce fleure
L'œillet rouge qu'à son corsage Elle avait mis.
La pendule est muette et ne marque plus l'heure.

Cependant que les Télamons d'argent blêmis
Se montrent du regard la Belle que l'on pleure
Au château et qui de son cadre lui sourit.

On se regarda. Personne pour avoir lu ces vers dans *la Couronne des Jours* par exemple. Un auditeur, fort de son érudition, eut un sourire où entrait quelque nargue. Il décréta :

— Ce sonnet n'est pas d'Ernest Raynaud. Il est du général Boulanger.

Le général Boulanger poète? Tout le monde s'étonnait.

Féru de son petit succès, le monsieur précisa :

— Ce sonnet a paru dans *le Décadent,* une des premières revues du Symbolisme.

La diseuse de vers intervint :

— En effet, dit-elle. Et suivi de cette mention : *Neuilly, octobre 1888.* Mais le véritable auteur, c'était Ernest Raynaud. Encore qu'on l'attribue à Edouard Dubus.

Ernest Raynaud, qui vient de mourir, avait eu, au temps de sa jeunesse, du goût pour la mystification. Parlant du *Décadent,* fondé par Anatole Baju, ses biographes, Ad. Van Bever et Paul Léautaud, rapportent qu'Ernest Raynaud rédigea la revue à lui seul ou quasi,

sous les pseudonymes les plus divers. C'est ainsi qu'il signa *Général Boulanger* des sonnets dont toute la presse, à l'époque, s'occupa.

Il monta une mystification bien plus compliquée, avec Laurent Tailhade, Maurice du Plessys, mystification dont la victime, cette fois (quel éclectisme!) était Arthur Rimbaud. Dans leur *Anthologie du Pastiche,* Léon Deffoux et Pierre Dufay analysent par le détail l'affaire des « faux Rimbaud du *Décadent* ». Ernest Raynaud lui-même, dans *la Mêlée symboliste,* a déclaré :

Pour répondre à la curiosité du public et rendre notre doctrine plus saisissable, nous avions tenté d'incarner en Arthur Rimbaud le type idéal du Décadent. On le disait disparu à jamais de notre horizon, retourné à l'état nature, roi d'une peuplade sauvage. Sa vie peu à peu connue restait enveloppée de légendes.

Les lettrés étaient à la recherche de ses œuvres perdues. C'est alors que l'idée nous vint de publier sous sa signature des sonnets du style décadent le plus pur, idoines, dirait Tailhade, « *à exaspérer le Mufle* ».

Ernest Raynaud ajoutait :

Pour que la supercherie se couvrît d'une apparence d'authenticité, nous n'hésitions pas à les faire paraître mutilés. Et nous annoncions ainsi une édition prochaine des œuvres du maître, miraculeusement retrouvées.

C'est de 1886 à 1888 que *le Décadent* publia les faux Rimbaud, — la plaisanterie cessant sur l'intervention de Paul Verlaine. En 1891, le *Reliquaire* reprenait la mystification, la consacrant par la publication du volume qui porte ce titre, emprunté à François Coppée. Le volume est rare. Nous l'avons acquis pour quelques francs, cependant — avant la guerre, il est vrai — chez un libraire du Quartier latin. Paru chez Genonçaux, le *Reliquaire* avait été saisi, dès son apparition, à la requête de Rodolphe Darzens. Car si les premières pages de la préface, signée Darzens, étaient bien de celui-ci, les autres sortaient on ne sait d'où. Et c'est ce que notent Deffoux et Dufay dans leur *Anthologie du pastiche.* Je dois dire que l'exemplaire du *Reliquaire,* en date de 1892, que j'ai sous les yeux, ne comprend aucune sorte de préface, qu'elle soit en tout ou en partie de Darzens (1). Voici, bien entendu, les poésies que *le Décadent* avait publiées, dont *le Décadent,* au demeurant, avait reconnu le caractère apocryphe : *le Limaçon, Doctrine, les Cornues,* de pair avec *A la Musique, Voyelles, Bateau Ivre.* Ce mélange du faux et du vrai sous une même couverture, est une des curiosités de l'Edition.

Si l'idée des faux Rimbaud du *Décadent* revient à Laurent Tailhade, Ernest Raynaud et Maurice du Plessys avec la complicité amusée d'Anatole Baju, à qui revient l'idée du *Reliquaire?*

(1) Sans doute une édition nouvelle avait-elle paru, à la suite de la saisie.

Dans *la Muse française*, enfin, du 10 mars 1923, un dernier pastiche d'Arthur Rimbaud parut, *les Internés*, dont Ernest Raynaud était l'auteur. — JEAN MIREMONDE.

§

Un supplément à « Madame Bovary » : « Monsieur Homais voyage ». — Après William Busnach (1), M. Gaston Baty vient de mettre en pièces *Madame Bovary*. Le dépeçage a eu lieu sans scandale. Déjà, il y a deux ans, nul ne s'était indigné de voir l'héroïne de Flaubert traînée sur l'écran. Il y a plus saugrenu encore que ce film, qui fut un four, et que cette pièce, qui est un ours. Un élève de J.-P. Laurens, A. Fourié, exposa au salon de 1883 une toile de 1 m. 42 de haut sur 2 m. 02 de large (2), intitulée *La Mort de Mme Bovary* : on y voit Charles Bovary accablé de douleur, la tête entre ses mains, debout au pied du lit où gît Emma inanimée, l'abbé Bournisien et un autre prêtre assis pensifs près de la fenêtre ouverte. Cette toile a été remise au musée de Rouen. En 1905, un écrivain jusque-là inédit et certainement amateur, M. Robert Duquesne, dans l'espoir d'attirer l'attention sur ses débuts, publia un roman intitulé : *Monsieur Homais voyage*. Comme si Flaubert n'avait pas dit tout ce qu'il y avait à dire sur le pharmacien! Les plaisanteries les plus courtes sont les meilleures. Le roman de M. Duquesne, qui n'en était pas une, du moins dans la pensée de l'auteur, ni un pastiche non plus, comptait 310 pages et manquait diantrement de sel. On y retrouvait les personnages de l'original, auxquels M. Duquesne présentait ceux de son invention, qui n'étaient pas drôles. Ce qu'on n'y retrouvait pas, c'étaient le style de Flaubert et, pour employer une expression dont, à propos de Mérimée, Hugues Rebell s'est, le premier, servi littérairement (2), le climat de son roman. Le prétendu voyage que M. Homais aurait fait, d'Yonville à Pont-Audemer, en compagnie de son fils Napoléon et du clerc de notaire Léon Dupuis, se serait passé à une époque où celui-ci ne s'était pas encore promené avec Emma dans le fiacre aux stores baissés, à travers les rues de Rouen. Cet inepte supplément à *Madame Bovary* n'obtint pas le succès que M. Duquesne en attendait. Les flaubertistes l'ignorent et nulle bibliographie ne le mentionne, même à titre de curiosité. Les illustrations de *Monsieur Homais voyage* sont, sans

(1) Voyez « Madame Bovary mise en pièces » et 7 tableaux, par William Busnach : *Mercure de France*, 15-I-1934, p. 465.

(2) Reproduite par G.-F. Dumas dans son *Catalogue illustré de 1883*, p. 109.

(3) A propos de « Climats », v. *Mercure de France*, 15-II-1935.

peine, plus amusantes que le texte. Elles portent une signature qui, depuis la guerre, s'est illustrée dans un certain genre de romans d'aventures : Mac Orlan. Péché de jeunesse, sans doute, de l'auteur de *Simone de Montmartre* qui ne s'en est jamais vanté. — AURIANT.

§

A propos du saule de Musset. — Tous les amis de la poésie auront su gré à L. M. d'avoir montré dans un récent *Mercure* que le saule de Musset s'apparente à celui de Desdémone. Mais ne peut-on pas se demander pourquoi Musset « entre tous les airs de la Malibran, fut surtout enivré par la Romance du Saule »?

La complainte où puisa Shakespeare n'était pas seulement une œuvre populaire; elle s'inspirait d'une conception répandue alors en Angleterre : l'arbuste au feuillage éploré symbolisait l'amour malheureux. Une coutume étrangement « bitter-sweet », qui suffirait à prouver combien nous vivons loin de Shakespeare, voulait que, le jour d'un mariage, les soupirants et soupirantes écartés par les époux vinssent à l'église couronnés ou enguirlandés de saule!

Cet usage est expressément rappelé dans *Beaucoup de bruit pour rien,* acte II, scène I. La scène est à Palerme et le principal personnage est Pierre d'Aragon. Un de ses officiers et amis, Claudio, lui avouant qu'il aime en silence la douce Héro, le prince lui offre de parler à la belle en son nom, et même sous son nom, car un bal masqué va lui permettre de se dire Claudio. Le traître de la pièce fait croire à Claudio que le prince garde Héro pour lui-même. Les apparences le feraient croire. Alors le joyeux Bénédict, voyant Claudio consterné, et n'étant pas au courant du projet du prince, raille Claudio : « Allons, suivez-moi. — Où donc? — Jusqu'au premier saule, où vous avez affaire, comte! Comment allez-vous porter cette guirlande? Autour du cou, comme la chaîne d'un banquier, ou sous le bras, comme une écharpe de lieutenant? De toute façon, il vous faudra la porter, car le prince vous a pris votre Héro. »

Or, Musset avait sûrement lu *Beaucoup de bruit* de très près. Il situe à Palerme sa *Carmosine,* dont le principal personnage est Pierre d'Aragon, et dont l'intrigue est née de cette réflexion : « Tout de même, le prince de Shakespeare jouait un jeu dangereux : Héro pouvait s'éprendre de lui. » Carmosine, en effet, et c'est toute la pièce, est amoureuse du roi de Sicile.

Il faut noter encore que *Beaucoup de bruit,* malgré des scènes allègres et un dénouement heureux, portait dans ses flancs la tragédie d'*Othello.* Ce n'est pas le lieu de le prouver. Mais les

deux pièces ont en commun, outre le thème du saule, celui de la perfidie. Dans l'une et l'autre, une femme innocente est vouée à la mort, un bel amour est détruit, parce qu'un homme a été trop loyal pour suspecter son ami.

Ces rapprochements paraissent expliquer l'enivrement de Musset. Le saule du folklore, emblème un peu falot, symbolisait surtout des déceptions de jeunes gens, dont on pouvait rire de concert le jour où l'objet aimé convolait en justes noces. Mais le saule de Desdémone et celui de Claudio remuaient en Musset une douleur profonde. Ils évoquaient des trahisons d'amis, des perfidies de frères d'armes. On pouvait aussi être bafoué par deux êtres qui vous arrachent à la mort, penchés sur votre lit d'hôtel... Et cela s'était passé dans la ville même où Desdémone avait aimé. — E. SAILLENS.

§

Sur les traces de Conrad. — La lecture de la *Rescousse*, traduction de G. Jean-Aubry, m'a rappelé les recherches que j'effectuai, il y a quelques années, à Saïgon, au moment où je servais dans le sud de l'Indochine, sur le passage en notre colonie de Joseph Conrad et sur l'*Otago*.

Voici :

Si l'on compulse *Falk* (N. R. F.), on lit dans l'introduction (p. 11) du traducteur G. Jean-Aubry, que Joseph Conrad Korzéniowski prit le commandement du trois-mâts barque *Otago* en février 1888, probablement à Bangkok, à la suite du décès en mer du capitaine.

Conrad confirme cette prise de commandement du trois-mâts barque en fer, p. 28 et p. 36 de la nouvelle *Falk*.

Mais, page 37, il écrit que la photographie du capitaine décédé et de la femme blanche fut faite à Saïgon.

Page 89, l'*Otago* aurait eu six cents tonnes.

Enfin, p. 152, Conrad nous dit que cinq ans plus tard, donc en 1893, il revint dans le même port (Bangkok) prendre le commandement d'un autre navire.

Dans son introduction à la traduction de *La ligne d'ombre* (août 1929) par Hélène et Henri Hoppenot (N. R. F.), G. Jean-Aubry nous dit encore que Conrad, débarqué d'un vapeur à Singapore, reçut avis dans ce port que le commandement d'un voilier lui était offert à Bangkok, en remplacement d'un capitaine anglais qui venait de mourir dans la capitale du Siam (1888). Conrad confirme cela à la page 85.

Le vapeur *Melita* dont il est question a bien existé en Extrême-

Orient. J'ai connu, en 1903, à Haïphong, un vapeur côtier français de ce nom qui, d'habitude, faisait du cabotage au long des côtes indochinoises.

Mais est-ce le même navire que celui sur lequel Conrad s'embarqua à Singapore pour gagner Bangkok?

Je regrette de ne pas avoir connu tous ces détails lors de mon passage à Bangkok, en décembre 1932, car j'y aurais effectué les mêmes recherches que celles que je fis, un peu plus tard, à Saïgon.

Le voilier *Otago* (500 tonneaux), toucha, dit le récit de Conrad, le port d'Haïphong, en fin 1887 ou début 1888, et de là, ne pouvant gagner Hongkong, à cause de la mousson de Nordé (ce qui est exact pour la période indiquée), fut dirigé, par le second Burnes, vers le sud, donc vers Saïgon ou Singapore ou Bangkok.

Mais, à la hauteur de Poulo-Condore, le capitaine de l'*Otago* mourut, et Burnes l'immergea par 8°20 de latitude (pp. 128, 158, etc.), puis le voilier fit route vers Bangkok.

Le huitième degré de latitude passe un peu au sud de l'extrême pointe de la Cochinchine et de l'archipel des Poulo-Condore; par conséquent le port le plus proche était Saïgon.

Quant à la femme blanche de bas étage dont il est question page 125, ce ne pouvait être qu'une de ces femmes d'origine balkanique dénommées d'un terme générique : « Valaques » qui, à cette époque-là, fournissaient les lupanars européens de l'Extrême-Orient.

D'autre part, dans l'introduction de l'ouvrage « Au bout du rouleau », de J. Conrad, le préfacier : G. Jean-Aubry (Londres, juin 1931), dit que Conrad dut être hospitalisé à Singapore, après accident, puis embarqué sur un vapeur côtier, le *Vidar,* au cours de 1887. Un passage de cette préface (p. 11) et du récit (p. 61) font allusion à la mort soudaine d'un capitaine anglais à Saïgon, cette année-là, ce qui aurait peut-être permis à J. Conrad d'embarquer sur le *Vidar* (*The End of the Tether,* traduit par Gabrielle d'Harcourt, N. R. F.)

J'ai donc recherché, en 1933, dans les registres de l'état-civil de la mairie de Saïgon s'il était exact qu'un capitaine anglais fût décédé dans ce port en 1887. Or, ni en 1887, ni en 1886, et même 1888, il n'y a eu de décès d'officier de la marine marchande anglaise enregistré à Saïgon. En fait de décès de navigateurs étrangers, j'ai seulement relevé la mort d'un matelot suédois de l'équipage d'un voilier anglais, le *Strathmuir,* en 1886, et celle d'un chauffeur britannique (vapeur *Ash'burn*) en 1888. C'est tout.

L'allusion ne se rapporte donc à rien de précis; à moins que le décès en question n'ait eu lieu en cours de traversée, au large des

eaux françaises et, par conséquent, sans déclaration obligatoire à l'état-civil de la mairie, à l'arrivée du navire à Saïgon.

Mes recherches en étaient restées là. Et, en 1935, je fus désigné pour le Tonkin.

Je répète : la lecture de la *Rescousse* m'incita à reprendre mes investigations. On va voir qu'elles ne furent pas vaines.

En effet, je viens de lire dans le journal bi-hebdomadaire le *Courrier d'Haïphong*, n° 113, dimanche 30 octobre 1887 :

1° « Port d'Haïphong : le voilier *Otago* est arrivé jeudi de Newcastle (Australie). »

2° Au port : « *Otago,* voilier anglais, 346 tx, capitaine Snadden. Consignataire : Marty et d'Abbadie. »

3° Le supplément encarté dans ce n° 113 donne : « Mouvement commercial du port d'Haïphong. Arrivages. Le 27 octobre. *Otago.* Voilier anglais, 346 tx. Cap. Snadden. Consignataire Marty et d'Abbadie. Venant de Newcastle (Australie) avec un chargement de : 548 tonnes de charbon. »

Dans tous les numéros du journal, la présence au port de l'*Otago* est insérée, jusqu'au numéro 120, du jeudi 24 novembre 1887, où il est relaté :

1° « Port d'Haïphong. Le voilier *Otago* est parti hier pour Hong-Kong. »

2° Dans le supplément qui est encarté dans ce même numéro du 24 novembre : « Port d'Haïphong. Mouvements des navires de commerce. Sorties... Le 22 novembre : *Otago,* voilier anglais 346 tx. Cap. Snadden. Consignataires Marty et d'Abbadie. Parti pour Hong-Kong. »

Voilà donc quelques précisions sur l'*Otago,* sa provenance, son tonnage, le nom de son capitaine et la date de son départ.

L'*Otago,* arrivé à Haïphong, venant d'Australie, le 27 octobre 1887, en est reparti le 22 novembre 1887. C'est la période de la mousson de Nordé; par conséquent, il n'y a rien d'extraordinaire que le second, fatigué de lutter contre le souffle contraire et obligé, sans doute, par surcroît, d'éviter le détroit de Quang-Tchéou-Wan et de contourner l'île de Hai-Nan, ait renoncé à une telle lutte et fait voile vers le sud.

Il s'agissait maintenant de savoir si l'*Otago* avait fait escale à Saïgon.

Séparé que je suis en ce moment de cette ville par plus de 2.000 kilomètres de route, j'ai d'abord recherché dans les annuaires de la Cochinchine conservés à Hanoï si l'entrée de l'*Otago* à Saïgon y était marquée.

Voici ce que dit l' « *Annuaire de la Cochinchine* » pour l'année 1888. Page 56. Frets et affrétements. Tableau du mouvement de la navigation pour 1887.

Voiliers. Entrées. Américains: 4; Norvégiens: 1; Autrichiens: 1. Total: 6.

Par conséquent, aucun voilier anglais n'a touché Saïgon en 1887. Mais l'*Otago* serait-il arrivé dans ce port, au début de 1888 seulement, ce qui était encore possible? J'ai compulsé l' « Annuaire de l'Indochine française pour 1889 » (cet ouvrage a remplacé l'annuaire local de la Cochinchine, et j'y ai lu qu'en 1888, il était entré à Saïgon 179 navires anglais, vapeurs et voiliers. Pas de détail!

Comme aucun journal semblable au *Courrier d'Haïphong* n'existait à ce moment-là dans le Sud (ou comme, en tout cas, aucune collection n'en a été conservée), j'ai eu recours à un de mes amis pour fouiller les archives cochinchinoises.

Grâce à l'intermédiaire de M. Baudrit, de la Société des Etudes Indochinoises, j'ai pu entrer en relations avec le secrétaire de la Chambre de commerce de Saïgon : M. Michel Tomachot. Cet intelligent secrétaire a heureusement conservé toute la collection des bulletins de la chambre de commerce du grand port du Sud et, à mon invitation, après avoir maintes fois feuilleté les bulletins en question, M. Tomachot vient de me donner l'assurance que le voilier *Otago* ne toucha jamais Saïgon, du moins à l'époque indiquée (1).

Nous voilà donc fixés et sur les détails du séjour de l'*Otago* à Haïphong et sur ce fait : Conrad prit commandement de ce voilier à Bangkok. — JEAN MARQUET.

§

Le Sottisier universel.

APOLLONIUS D'ATHÈNES, sculpteur de la fin du Ier siècle de l'ère chrétienne, auteur du torse d'Hercule dit du Belvédère... L'*Hercule* a été trouvé dans les ruines du théâtre de Pompée, c'est donc à l'époque où florissait ce dernier qu'il convient de placer l'œuvre d'Apollonius. — *La Grande Encyclopédie*, III, 364.

Plus que jamais, forts de leur bon droit et de leur désintéressement à la chose publique, les ligueurs... — *Le Charivari*, 4 juillet, 1re p., 2e col.

Nous apprenons avec plaisir que Monsieur Paul de la Magdeleine vient d'être officier de l'Académie. — *L'Alliance universelle*, mars 1936, p. 7.

LA COUPOLE DE LA CATHÉDRALE DE FLORENCE. — On fêtera à la fin du mois d'octobre le cinquième anniversaire de la coupole de Santa Maria dei Fiore (*sic*). — *Le Temps*, 5 octobre 1936.

(1) Que ces aimables correspondants, et surtout M. Michel Tomachot, trouvent encore ici l'expression de mes remerciements.

M. Benès fut assez gravement mordu à la main droite par un chien. Fort heureusement, l'animal était sain. Mais, par mesure de précaution, on lui a fait une piqûre antirabique. — *L'Intransigeant*, 7 octobre.

Sir Edgar Britten, premier commandant du paquebot géant *Queen Mary*, a été inhumé hier, suivant ses dernières volontés, dans les flots de la Manche. — *Paris-Soir*, 3 novembre.

Bref, ce discours, qui par bien des côtés pouvait être interprété comme une critique de la politique d'atermoiements que la France semble se laisser imposer par l'Angleterre, a beaucoup impressionné la S. D. N., et cela, il faut l'avouer, un peu à la façon dont devait l'être don Juan devant l'apparition du spectre de Banco. — *L'Œuvre*, 29 septembre.

Ceci se passe à Copenhague. Une Compagnie d'assurances vient d'établir la police au célibat, qui intéresse uniquement les jeunes et vieilles filles. Elle permet aux femmes célibataires de 13 à 40 ans de s'assurer sur le célibat prolongé en payant la prime jusqu'à un certain âge... Ainsi, à défaut d'amour, les « catherinettes » hollandaises peuvent se livrer aux vices favoris des vieilles filles : la gourmandise ou l'élevage des chats. — *L'Œuvre*, 7 octobre.

Polyeucte disait avec plus de mesure que de goût, mais ne disait pas avec plus d'enthousiasme : Je vois, je sais, je crois, je suis désabusé. — *Journal des Débats*, 14 juin.

Lille, 6 novembre. — A propos de la réélection de M. Roosevelt, on a parlé des origines françaises de la famille du président des Etats-Unis. Sa mère, Sara Delano descend, en effet de la famille de La Noye qui quitta Lannoy, près de Roubaix, en 1600, pour les Pays-Bas d'abord, l'Amérique ensuite. A cette époque, en vertu de l'édit de Nantes, les protestants étaient encore pourchassés. — *Le Journal*, 7 novembre.

L'avocat de la partie civile demande aussi une condamnation de une piastre de dommages et intérêts pour... l'envoyer étudier les fables de La Fontaine et particulièrement celle de la paille et de la poutre. — *L'Impartial* (de Saïgon), 21 juillet.

M. HERRIOT ET LE CULTIVATEUR NORMAND. — Las du tumulte de la période électorale, l'auteur de la *Forêt normande*, le président Herriot, un jour, s'en fut chercher le calme de l'esprit et la joie des yeux dans quelque humble recoin de la campagne nivernaise. Bouffarde en avant, seul, son auto laissée dans un village, il se promenait au hasard des sentiers, quand un détour le mit face à face avec un brave cultivateur guidant ses bœufs vers les labours. — *Paris-Soir*, 11 mai.

HARA-KIRI QUOTIDIEN. — Devant les juges de La Haye vient de passer une jeune femme qui exerçait la profession de rebouteux... Durant le procès, on fit venir un pharmacien qui analysa l'étrange potion. Celle-ci était à base de sang humain. Interrogée sur la provenance de ce sang, l'accusée répondit qu'elle se tirait chaque jour un litre de sang pour fabriquer sa potion. — *Paris-Soir*, 10 août.

Mais hélas!... comme le disait Sully-Prudhomme, que de mamans diront, lisant ces quelques mots écrits pour elles : « Quelles sont ces fillettes?... et ne comprendront pas!!! ». — UN TRICOTEUSE [*sic*] OBSERVATRICE. — *Le Petit Marocain*, 11 août.

Le Gérant : JACQUES BERNARD.

Typographie Firmin-Didot, Mesnil (Eure). — 1936.